

LES
BANTOUS EVIYA (GABON-B30) :
LANGUE ET
SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE

Lolke J. Van der Veen

**Note de synthèse soutenue en vue de l'obtention de
l'Habilitation à Diriger des Recherches
en Sciences du Langage**

INTRODUCTION GÉNÉRALE

INTRODUCTION GENERALE

Cette note de synthèse présentée en vue de l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches comportera deux grandes parties fondamentalement différentes.

La première partie présentera en plusieurs chapitres les travaux scientifiques réalisés depuis la thèse¹ et marquera ainsi la fin d'un cycle de recherches. La thèse s'intitulait *Etude comparée des parlers du groupe Okani - B 30 (Gabon)* et proposait une description synchronique et diachronique de chacun des parlers du groupe bantou B30 ainsi qu'une comparaison poussée de ces parlers².

Les travaux qui seront présentés dans les chapitres 2, 3, 4 et 5 sont actuellement arrivés à terme. Ils se situent dans le prolongement de la thèse et portent essentiellement sur la langue des Eviya (e-βíyà, sing. mo-βíyà), une communauté ethnolinguistique du Gabon. Les membres de ce groupe bantou peuplent de nos jours un seul village situé sur la rive droite de la Ngounié et entièrement entouré de formations forestières secondaires, en face de la ville de Fougamou, approximativement au centre du pays. (Voir carte 1, page suivante.)

Les Eviya n'occupent en réalité que trois quartiers sur quatre du village, à savoir Mavono³, Mokaba et Byogo. Le quatrième quartier, celui de Ngwasa, est habité par des Mitsogo qui appartiennent au même ensemble ethnolinguistique⁴. (Voir carte 2, ci-après.) Les appellations de ces quartiers sont sans doute celles d'anciens villages qui se trouvaient plus éloignés de la rive de la Ngounié, à l'intérieur du pays, et sont totalement abandonnés à l'heure actuelle.

Les Eviya sont fort peu nombreux. Il est cependant difficile de déterminer avec exactitude leur nombre⁵ dans la mesure où plusieurs membres de cette ethnie ont quitté leur village natal pour s'établir dans les grandes villes du pays telles que Libreville et Franceville. Les premiers documents écrits -ceux de l'explorateur Paul Du Chaillu⁶- faisant mention des Eviya (les "Avias"), font penser que déjà au milieu du siècle dernier, le nombre d'Eviya était restreint. Dans ces écrits il est question de quelques villages

1. Soutenue en février 1991.

2. Pour un résumé des travaux de la thèse, voir chapitre premier de cette note et se reporter au rapport de soutenance de thèse.

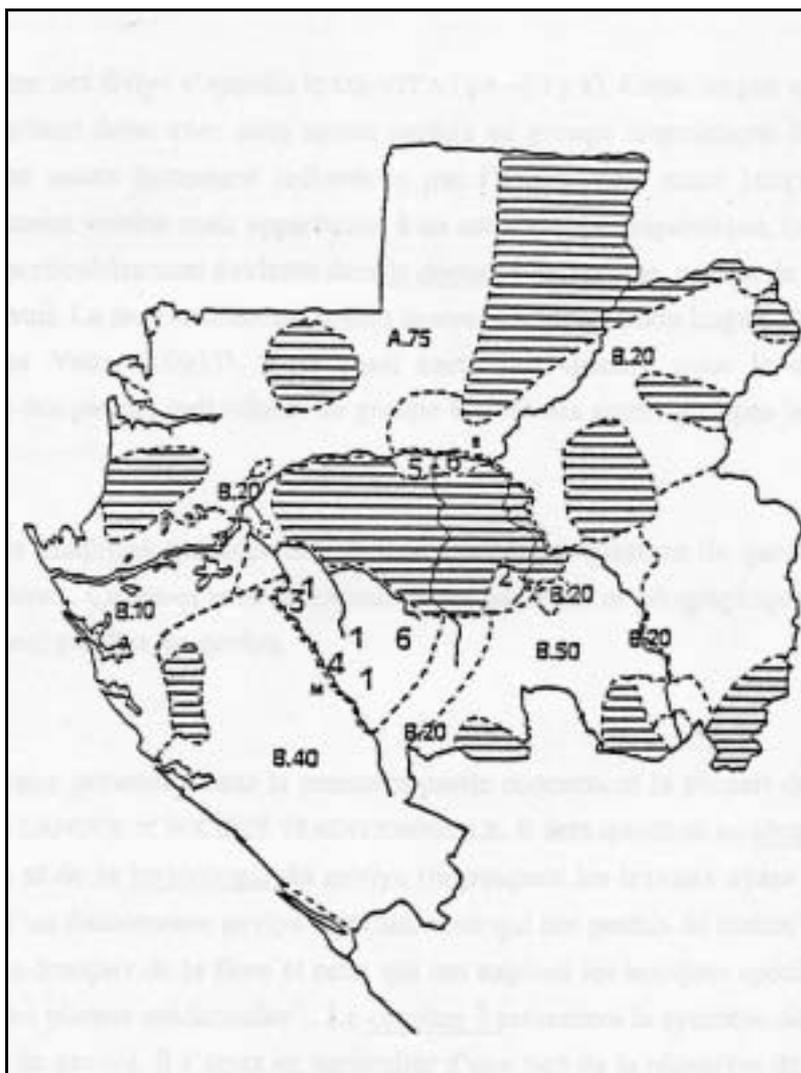
3. Ce nom est utilisé par les Eviya pour désigner également, de manière synecdochique, le village tout entier.

4. Voir Van der Veen (1991a : chapitre III).

5. D'après une estimation personnelle récente, l'ethnie des Eviya devrait dénombrer quelques centaines d'individus.

6. Du Chaillu (1869).

seulement dont certains se trouvaient, à l'époque, dans un état avancé de délabrement. Depuis la population eviya a encore considérablement diminué en nombre sous l'effet de plusieurs épidémies (varicelle et variole entre autres) et aussi par assimilation avec les ethnies voisines, les Mitsogo et les Eshira (*infra*, chapitre premier). Il y a une quarantaine d'années, Soret estimait leur nombre à 350¹. Tout laisse penser que les Eviya, à l'instar de certaines autres ethnies du groupe, sont actuellement en voie de disparition totale².



Carte 1.

Le Gabon, avec au centre la ville de Fougamou (F). Cette carte donne également la localisation approximative des six parlers du groupe B30 et des groupes linguistiques environnants. Les parlers du groupe B30 ont été numérotés de un à six : 1 = ye-tsoyo, 2 = ye-betae, 3 = ye-beta, 4 = ye-pinzipinzi, 5 = o-kande et 6 = ye-himbaka. Les autres groupes linguistiques sont indiqués par leur référence habituelle : B10 = groupe Myene, B20 = groupe Kele, B40 = groupe Sira et B50 = groupe Nzèbi. Les zones hachurées sont des régions inhabitées. (Empruntée à Van der Veen, 1991)

1. In Raponda-Walker (1960).

2. Cet aspect sera repris dans les chapitres 1, 2 et 4.

Quasiment rien n'est connu de l'histoire antérieure de cette ethnie¹. La tradition orale que rapporte Bodinga-bwa-Bodinga² est certes intéressante mais comprend des éléments historiquement invraisemblables. Le groupe linguistique auquel appartient leur langue présente des affinités avec les langues venues du nord et du nord-est. Une zone d'origine commune située dans le Nord du Gabon, à savoir l'Ivindo, paraît plausible³. Il est toutefois probable que les Eviya habitent cette région depuis fort longtemps maintenant et que de nombreux échanges ont eu lieu entre les différentes ethnies sur place.

La langue des Eviya s'appelle le GE-VIYA (ɣe-βíyà). Cette langue typiquement bantoue appartient donc avec cinq autres parlers au groupe linguistique B30⁴. Elle a néanmoins été assez fortement influencée par l'eshira, une autre langue bantoue géographiquement voisine mais appartenant à un autre groupe linguistique, le B40. Cette influence est particulièrement évidente dans le domaine du lexique, comme le montrera la suite de ce travail. Le lecteur intéressé pourra trouver une description linguistique détaillée dans Van der Veen (1991)⁵. Voir aussi carte 1 ci-dessus, pour la distribution géographique des parlers individuels du groupe B30 et des autres groupes linguistiques du Gabon.

Dans les chapitres qui suivront, il sera également question de quelques autres langues africaines. Celles-ci sont majoritairement bantoues et géographiquement et/ou linguistiquement proches du geviya.

Les travaux présentés dans la première partie concernent la plupart du temps les rapports entre LANGUE et SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE. Il sera question au chapitre 2 de la lexicographie et de la lexicologie du geviya (regroupant les travaux ayant abouti à la construction d'un dictionnaire geviya-français, ceux qui ont permis de mettre au point un lexique geviya-français de la flore et ceux qui ont exploré les lexiques spécialisés de la nosologie et des plantes médicinales⁶). Le chapitre 3 présentera la synthèse des études du système tonal du geviya. Il s'agira en particulier d'une part de la réanalyse de ce système dans le cadre de la phonologie non linéaire et d'autre part d'une étude portant sur les rapports entre tons et morphologie⁷. Les résultats d'un travail à multiples facettes réalisé à

1. Voir la conclusion de la première partie de Van der Veen (1991a).

2. Bodinga-bwa-Bodinga (1969 : 10-13).

3. Van der Veen (1991a).

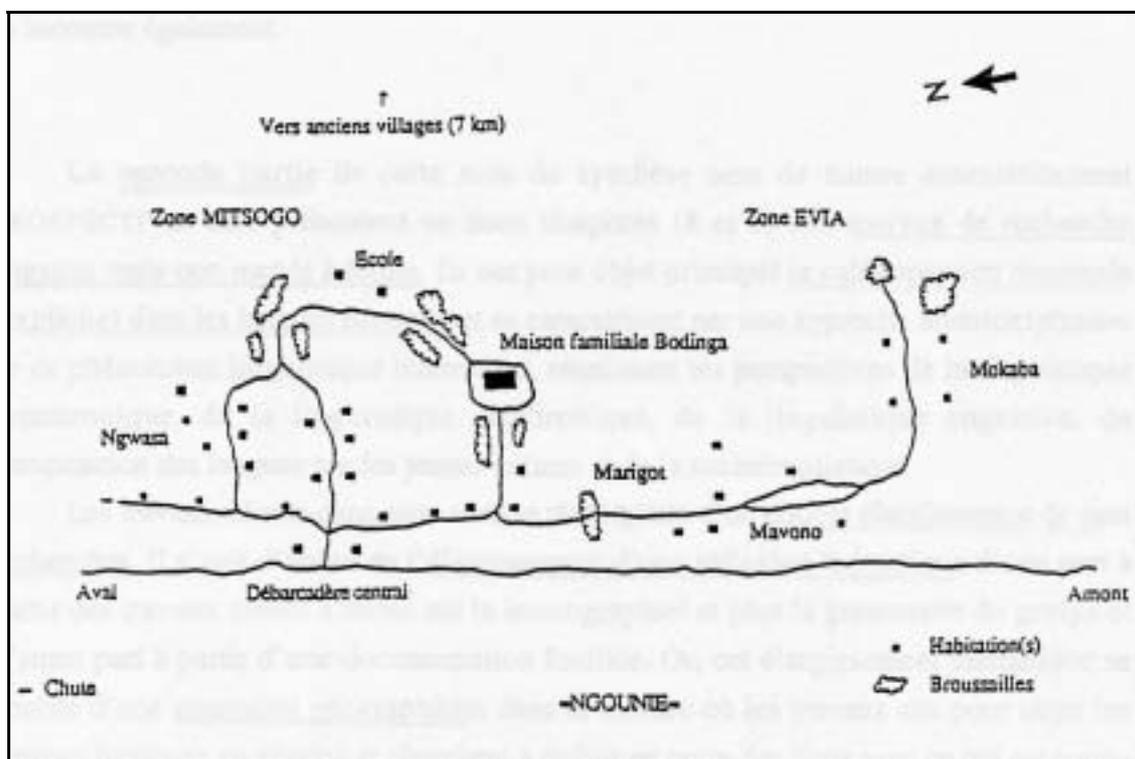
4. Pour le système de références, voir Guthrie (1948).

5. Van der Veen (1991a), notamment le chapitre III.

6. Les références de ces travaux pourront être trouvées à la fin du chapitre 2.

7. Pour les références, se reporter à la fin du chapitre 3.

partir des expressions proverbiales du geviya seront commentés au chapitre 4. Le chapitre 5 mettra enfin en avant les aboutissements les plus intéressants d'une étude pionnière sur les salutations d'une langue bantoue géographiquement et linguistiquement proche du geviya. Une conclusion (chapitre 6) reprendra l'essentiel de ces chapitres. La plupart des travaux commentés dans cette partie, ont été joints au dossier. Au sein de ces réalisations, le dictionnaire, le lexique de la flore et les travaux sur la catégorisation lexicale publiés dans l'ouvrage collectif intitulé *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, occupent une place très importante.



Carte 2.

Plan du territoire eviya établi d'après un dessin de Moïse Modandi. L'emplacement du quartier Byogo n'y ayant pas été précisé, celui-ci n'a pas été indiqué sur cette carte. La ville de Fougamou se trouve en face, sur la rive opposée de la Ngounié. (Empruntée à Van der Veen, 1991)

Il sera enfin question dans cette partie de la note de synthèse d'une première expérience de coordination de recherches. Il s'agissait plus précisément de la coordination des différents travaux effectués dans le cadre d'un projet scientifique en Sciences Humaines intitulé "Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale" et du pilotage d'un groupe de travail¹. Les détails de ce projet et des réalisations qui en sont l'aboutissement seront présentés et commentés dans la section C du chapitre 2. On y trouvera à la fois la présentation des résultats de mes propres contributions scientifiques à ce projet (à savoir Van der Veen sous presse (b-c-d-e)) et l'exposé d'éléments qui relèvent de la synthèse de travaux de recherche réalisés par d'autres chercheurs du Laboratoire "Dynamique du Langage". Précisons à ce propos que les parties introductives et conclusives (y compris les synthèses) tant du rapport du projet que de l'ouvrage collectif² ont été rédigées par moi-même et que par conséquent la responsabilité de cet aspect du travail de coordination m'incombe également.

La seconde partie de cette note de synthèse sera de nature essentiellement PROSPECTIVE. Elle présentera en deux chapitres (8 et 9) des travaux de recherche engagés mais non menés à terme. Ils ont pour objet principal la catégorisation nominale (explicite) dans les langues bantoues et se caractérisent par une approche interdisciplinaire de ce phénomène linguistique intéressant, réunissant les perspectives de la linguistique synchronique, de la linguistique diachronique, de la linguistique cognitive, de l'acquisition des langues par les jeunes enfants et de la sociolinguistique.

Les travaux décrits dans cette section témoignent d'un double élargissement de mes recherches. Il s'agit d'abord de l'élargissement d'une réflexion thématique d'une part à partir des travaux menés à terme sur la lexicographie³ et plus la grammaire du geviya et d'autre part à partir d'une documentation fouillée. Or, cet élargissement thématique se double d'une extension géographique dans la mesure où les travaux ont pour objet les langues bantoues en général et cherchent à établir en outre des liens avec ce qui est connu du phénomène de la catégorisation nominale dans d'autres familles linguistiques du monde.

Si l'objet initial de mes recherches se laissait caractériser par "LANGUE & SOCIETE TRADITIONNELLE" au singulier, la problématique actuelle de mes recherches se trouve élargie à une thématique que l'on peut décrire par "LANGUES & SOCIETES TRADITIONNELLES" au pluriel.

1. Sous la direction de J.-M. Hombert.

2. Pour les références, voir la fin du chapitre 2.

3. En autres, certaines recherches sur les procédés dérivationnels de formation de noms.

Les éléments présentés au chapitre 9 définissent un véritable programme de recherche pour les années à venir auquel plusieurs équipes de recherche du Laboratoire “Dynamique du Langage” et d’autres organismes de recherche nationaux et internationaux pourront participer et contribuer.

PARTIE I

SYNTHÈSE DES TRAVAUX POST THÈSE

Chapitre 1

INTRODUCTION

La première partie du présent travail de synthèse prendra pour objet des travaux de recherche qui partent à première vue dans des directions très différentes. Des études explorant des expressions proverbiales, la perception et la catégorisation locales des troubles pathologiques et de la maladie en général, des lexiques spécialisés et non spécialisés, les salutations d'une communauté ethnolinguistique et les propriétés d'un système tonal, forment à l'évidence les composantes d'une palette quelque peu surprenante.

Les chapitres qui suivront (chap. 2 à 6) montreront que cette diversité n'est qu'une diversité de surface et fera apparaître qu'en profondeur cette hétérogénéité se nourrit de thématiques communes. Celles-ci permettront de structurer le présent travail comme il sera expliqué dans la dernière partie de cette introduction.

Résumé des travaux de la thèse sur les langues bantoues du groupe B30

Avant d'aborder la synthèse proprement dite, un résumé des travaux de recherche effectués dans le cadre de la thèse de doctorat nouveau régime, s'impose¹. Ce résumé fera le point sur les connaissances concernant les parlers du groupe B30, dont surtout le geviya (B32, *infra*) a fait l'objet de recherches ultérieures, comme le montrera bien entendu la suite de cette note de synthèse. Les langues en question sont toutes parlées au Gabon. Il s'agit du $\gamma e-tso\gamma\sigma$, du $\gamma e-\beta i y a^2$, du $\gamma e-\beta o\beta e$, de l'o-kande, du $\gamma e-himba (ka)$ et du $\gamma e-pinz i (pinz i)$. (Voir la carte 1, Introduction générale.) L'aperçu qui suit attirera également l'attention sur quelques domaines spécifiques qui soulèvent des questions théoriques importantes et par conséquent des perspectives de recherche intéressantes.

La thèse comprenait deux parties majeures. La première présentait des esquisses descriptives, une pour chacun des parlers, qui mettaient en évidence leurs principales caractéristiques phonologiques, morphologiques et syntaxiques. La seconde proposait une

1. Van der Veen (1991a).

2. Dans la thèse le nom de ce parler ne comportait pas de "y" (phonologiquement non pertinent). A la demande exprès des membres de l'ethnie, il s'écrit désormais avec "y".

étude comparée détaillée des six parlers faisant intervenir les différents niveaux d'analyse, la phonologie, la morphologie, le lexique et la syntaxe. Cette deuxième partie a permis d'établir les correspondances synchroniques entre parlers ainsi que les réflexes du bantou commun (BC) et/ou du proto-bantou (PB) pour chacun d'eux, de proposer des reconstructions pour le groupe, d'évaluer le degré de similarité morphologique à partir des principaux sous-systèmes morphologiques (systèmes de marqueurs nominaux de classe, morphèmes indiciels d'accord, déterminants du nom et principaux morphèmes prédicatifs verbaux), de mesurer la cohérence interne du groupe grâce à une étude dialectométrique et lexicostatistique prenant en compte des données lexicales, phonologiques et morphologiques, et enfin de faire ressortir les différences et les similarités dans le domaine de la syntaxe (structures de base). Les principales conclusions auxquelles je suis arrivé grâce à l'étude comparée seront récapitulées dans les rubriques qui suivent.

Cohérence du groupe

La cohérence du groupe B30 est assurée par bon nombre de caractéristiques communes relevant de la plupart des domaines étudiés : la phonologie, la morphologie et le lexique. Les données syntaxiques, trop lacunaires, n'ont pu être prises en compte.

Du point de vue phonologique, on relève en ce qui concerne les inventaires de phonèmes :

- un système vocalique comprenant sept phonèmes oraux, où la longueur et la nasalisation ne jouent aucun rôle distinctif, et soumis à des règles d'harmonie vocalique particulières.
- un système consonantique caractérisé par le statut très marginal ou l'absence des phonèmes /w/, /r/, /f/ et /mf/, les deux derniers étant absents au niveau de la reconstruction (proto-B30) ;

Du point de vue de la morphologie (nominale), sont à retenir en particulier les points suivants :

- l'absence (probable) de la classe 15, assez fréquente dans les parlers non B30.
- la forme du marqueur nominal de classe 8, celle du connectif, celle de l'indice personnel sujet 1ère pers. sing. et celle de certains affixes verbaux (prédicatif du futur et dérivatif causatif).
- certains appariements (11/10a, 19/13 à valeur de diminutif).

L'étude des lexiques fait ressortir l'existence incontestable d'un fond commun comprenant des lexèmes tels que **-mɛnɔ* *cou*, **-a t a* *ongle*, **-t a n d a* *jambe*, **-k o n d o* *fesse*, **-b u n i* *ventre* et **-t s e b a* *corne*.

Affinités avec d'autres groupes linguistiques

Le groupe B30 entretient des affinités morphologiques et lexicales assez substantielles et probablement anciennes avec le groupe B10 (*o-myɛnɛ*) et des affinités lexicales, un peu moins marquées toutefois, avec le groupe B20¹.

Pour ce qui est des traits partagés avec le B10 tels que la forme des préfixes nominaux devant lexèmes à initiale vocalique, l'appariement 3a/4 et la question des triples réflexes, l'acquisition par emprunt paraît être l'explication la plus vraisemblable. Les données suggèrent une période de contact assez intensif qui aurait eu des répercussions importantes sur le lexique et sur la morphologie. La syntaxe ne semble pas avoir subi d'influence.

Structure interne du groupe

Le groupe B30 comporte deux sous-groupes. Le premier, appelé "Okani Nord"², se présente comme un ensemble bien cohérent et homogène au sein du groupe. Ce sous-groupe comprend les parlers *ɣe-p i n z i* (*p i n z i*), *o-k a n d e* et *ɣe-h i m b a* (*k a*). Il se distingue de l'autre sous-groupe par des caractéristiques précises telles que :

- les doubles réflexes de *g en position C₂ et les triples réflexes de *d, en particulier pour ce qui est de la présence du réflexe n
- l'évolution *d > d / ___ *j et l'évolution *c > t s après le marqueur nominal de classe 11 (/n o - /)
- des cas isolés d'alternances consonantiques à l'initiale de lexème pour l'appariement 5/6, avec une tendance à la réfection par analogie
- la forme du marqueur nominal de classe 11
- la quasi-absence des classes 9 et 10 proprement dites au lieu desquelles on trouve 9a et 10a, et l'absence de classe 14
- certaines particularités formelles des préfixes nominaux devant lexèmes à initiale vocalique

1. Le B10 et le B20 sont deux autres groupes linguistiques bantous du Gabon.

2. Voir ci-après pour une brève discussion sur l'appellation "Okani".

- l'appariement 3a/4 et l'absence de l'appariement 11/10 (on trouve 11/10a)
- les infinitifs semblent être en classe 3
- une grande homogénéité sur le plan lexical, avec des pourcentages de ressemblance allant de 81 à 86 %

Ce sous-groupe manifeste des affinités bien plus nettes encore avec le groupe B10 que le second sous-groupe.

Les trois parlars restants, le $\gamma e-t s o \gamma o$, le $\gamma e-\beta o \beta e$ et le $\gamma e-\beta i y a$, constituent d'une certaine manière un deuxième sous-groupe, appelé "Okani Sud", ayant eux aussi un certain nombre de caractéristiques en commun telles que :

- l'absence de doubles réflexes pour *g en position C₂
- la question des triples réflexes de *d, en particulier en ce qui concerne le réflexe non segmental \emptyset et l'absence de réflexe n
- la présence d'une classe 14
- des formes préfixales simples devant lexèmes à initiale vocalique
- l'absence de l'appariement 3a/4
- les appariements 11/6 et 11/10, bien qu'assez peu fréquents
- la forme du démonstratif proche
- les infinitifs sont en classe 5 (sauf pour le $\gamma e-\beta o \beta e$ où il n'a pas de marqueur nominal de classe pour les infinitifs)
- un certain nombre de particularités lexicales

Ce deuxième sous-groupe à l'intérieur du B30 est loin d'être cohérent et homogène et est relativement éloigné du précédent (les pourcentages de ressemblance obtenus lors de l'étude dialectométrique vont de 44 % ($\gamma e-\beta o \beta e$) à 65 % ($\gamma e-t s o \gamma o$)). Le $\gamma e-t s o \gamma o$ apparaît donc comme le plus proche de l'autre sous-groupe, au moins sur le plan lexical. D'autres types de données tels que les pronoms, le système d'harmonie vocalique et certains éléments lexicaux, tendent à confirmer la position centrale et intermédiaire du $\gamma e-t s o \gamma o$. Le parler $\gamma e-\beta o \beta e$ semble s'éloigner le plus des autres parlars et apparaît, du point de vue syntaxique, comme le plus innovateur de cet ensemble. Sur le plan tonal il demeure cependant conservateur, les parlars $\gamma e-t s o \gamma o$ et $\gamma e-\beta i y a$ étant soumis à des règles de propagation tonale à droite¹.

Les parlars $\gamma e-\beta o \beta e$ et le $\gamma e-\beta i y a$ semblent avoir été fortement influencés par certains parlars voisins des groupes B40 et B50. Du point de vue lexical, le premier de ces deux parlars a de nombreux points en commun avec l'*i-saŋgo* (B42) et l'*i-nzɛbi*

1. Pour des développements récents de l'étude de la tonologie du $\gamma e-\beta i y a$, voir surtout le chapitre 3 du présent travail de synthèse.

(B52) et le second avec le $\gamma i - s i r a$ (B41)¹. On peut même aller jusqu'à affirmer que du point de vue de son lexique le $\gamma e - \beta i y a$ a fini par prendre des allures de langue "mixte". Ceci se verra confirmer dans certains des travaux ultérieurs².

Origine géographique du groupe

Sur un plan plus général, le groupe B30 possède manifestement des nombreuses affinités avec les parlers venus du Nord ou du Nord-Est. Les données de la tradition orale de ce groupe vont dans le même sens : zone d'origine située dans le Nord (la région de l'Ivindo), contacts de durée plus ou moins longue (en fonction des groupes ethniques) avec les ethnies du groupe B10 dans les régions maritimes, rapports commerciaux avec ces dernières, échanges pour certains parlers avec les ethnies des groupes B40 et B50, etc. L'affirmation de Guthrie³ sur des affinités entre le $\gamma e - t s o \gamma o$ et la zone C paraît mal fondée.

Stabilité du groupe

L'avenir du groupe paraît très incertain. La plupart des ethnies en question sont en voie d'extinction totale et les données linguistiques présentées dans ce travail font entrevoir qu'un prochain éclatement du groupe n'est pas exclu. La pression qu'exercent les parlers environnants est forte.

Les plus fortement menacés au sein du groupe sont l'o-kande, avec seulement trois villages restants, et le $\gamma e - \beta i y a$, qui n'est parlé que dans un seul village. Les causes de cette évolution sont incontestablement multiples : un nombre de locuteurs très faible suite à des épidémies notamment, les départs pour les grandes villes du pays, l'exogamie, les contacts intensifs avec d'autres ethnies B30 et non B30, le statut peu prestigieux de ces parlers ainsi que le plurilinguisme (inégalitaire) et/ou l'abandon de la langue maternelle qui résultent de ces facteurs. Il ne s'agit néanmoins dans aucun cas d'un abandon forcé. L'articulation exacte des causes et des circonstances entre elles reste à étudier.

Des six parlers, le $\gamma e - t s o \gamma o$ semble le mieux résister jusqu'à ce jour. Il est numériquement le plus important du groupe et bénéficie d'un grand prestige du fait que les Mitsogo sont considérés comme les gardiens de la forme la plus ancienne du Bouiti,

1. Il s'agit de langues également parlées au Gabon.

2. Voir chapitre 2 en particulier, au sujet des doublets et triplets lexicaux (partie concernant la dénomination des plantes médicinales).

3. Guthrie (1953).

religion initiatique dont les rites sont répandus au Gabon, et que leur langue sert d'instrument de communication pour ce culte.

L'évolution que subissent des langues telles que le *ye-βiya* et l'*o-kande* et qui à plus ou moins long terme peut conduire à la mort de ces langues, soulève des QUESTIONS THEORIQUES fort intéressantes. Le nombre de langues qui risquent de disparaître au cours du siècle prochain allant vraisemblablement être très élevé (Grenoble et Whaley (1998) avancent le chiffre de 4000 pour un ensemble de langues estimé à 6000), il est impératif d'organiser des recherches systématiques à l'échelle mondiale et de constituer une documentation linguistique et ethnographique fouillée sur ce phénomène encore peu étudié par les linguistes¹. Un tel programme permettra de mesurer de manière beaucoup plus précise l'ampleur du phénomène, de mieux comprendre les processus à l'œuvre dans ce type d'évolution et, si possible, de lancer assez rapidement des actions adéquates pour redynamiser et revitaliser ces langues en coopération étroite bien entendu avec les populations concernées². En plus des causes et des circonstances, il convient d'étudier les processus proprement linguistiques qui s'exercent sur ces langues ainsi que leurs effets. Des travaux antérieurs ont montré que l'utilisation des langues aussi bien que les structures de ces dernières sont atteintes³.

La mort (ou disparition) des langues a été rapprochée de plusieurs autres phénomènes linguistiques dynamiques tels que l'acquisition des langues⁴, la pidginisation, la créolisation, l'aphasie⁵ et le changement linguistique (voir ci-après), dans le but de faire apparaître les similarités et les différences. Malheureusement les données dont on dispose à l'heure actuelle sont insuffisantes et ne permettent pas de comparer ces phénomènes de manière appropriée et approfondie. Les différents rapprochements n'ont mis en évidence jusqu'à ce jour que des parallèles partiels⁶.

Les effets subis par les langues engagées dans ce processus sont des aspects que l'on observe également au niveau du changement linguistique : interférences lexicales, erreurs grammaticales, maîtrise réduite des registres stylistiques, réduction de la

1. La mort des langues constitue en effet un domaine d'étude relativement récent en linguistique et en sociolinguistique.

2. Cf. les propositions de Grinevald (1997). Les efforts entrepris jusqu'à présent ont souvent échoués du fait que les populations en question étaient insuffisamment encadrées. (Cf. Dauenhauer & Dauenhauer (1998).)

3. Cf. Dorian (1989). Hock (1988 : 530-531) signale que l'utilisation restreinte d'une langue réduit l'input dont les nouveaux utilisateurs ont besoin pour construire leur grammaire. Il en résulte une moins bonne maîtrise de la langue qui limitera encore plus l'input pour les générations suivantes. Le système des règles (grammaticales et autres) subit un lent processus d'atrophie. Au-delà d'un certain seuil (seuil critique), la nouvelle génération sera encore capable de comprendre la langue mais ne saura plus la parler et la transmission de cette dernière se trouve arrêtée.

4. Cf. l'hypothèse de la régression (Jakobson, 1941), commentée par Grinevald (1997).

5. Cf. Andersen (1982) et Menn (1989).

6. Cf. Grinevald (1997).

complexité morphologique, etc. Mais ce sont entre autres l'ampleur de ces phénomènes, l'accélération du mouvement et l'absence de compensation en cas de perte¹ qui différencient le processus de disparition de celui du changement linguistique. Ces similarités et ces différences méritent d'être étudiées de manière beaucoup plus approfondie.

Les références suivantes ont été attribuées aux six parlars du groupe selon les principes du système de numérotation de Guthrie :

B31	γe-tsoγo
B32	γe-βiya
B33	γe-βoβe
B34a	o-kande
B34b	γe-himba(ka)
B34c	γe-pinzi(pinzi)

Compléments intégrés à la version revue de la thèse

Quelques compléments ont été intégrés sous forme d'annexes dans la version revue et augmentée de la thèse. Il s'agit principalement d'une note sur l'e-bongwe, parler pygmée décrit très sommairement par Raponda-Walker en 1937 et sur lequel Gilbert Puech a attiré mon attention, et d'une étude sommaire des principales reconstructions du bantou commun prises en compte dans la seconde partie de la thèse.

La note sur l'e-bongwe² stipule l'appartenance de ce parler au groupe B30 sur la base de propriétés phonologiques et morphologiques. Le parler en question est (était ?)³ très proche du γe-tsoγo et peut même, à certains égards du moins, être qualifié de plus conservateur que ce dernier. Curieusement Raponda-Walker n'avait pas fait ce rapprochement. Pour lui, cette variété linguistique était un amalgame de la plupart des idiomes du Gabon⁴. Il est plus probable qu'il s'agit d'un groupe pygmée qui dans un passé plus ou moins reculé s'est associé à l'ethnie des Mitsogo. Le trait phonologique le plus intéressant du point de vue diachronique et par rapport au groupe dans son ensemble, est sans doute l'évolution γ > Ø.

1. Crowley (1992 : 274-278).

2. Annexe I de la thèse.

3. Il n'est pas certain que ce parler pygmée existe encore.

4. Raponda-Walker (1937 : 131).

L'autre complément rajouté dans la version augmentée de la thèse¹ prend la forme d'une liste récapitulant les reconstructions BC de Guthrie² auxquelles il avait été fait référence dans la thèse. Elle fournit en outre des précisions d'une part d'ordre sémantique (en cas de glissement sémantique à partir du sens reconstruit) et grammatical (en cas de reclassement pour les lexèmes nominaux) et d'autre part d'ordre géographique. Ce dernier type d'information concerne la distribution géographique des aboutissements lexicaux d'une reconstruction donnée et établit d'une certaine manière son degré de généralité. Cette brève étude permet d'observer, en dehors des lexèmes attestés de manière tout à fait générale, une prédominance (attendue) de lexèmes reconstruits pour les zones Nord, Ouest, Nord & Ouest Central, Nord-Ouest et Ouest Central.

L'appellation du groupe B30

Un tout dernier point doit être mentionné au sujet de ce groupe linguistique. Il s'agit de la remise en cause, suite aux travaux de la thèse, par certains locuteurs appartenant à cet ensemble linguistique, de l'appellation "Okani" pour désigner le groupe dans sa totalité. Cette appellation, attestée par certains récits eviya sur les migrations, ne fait de toute évidence pas l'unanimité de tous les membres du groupe. Mais c'était uniquement pour des raisons de commodité qu'elle avait été adoptée, faute de consensus entre les différentes ethnies au sujet de la dénomination du groupe auquel elles appartiennent linguistiquement, et elle n'avait aucunement la prétention d'être la seule et unique appellation. Toutefois, aucune contreproposition à la fois historiquement sérieuse et acceptable pour tous n'a été faite jusqu'à ce jour.

Axes des travaux de recherche post thèse et organisation de la première partie de ce travail

Après ce point sur les résultats issus des travaux directement liés à la thèse et servant de base pour la plupart des recherches effectuées depuis, une remarque s'impose sur la manière dont j'ai organisé la première partie du présent travail, c'est-à-dire la synthèse proprement dite des différents travaux de recherche réalisés depuis la soutenance de ma thèse en février 1991.

1. Annexe IX de la thèse.

2. Guthrie (1969-1971).

De ces travaux qui portent sur la langue geviya et quelques autres langues bantoues proches, quatre AXES PRINCIPAUX peuvent être dégagés, dont les trois premiers ont fait l'objet de développements majeurs et le dernier d'un développement mineur. Ces axes (ou thématiques) détermineront l'organisation globale de cette première partie :

LANGUE ET CATEGORISATION LEXICALE (chapitre 2)

LANGUE ET SYSTEME TONAL (chapitre 3)

LANGUE ET SYSTEME IDEOLOGIQUE (chapitre 4)

LANGUE ET ECHANGES RITUALISES (chapitre 5)

Ces axes, qui regrouperont parfois différents types de travaux, seront donc examinés de plus près dans les chapitres qui suivent et permettront de montrer l'articulation des travaux de recherche post thèse telle que je la conçois.

Chapitre 2

LANGUE ET CATEGORISATION LEXICALE

Introduction

Ce chapitre regroupe plusieurs travaux d'étude sur la langue geviya qui relèvent d'une manière ou d'une autre de la catégorisation lexicale. Le premier concerne la description lexicographique, le deuxième le domaine de la faune du Gabon et le dernier le domaine très vaste de la nosologie et de la pharmacopée traditionnelles.

Bien que très différents quant à leur nature et leur ampleur, ils cherchent tous à répondre à des questions fondamentales touchant à la catégorisation lexicale opérée par les langues, telles que :

- Comment les langues à tradition orale catégorisent-elles au sein de leurs lexiques les différents types d'entités du monde ?
- Quelles propriétés retiennent-elles pour catégoriser et pour quelles raisons ? Dans quelle mesure les langues et les cultures influencent-elles la perception et la catégorisation ?
- Quelle est la nature des catégories ? Quelle est leur structure interne ? Existe-t-il différents niveaux de catégorisation ? Et si oui, lesquels ?

Des éléments de réponse apparus au cours des différentes recherches personnelles seront présentés de manière synthétique dans les sections qui vont suivre. Les travaux qui relèvent de la description lexicographique du geviya seront présentés dans la section A. Celle-ci comprendra deux parties. La première concernera le dictionnaire geviya-français et la seconde le lexique geviya-français de la flore.

Dans la section B il sera ensuite question d'une étude de la perception du monde animal par les Eviya réalisée dans un cadre qui sera plus précisément décrit au chapitre 4. Le présent chapitre se terminera enfin par une troisième section (section C) commentant différents travaux réalisés dans le cadre d'un projet scientifique sur la perception, la catégorisation et la dénomination de la maladie et des remèdes.

Le geviya ainsi que les autres langues africaines dont il sera question dans ce chapitre sont toutes des LANGUES A TRADITION ORALE. Etudier la manière dont celles-ci perçoivent les objets du monde, les catégorisent et les dénomment présente un intérêt particulier dans la mesure où jusqu'à présent ce type de langues a été peu pris en compte dans ce genre de recherches et que l'étude de la façon dont les différentes cultures

négocient le rapport entre les mots et les choses permettra de rompre avec un eurocentrisme excessif et parfois dangereux.

A. La description lexicographique de la langue geviya

Le travail de la description lexicographique du geviya se caractérise en premier lieu par son urgence. Comme déjà mentionné au chapitre premier et dans l'introduction générale, la langue des Eviya est sérieusement menacée de disparition et avec elle une partie du patrimoine ethnolinguistique de cette région de l'Afrique. Les travaux dont il sera question dans cette section ont deux objectifs : le premier est la description scientifique du lexique de cette langue du Gabon et la réalisation de travaux de qualité dans ce domaine spécifique, et le second, qui se situe dans le prolongement du premier, et la participation délibérée à des efforts contribuant à la sauvegarde de la langue.

Le dictionnaire geviya-français

La construction d'un dictionnaire geviya-français répondant aux normes scientifiques s'est appuyée sur un travail commencé par Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga, locuteur geviya natif et érudit local. C'est en 1987 que ce lexicographe amateur m'a remis un document dactylographié contenant 1287 pages et a sollicité mon aide en vue de la publication de ce document impressionnant, conçu comme témoignage de la richesse de la langue et de la culture des Eviya. Le document avait été constitué grâce aux connaissances lexicales de ce locuteur geviya, mais aussi à des enquêtes menées par ce dernier auprès des autres membres du groupe. Il a été dûment vérifié par les anciens de la communauté. Le résultat de ce travail avait le statut d'une base de données lexicales.

Cette base ne pouvait en aucun cas être publiée telle quelle. Ceci pour des raisons qui avaient trait aussi bien au contenu, à l'analyse linguistique et aux exigences scientifiques qu'à la manière de présenter les données (forme des entrées, ordre de présentation, etc.). C'est ainsi qu'elle est devenue le point de départ d'un travail scientifique très vaste et complexe sur la façon dont les Eviya catégorisent lexicalement les entités du monde.

Ce projet a commencé par la reprise systématique et rigoureuse de l'ensemble des données contenues dans la base, c'est-à-dire à la fois celles qui y figuraient sous forme d'entrées et celles qui s'y trouvaient sous une forme différente, par exemple en tant qu'élément d'un énoncé servant d'illustration. Tous ces éléments ont fait l'objet d'une vérification poussée lors de deux enquêtes sur le terrain et ultérieurement lors d'un travail

suivi avec informateur en France¹. Celle-ci portait sur le signifiant et sur le ou les signifiés de chaque entrée dans les différents contextes fournis. Le travail comprenait également la détermination de la classe tonale² et de la classe grammaticale ainsi que l'analyse tonale, grammaticale et sémantique des très nombreux exemples illustrant l'emploi de tel ou tel élément du lexique. J'ai également entrepris l'étude des processus sous-tendant la création lexicale des noms et des verbes (la dérivation déverbative³ et dénominate, la composition, l'abréviation et l'emprunt), celle de l'onomastique *geviya* (la base comportant sous sa forme actuelle 214 noms propres), celle des expressions proverbiales⁴, et celle portant sur certains domaines spécifiques du lexique tels que les noms de plantes, les noms d'animaux et les noms de maladies⁵. La grande majorité de ces travaux ont été menés à terme.

Le dictionnaire *geviya*-français, qui s'intitulera désormais *Gedandedi sa geviya*⁶, comporte sous sa forme actuelle plus de 6000 entrées, toutes catégories grammaticales confondues (substantifs (*n*), adjectifs (*adj*)⁷ et autres déterminants, verbes (*v*), adverbes (*adv*), locutions adverbiales (*loc adv*), idéophones (*idp*), onomatopées (*onom*), interjections (*interj*) et autres (conjonctions, prépositions, etc.)). De ces 6000 entrées, un peu plus de 3680 sont des noms (lexèmes monosyllabiques, dissyllabiques et trissyllabiques simples, lexèmes composés de différents types et syntagmes complétifs de type N₁ connectif N₂)) et environ 1480 des verbes (simples et composés)⁸. Parmi les entrées restantes, les idéophones et les locutions adverbiales occupent une place importante. La structure canonique des idéophones est (na) + CV. La répétition de la structure CV exprime généralement des degrés d'intensité. La structure maximale est (na) + CV+CV+CV+CV. Les idéophones sont souvent associés de manière exclusive à un verbe spécifique. Dans ce cas l'idéophone a pour fonction de renforcer le contenu lexical du verbe. L'étude de ces unités, qui apparaissent en règle générale en fin de phrase, est actuellement en cours (voir ci-après).

Les entrées sont organisées alphabétiquement. Cette organisation a créé 22 chapitres de longueur variable⁹. Certains de ces chapitres regroupent des entrées commençant par

1. Travail qui se poursuit actuellement.

2. Après avoir analysé en détail le fonctionnement du système tonal de cette langue. Voir chapitre 3 du présent travail.

3. La dérivation déverbative est bien développée dans cette langue.

4. Voir chapitre 4 pour plus de détails.

5. Voir ci-après, section C.

6. Litt. 'la (bonne) manière de s'exprimer en *geviya*'.

7. Tout compte fait il existe seulement une forme que l'on peut qualifier de vrai adjectif qualificatif ! La qualification est généralement assurée par des compléments de nom au sein de syntagmes complétifs. Les quelques autres formes adjectivales du *geviya* sont des déterminants numéraux, indéfinis et possessifs.

8. Pour les noms et les verbes les structures dissyllabiques sont de loin les plus fréquentes.

9. L'ordre retenu est le suivant : a, b, d, e, ε, f, g, i, k, l, m, n, o, ρ, p, r, s, t, u, v, w et y.

des phonèmes différents. Il s'agit des chapitres d (regroupant /d/ et /dy/), m (regroupant /m/, /mb/ et le phonème très marginal /mf/), n (regroupant /n/, /nd/, /ng/, /ny/ et /nz/) et t (regroupant /t/ et /ts/). Les autres principes organisateurs sont les tons (l'ordre retenu étant H-HB-B-BH) et les classes nominales (*n 1/2*, *n 3/4*, etc.)

Le travail du dictionnaire est actuellement entré dans sa dernière phase. Quant à la présentation des données, l'état actuel du document donne une idée assez précise de la version définitive. Les deux exemples de rubriques présentés ci-dessous (fig. 1) sont tout à fait représentatifs des rubriques à entrée nominale ou verbale.

(e-) b a k e g a H v tr •1° pincer.
Mb é t é t s ì m ó b à k è g à m b é à
s à n g á g à b ò g è d y à è n w á n à é n è
n à d è d è. Si je ne l'avais pas pincé,
il ne rembourserait pas cette dette tout
de suite. •2° coincer. **À** m ó b á k é g í
v à s è n à s á n z ò b ò. Il l'a coincé
contre un mur de la case. •3° pous-
ser, stimuler, forcer, contraindre.
É n d ì n ì á n í b á k é g í é d y á
í b á t s w è. C'est lui qui m'a poussé
à voler des poissons.

(mo-) t a n d i B n 3/4 •1° corpulence,
grosseur (en position horizontale).
Mò t à n d ì à m ò k ô k ò. Gros tronc
d'arbre. **M**ò t à n d ì à n z á g ò. Gros
éléphant. •2° tringle du support
supérieur du métier à tisser, attaché à
deux petits bâtons.

Fig. 1. - Rubrique extraites du dictionnaire geviya-français. Elles illustrent l'organisation interne des rubriques nominales et verbales.

Les entrées substantivales et verbales sont précédées de leur marqueur habituel¹. La représentation de ces préfixes a soulevé quelques problèmes liés à des phénomènes dérivationnels. Chaque préfixe nominal possède en principe une variante spécifique devant thème à initiale vocalique. Cette variante peut être décrite comme le résultat d'une semivocalisation de la voyelle du préfixe ou de l'élision de cette voyelle. Le caractère apparemment prévisible de ce changement m'avait fait décider dans un premier temps de ne pas représenter cette variation morphologique. L'étude de la dérivation déverbativante m'a ensuite fait revenir sur cette position. On trouve en effet devant thème nominal à initiale

1. Celui du singulier pour les genres binaires et le marqueur nominal de classe 5 pour les verbes (présentés à la forme infinitive).

vocalique la forme pleine du préfixe, lorsque ce thème est dérivé d'un verbe¹. Ceci est illustré par les exemples suivants. Le marqueur nominal de classe 11 est /o-/. Ex. /o- l é m è / 'langue' (organe). Devant voyelle, ce préfixe se semivocalise en w-. Ex. /o- á á / 'ongle' devient [w à à]². Mais on trouve aussi /o- á t é d í / 'façon de s'habiller' qui se réalise [ò à t è d ì] sans semivocalisation. Ce nom est dérivé du verbe /e- á t á / 's'habiller'. Ne s'agissant pas de quelques cas isolés, j'ai choisi de représenter cette différence. Ainsi le mot pour 'ongle' figure dans le dictionnaire sous la forme (w-) a t a et le mot pour 'façon de s'habiller' sous la forme (o-) a t e d i³.

Les entrées elles-mêmes ont été mises en évidence typographiquement. Pour chacune d'elles la catégorie tonale (essentiellement H, HB, B, BH pour les noms⁴ et H ou B pour les verbes) et la classe grammaticale sont indiquées, de même que, bien entendu, le ou les sens en langue et le cas échéant des (quasi-)synonymes et/ou des renvois à des lexèmes apparentés. En principe chaque sens est (ou sera par la suite) illustré par un ou plusieurs exemples. Les autres types d'entrées sont organisés de manière similaire. La prononciation des entrées pourra être facilement reconstituée grâce à quelques règles simples qui seront énoncées dans l'introduction de l'ouvrage. La représentation phonologique des formes ne s'éloigne que fort peu des réalisations de surface. C'est pour cette raison que les rubriques n'ont pas été alourdis inutilement par la retranscription phonétique des entrées. La transcription phonologique utilisée dans le dictionnaire respecte les principes de l'Alphabet scientifique du Gabon⁵. A l'exception des symboles indiqués dans le tableau qui suit, les signes utilisés possèdent tous la valeur que l'Alphabet Phonétique Internationale leur attribue.

<i>Symboles</i>	<i>Valeur phonétique</i>
g	[ɣ]
v	[β]
y	[j]
ng	[ŋg]
ny	[ɲ]

Tableau 1

Symboles dont la valeur phonétique s'écarte de celle fixée par l'Alphabet Phonétique International.

-
1. On relève toutefois quelques exceptions. Il s'agit majoritairement de formations anciennes.
 2. Les tons dépendent du contexte. Les tons donnés ici sont ceux réalisés en isolation (formes de citation).
 3. Il est bien entendu possible de le représenter autrement, en ayant recours à des solutions plus abstraites. Celles-ci ont été évitées compte tenu du fait que ce dictionnaire sera également utilisé par un public non spécialiste.
 4. Une lettre minuscule note un ton structurel flottant.
 5. Voir entre autres Van der Veen (1991).

L'étude des procédés dérivationnels de construction de lexèmes nominaux en geviya¹ a fait apparaître plusieurs régularités, dont l'aperçu qui suit reprend les plus importantes.

DERIVATION DEVERBATIVE

Finale de la base verbale ou forme spéciale du verbe	Classe	Valeur(s)
-à / -ù	3/4 5/6 6 7/8 9/10 11	noms de résultat noms d'action et/ou de résultat (procédé très productif) noms de liquides ou découlements, de positions, de phases temporelles, d'action ou de résultat d'action noms d'action et de résultat (globalement) noms de résultat, noms d'objets (globalement) noms d'attitudes, noms de positions
-é d í	11/4 7/4	noms de manière (procédé très productif) noms de manière + connotation méliorative (procédé très productif)
-è ò	5/6 7/8	noms de lieu d'action ou de moyen d'action (procédé très productif) noms d'instrument (chosification de lieux) (procédé très productif)
-î	1/2	noms d'agent (procédé très productif)
-ò	3/4 11/10a	noms d'action ou de résultat (degré de productivité moyen) noms d'action, noms de résultat, noms de qualités
base verbale redoublée	6 7/8	noms de positions (utilisés aussi comme adverbes de manière) noms exprimant un mouvement ou une action répétés

1. Van der Veen (1991a) et résultats de recherches récentes non publiés.

DERIVATION DENOMINATIVE

Forme / Classe-source	Forme / Classe-cible	Valeur(s)
(divers, mais le plus fréquemment 5/6)	6	noms de liquides
1/2	7 9	noms de langue ¹ noms d'ethnies ²
(divers)	11(/10a) 19/13	(en tant que "pré-préfixe") noms exprimant des qualités ou (en tant que préfixe) des ensembles d'individus ou d'animaux (très productif) noms diminutifs (moyennement productif)
11/10a (noms de végétaux)	5/6 9/10	noms de fruits ³ noms de fruits ⁴
nom simple (surtout 9/10) (divers) (divers)	base rédupliquée 3/4 6 7/8	 noms exprimant une intensité particulière (plusieurs noms de végétaux) noms de position (utilisés aussi comme adverbes de manière) noms exprimant des dimensions, des durées et des entités de (très) grande taille (très productif)

Un certain nombre de problèmes spécifiques sont en cours de traitement. Certains pourront être facilement résolus, d'autres demanderont un travail de réflexion supplémentaire et des analyses plus approfondies. Ils seront simplement énumérés ici, accompagnés de quelques commentaires :

- la tonalité des idéophones ainsi que leur statut grammatical précis. Ces unités attestent en plus d'un certain nombre de particularités segmentales⁵, un fonctionnement tonal complexe et déviant. Ce fonctionnement reste en grande partie

1. Dans certains cas, la dérivation semble s'être faite en sens inverse.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Les idéophones du geviya sont morphologiquement et phonologiquement marqués : formes monosyllabiques répétées, fréquence plus élevée des séquences de voyelles identiques, fréquence plus élevée des structures CSV, séquences consonantiques déviantes (par exemple /mbwo/ et /mb r u/), etc.

à décrire. La plupart des entrées idéophoniques ne possèdent par conséquent pas d'indications sur les tons dans l'état actuel du dictionnaire. L'étude systématique de leur distribution et de leur rôle dans la construction de la phrase permettra sans doute de dégager des critères morphosyntaxiques précis. Les indications contenues dans la version actuelle du document sont approximatives et distinguent grossièrement entre adverbes, onomatopées et idéophones. La différence entre ces derniers et les interjections est par contre très nette dans la mesure où les idéophones ne sont jamais utilisés en isolation en geviya.

- la saisie et l'insertion dans le texte de plusieurs dizaines de milliers d'exemples d'ores et déjà vérifiés, illustrant l'emploi des items en contexte. Ces exemples correspondent en règle générale à des énoncés courts. Ils comprennent également des expressions proverbiales. Bon nombre d'entre eux fournissent des éléments intéressants pour l'étude des idéophones notamment.
- les différentes catégories de verbes. Jusqu'à présent ont été relevés des verbes transitifs, intransitifs, réciproques, causatifs, réversifs, applicatifs et statifs, ou encore des verbes combinant plusieurs de ces valeurs¹, qui la plupart du temps sont véhiculées par des suffixes dérivatifs. L'examen attentif des exemples mentionnés ci-dessus fera également progresser l'étude de ce domaine.

Avant de terminer la première partie de cette section, il convient d'insister sur l'intérêt de ce travail lexicographique.

Le document définitif avec ses nombreuses entrées relevant de divers champs et domaines sémantiques permettra de continuer d'approfondir, grâce à sa diversité d'une part et à son caractère rigoureux et systématique d'autre part, l'étude de la langue et de l'ethnie des Eviya. En tant que premier dictionnaire de cette langue, il se distinguera de la plupart des ouvrages comparables existants² de par son ampleur, de par les types de contenus et de par la qualité des données linguistiques. La plupart des dictionnaires disponibles pour les langues du Gabon sont déjà anciens, voire très anciens, et ne comportent de ce fait pas d'indications sur les tons. Le dictionnaire geviya-français contribuera avec d'autres dictionnaires actuellement en préparation³ à la lexicographie scientifique des langues du Gabon.

Etant donné que ce travail porte sur une langue fortement influencée par les langues environnantes telles que le getsogo et l'eshira du fait de sa fragilité, il pourra alimenter

1. Voir Van der Veen (1991a : chapitre III, section 4.2.).

2. Par exemple le dictionnaire getsogo-français de Raponda-Walker (n.d.), dont j'avais préparé une première version informatisée en vue des travaux de la thèse.

3. Citons en particulier le dictionnaire punu préparé par Jean Blanchon.

l'étude des différents types de processus que subit une langue en voie d'extinction¹. Il sera désormais possible de suivre de près l'évolution du lexique. L'influence de l'eshira, dont témoignent notamment les doublets et triplets lexicaux que l'on relève dans le domaine des noms de végétaux², se renforcera-t-elle dans les décennies à venir ? L'état actuel du lexique fait apparaître une base ancienne (au vu de la régularité de nombre de processus lexicaux) et un remaniement progressif de certains domaines spécifiques par l'emprunt et des glissements sémantiques. Les locuteurs geviyaphones perdent peu à peu la maîtrise du vocabulaire de leur langue, à commencer par les domaines du lexique qui relèvent de pratiques sociales tombées en désuétude. Cette évolution risque de se poursuivre.

De la même manière on pourra suivre l'évolution future de la forme phonologique (segmentale et suprasegmentale) des entrées. On observe à l'heure actuelle parmi les jeunes locuteurs une tendance à la neutralisation de certaines distinctions vocaliques en position finale de lexème et dans certains mots grammaticaux. Citons comme exemples les formes du déterminant possessif de la 1^{ère} et de la 3^{ème} personne du singulier qui chez les locuteurs âgés correspondent respectivement à /-àmé/ et /-`èndí/, mais chez les jeunes à /-àmé/ et /-`èndí/. Des hésitations de plus en plus fréquentes quant au "bon usage" chez les locuteurs plus âgés montrent que ce changement se répand à présent aussi à l'intérieur de cette classe d'âge.

Le grand nombre d'idéophones et d'onomatopées contenus dans le dictionnaire présentent un intérêt particulier pour l'étude du domaine de l'expressivité et du symbolisme des sons. Comme déjà mentionné ci-dessus, cette étude est actuellement en cours.

Rappelons enfin que le travail du dictionnaire a pour objectif de conserver pour la science une partie du patrimoine ethnolinguistique bantou de l'Afrique Centrale et de revaloriser en même temps une langue en voie de disparition.

Il est évident que les locuteurs geviya³ attendent tous avec une très grande impatience la sortie de cet ouvrage monumental dont la valeur symbolique dans le contexte gabonais n'échappera à personne.

1. Voir chapitre premier, section sur la stabilité du groupe.

2. Voir section C, ainsi que l'introduction du *Lexique geviya-français de la flore*.

3. Avec bien entendu au tout premier rang Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga lui-même, étant à présent très avancé en âge et ayant en outre la santé fragile.

Le lexique geviya-français de la flore

L'historique de la constitution du lexique de la flore présente de nombreuses ressemblances avec celui du dictionnaire (voir ci-dessus). Une base d'entrées lexicales et des commentaires sur la pharmacopée des Eviya préparés par Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga¹ ont servi de point de départ aux recherches qui ont abouti à la mise au point du document intitulé *Lexique geviya-français - Eléments de la flore du Gabon*.

Ce document qui est à l'heure actuelle prêt pour publication comporte en plus du lexique proprement dit avec ses 693 entrées² et de l'introduction deux annexes volumineuses. L'introduction porte sur l'ethnie et la langue des Eviya, sur l'environnement écologique de leur habitat, sur la fragilité de ce milieu et sur la représentation que les Eviya en font, ainsi que sur des questions davantage linguistiques telles que la formation du lexique (voir ci-après, note 5) et le dédoublement partiel de ce dernier.

Pour ce qui est des annexes, la première présente à partir de leur nom scientifique les 449 plantes qui ont pu être identifiées. Cette longue liste contient également plusieurs dizaines de variétés (ou éventuellement des espèces) végétales en attente d'identification. Il s'agit principalement de bananiers, de champignons et de variétés de manioc et de taro. La seconde annexe expose le corpus sur lequel s'est fondée l'étude analytique des procédés de construction et des principes de dénomination qui sous-tendent ce lexique. Le corpus comprend 334 lexèmes (dont 161 lexèmes simples et 173 lexèmes composés³).

Un extrait d'une version antérieure de ce travail, à savoir la liste des plantes (uniquement) médicinales à partir de leur nom scientifique, a été publié dans la revue *Pholia*⁴ et paraîtra prochainement, complétée par les résultats de l'étude des principes de construction et de dénomination et d'une étude des doublets et triplets attestés dans le lexique⁵ et sous une forme légèrement différente, dans Van der Veen (sous presse (a))⁶.

1. Complétés de manière substantielle par des données extraites du document lexicographique initial réalisé par Bodinga-bwa-Bodinga.

2. De cet ensemble, 635 entrées dénotent des végétaux. Le nombre restant d'entrées désignent des parties de végétaux (principalement des fruits).

3. Les lexèmes composés comprenaient 31 lexèmes à base rédupliquée, 132 syntagmes complétifs et 10 lexèmes appartenant à d'autres types de composition.

4. *Pholia*, 8, pp. 27-66. Voir références complètes en fin de chapitre.

5. Les résultats de ces deux études ont fait l'objet d'une communication en août 1994 à l'occasion du Colloque annuel de Linguistique Africaine organisé par le département d'Africanistique de l'Université de Leyde.

6. Les résultats de l'étude des principes de construction et de dénomination présentés dans Van der Veen (sous presse : chap. XXVI) sont issus d'une étude antérieure à celle qui a été effectuée dans le cadre des recherches finales sur le lexique de la flore. On trouvera par conséquent la version la plus récente de cette étude dans l'introduction de ce lexique.

L'exemple présenté ci-après (fig. 2) montre comment les rubriques du lexique de la flore ont été organisées.

(o)-b a t a ((w)-a gekunde) H
((H+B HB)) n 11/10a variété de plante
suffrutescente, LEGUMINEUSE-MIMO-
SEE, *Mimosa pigra* L. Usage méd. :
rhumes de cerveau (macération des
râpures de racines introduite dans les
narines). Usage rituel de collyre
(initiation au Bouiti). Syn. ge-kunde.

**Fig. 2. - Rubrique extraite du *Lexique geviya-français de la flore*.
Elle illustre l'organisation interne des rubriques.**

Les entrées sont organisées comme dans l'exemple qui précède : l'entrée lexicale est donnée en transcription phonologique et suivie de sa tonalité structurale (H pour haut, B pour bas, HB pour haut-bas, etc.¹), de sa classe grammaticale (ici exclusivement des lexèmes nominaux, d'où le *n*) et de la ou des classe(s) nominale(s) (voir ci-après). Sont présentés ensuite le ou les contenus sémantiques du nom ainsi que l'appellation scientifique du végétal si celui-ci a pu être identifié, accompagnée la plupart du temps d'indications sur les usages locaux (médicinaux ou autres) du végétal en question et de précisions sur le sens littéral de l'entrée lexicale. En dernière position on pourra également trouver d'éventuels synonymes. La transcription phonologique utilisée dans le lexique est la même que celle utilisée pour le dictionnaire (voir *supra*). Il en est de même pour ce qui est de l'ordre de la présentation des entrées.

Un travail de recherche minutieux a permis d'identifier un grand nombre de végétaux du lexique² et par conséquent de mettre en correspondance les noms locaux des végétaux et leurs appellations scientifiques. Les utilisations médicinales indiquées pour bon nombre de plantes semblent être le résultat d'une compilation à la fois de données

1. Une lettre minuscule note un ton structurel flottant.

2. Cette identification a pu se faire d'une part grâce aux locuteurs geviya eux-mêmes (lors d'enquêtes menées par S. Bodinga-bwa-Bodinga, voir ci-après) et d'autre part grâce aux descriptions fournies dans les ouvrages de Raponda-Walker & Sillans (1961), de Saint-Aubin (1963), de Letouzay (1972) et de Pousset (1989).

recueillies sur le terrain par Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga et de données empruntées à Raponda-Walker & Sillans (1961)¹.

Les résultats de l'analyse des doublets et triplets lexicaux et de l'étude des principes de construction et de dénomination seront sommairement présentés dans la section C dans la partie qui traitera de la classification des plantes médicinales et de leur dénomination. Le lecteur s'y reportera.

Le lexique geviya-français de la flore ainsi que les analyses dont celui-ci a fait l'objet constituent une contribution importante à l'étude des noms des végétaux du Gabon et de l'utilisation de ces végétaux par les populations de ce pays. Le travail de recherche entrepris ici reste à faire pour la grande majorité des langues gabonaises. Les lourdes menaces qui pèsent sur l'écosystème local, en particulier à cause de l'exploitation sauvage que l'homme moderne fait de la forêt tropicale, laissent prévoir la disparition progressive et désastreuse de bon nombre d'espèces végétales et animales. L'étude du lexique de la flore et de la faune locales présente désormais un caractère urgent. Les connaissances les concernant se perdent à une vitesse inquiétante.

L'ouvrage mis au point s'adresse à un public diversifié comprenant les botanistes à la recherche de nouvelles espèces végétales, les linguistes africanistes qui s'intéressent à l'étude des lexiques spécialisés, à la comparaison des langues et au sort d'une langue en voie d'extinction², les ethnologues explorant la diversité des cultures, les croyances et représentations mentales locales, les ethnopharmacologues en quête de nouveaux principes actifs pouvant être mis à profit en médecine, et bien entendu également les diverses populations du Gabon qui vivent pratiquement toutes à proximité de la forêt tropicale et pour qui les plantes font partie intégrante de la vie quotidienne. Peu nombreux sont les végétaux mentionnés dans le lexique qui ne font l'objet d'aucun usage pratique au point que l'expression usuelle "plantes utiles" prend les allures d'un pléonasma. Les divers végétaux sont utilisés pour les soins thérapeutiques traditionnels, en cosmétique et pour la parure (danse), pour la construction des habitations et d'autres types d'édifices, pour la fabrication d'outils et d'autres artefacts (objets de culte, instruments de musique, moyens de transport, vêtements, etc.), lors des rites d'initiation, et à bien d'autres fins encore.

1. Cette source n'est cependant jamais citée dans les documents de S. Bodinga.

2. Et qui pour ce faire ont besoin de données segmentales et prosodiques fiables.

B. La perception du monde animal par les Eviya

L'étude de la perception du monde animal par les Eviya, relevant comme l'étude des plantes médicinales décrite ci-dessus de l'ethnobiologie et de l'ethnolinguistique conjointement, s'est faite dans le cadre d'autres recherches dont les résultats ont été publiés dans l'ouvrage *Les proverbes evia et le monde animal* qui sera présenté de manière plus détaillée au chapitre 4 du présent travail. Portant sur le rôle que joue la faune dans les expressions proverbiales, elle a permis de réunir une importante masse d'informations sur la manière dont les Eviya (groupe linguistique B30)¹ perçoivent les animaux (appelés *e-bó*, sg. *ye-bó*²) qui les entourent. Les deux cent dix proverbes étudiés comportent des références à pas moins de quatre-vingt-quatorze espèces ou variétés d'animaux. Les proverbes se distinguent en ceci très nettement des contes qui ne font intervenir qu'une petite quinzaine de "personnages"³. Les raisons de cet écart immense sont encore inconnues.

Cette grande diversité rencontrée dans les proverbes s'explique sans doute par la richesse de la faune environnante, par sa proximité physique et par l'exploitation qu'en faisait la communauté traditionnelle⁴.

De toutes les catégories d'animaux⁵, les mammifères sont les mieux représentés, avec 33 espèces. Viennent ensuite les invertébrés avec 20 espèces, les oiseaux avec 13 espèces, les poissons avec 11 espèces et les reptiles avec 9 espèces. Les amphibiens se trouvent en dernière position avec seulement un renvoi générique. L'analyse des traits perceptuellement et/ou culturellement saillants des animaux montre que la prédominance des mammifères est due à leur taille, à des comportements typiques plus ou moins facilement observables et à leur rôle dans l'alimentation des Eviya.

On relève dans les proverbes pour chaque catégorie un certain nombre d'animaux "favoris". Les mammifères qui obtiennent le meilleur score sont le singe (en tant que

1. Voir introduction (chapitre premier).

2. A rapprocher du radical verbal /-b á / 'exister' ?

3. Voir Van der Veen (1995 : 60). Il s'agit de la panthère, de la tortue, de l'animal localement appelé "antilope-souris" (= céphalophe bleu, *Cephalophus monticola*), du chien, du gorille, du caméléon, du crapaud (non attesté dans les proverbes !), de l'abeille, de la chauve-souris, du potamochère, du lézard, du bouc, du coq, du chimpanzé et de l'écureuil.

4. Il convient de préciser que les locuteurs actuels du geviya connaissent encore la plupart des noms d'animaux. Il s'agit toutefois de manière générale d'une connaissance passive. Bon nombre de locuteurs ne sont en effet plus capables d'identifier avec précision toutes les espèces animales dont il est question dans les proverbes du simple fait que la chasse est de moins en moins pratiquée.

5. Rappelons qu'il s'agit de la classification scientifique. Le fait de ne pas avoir de termes correspondant à la classe des mammifères ou à la classe des invertébrés, montrent que la classification locale des animaux est sans doute différente.

terme générique), la panthère¹, le chien, le cabri et l'éléphant. Il est connu que ces animaux ont joué un rôle important dans l'histoire des ethnies du Gabon et plus généralement dans cette région d'Afrique. Ils n'ont pas manqué de frapper l'imagination des gens. Le portrait que dressent les proverbes de la panthère (n z è γ ó) par exemple met en avant des caractéristiques comportementales telles que sa patience et sa ruse devant une proie potentielle, sa voracité et son agressivité, son imprévisibilité et le fait de mourir au clair de lune, mais aussi des caractéristiques physiques telles que les dents, les griffes et la peau tachetée². Le singe (k ém à) par contre est défini par des caractéristiques comportementales telles que le fait de sautiller sans cesse, le fait de se méfier du feu à cause de sa queue (symbole de la progéniture), le fait de ne pas partager avec ses semblables la consommation des fruits du palmier *Sclerosperma mannii* en cas de famine et le fait d'avoir son habitat dans les arbres, des caractéristiques physiques telles que la queue, des caractéristiques liées à la manière de le piéger et de l'attraper lors de la chasse et de le transporter ensuite (par la queue) et enfin des caractéristiques relevant de la préparation culinaire. De tels portraits n'ont pas été proposés dans l'ouvrage mais peuvent être construits à partir des éléments qui y ont été réunis.

Pour les invertébrés, l'escargot, deux variétés de crabes, quatre variétés de fourmis, l'abeille et le mille-pattes sont les mieux représentés. De l'abeille (n y ó γ ì) par exemple, les proverbes retiennent la piqûre, le fait d'être attiré par le sucré et surtout la production de miel (sauvage) consommé par les Eviya. Les oiseaux³, dont le nombre d'espèces dans les proverbes trahit également une certaine fascination de la part de l'homme, sont représentés surtout par la poule (t s ó s ó), vraisemblablement à cause de sa proximité par rapport à l'homme. Précisons toutefois que le nom générique d'oiseau, n y ð n í, apparaît encore plus souvent que le nom de la poule. Les caractéristiques retenues pour 'oiseau' (en tant que terme générique) sont d'ordre comportemental (le vol, la nidification, la sortie du nid, le fait de se poser dans les arbres touffus) et d'ordre physique (les plumes ou la tête, l'aspect de cette dernière étant variable selon l'âge de l'animal).

Le silure (ng ð n ó)⁴, en tant qu'espèce de poisson vivant dans un trou et difficile à attraper, est le champion chez les poissons, mais le nom générique de poisson (t s ú è) est attesté autant de fois que le nom du silure. Il est associé surtout à l'habitat, à la pêche et à la préparation culinaire. Enfin le crocodile (ng à n d ó ; connu surtout pour le fait de

1. Le choix de l'illustration sur la couverture de l'ouvrage a été motivé par le très bon score obtenu par cette espèce animale qui frappe tant l'imagination des Eviya.

2. Cet animal joue également un rôle important dans la sorcellerie (en tant qu'animal vivant surtout la nuit) et dans la prévention des maux et malheurs (de par sa puissance). Certains fétiches contiennent des poils ou des parties d'organes de ce carnassier. Ses dents, portées en collier, rendraient invulnérable. Elle symbolise en outre des qualités déjà énumérées dans le texte, la puissance, la violence et l'invulnérabilité.

3. L'identification précise de la plupart des oiseaux reste à faire.

4. Il n'est pas clair de quelle(s) variété(s) il s'agit précisément.

s'abriter dans l'eau pour fuir la pluie (!), pour sa voracité et pour la chasse dont il fait l'objet), la tortue de terre (ye-bɔ̃ngá ; symbole de la lenteur, consommé par les Eviya) et le varan (ngɔ̃mbɛ ; connu pour le choix méticuleux de l'arbre sur lequel il veut séjourné) l'emportent au sein de la catégorie des reptiles. Mais le terme de 'serpent' (nyɔ̃yɔ̃), comme hypéronyme de plusieurs noms d'espèces de serpents), l'emporte sur les renvois à ces espèces. Son portrait proverbial fait appel à des caractéristiques ayant trait à sa morsure et à son utilisation (ancienne) comme corde.

L'étude des caractéristiques des animaux retenues par les Eviya dans les expressions proverbiales a mis en évidence que ces caractéristiques relèvent du domaine du comportemental, du physique, des techniques de capture, de la préparation culinaire et de la consommabilité, et enfin de l'utilité particulière pour l'homme. Certaines d'entre elles s'expliquent par une saillance perceptuelle particulière, d'autres par la valorisation culturelle par le groupe ethnique en question. Quatre dimensions sont prises en compte :

- (1) l'animal considéré en lui-même ;
- (2) l'interaction entre homme et animal ;
- (3) les rapports de l'animal avec les autres animaux ;
- (4) les rapports de l'animal avec la flore environnante.

Cette étude montre clairement que l'aspect COMPORTEMENTAL l'emporte sur tous les autres. Ceci n'est guère surprenant du fait de la finalité des proverbes. Le comportement de tel animal est jugé exemplaire et l'homme est invité à le suivre. Le comportement de tel autre animal sert à dénoncer certaines qualités jugées négatives, dangereuses ou néfastes, qui seront donc à éviter ou à abandonner. L'importance des propriétés comportementales est encore renforcée par le fait que certains traits relevant de l'apparence physique renvoient métonymiquement à des comportements précis. Les dents et les griffes de la panthère constituent des symboles de sa voracité, sa puissance et son agressivité.

Les caractéristiques physiques jouent un rôle nettement secondaire, de même que les trois autres types qui se laissent d'ailleurs regrouper grâce à un dénominateur commun, celui de l'intérêt de l'animal pour l'homme.

Les recherches effectuées dans ce domaine ont fait apparaître des éléments intéressants qui pourront par la suite faire l'objet d'une systématisation plus poussée. Les éléments réunis jusqu'à présent au sujet de la perception des animaux par les Eviya alimenteront ainsi l'étude de la catégorisation lexicale des objets faisant partie intégrante de la faune gabonaise.

C. Le projet “Maladies, Remèdes et Langues en Afrique Centrale”

Avec le projet “Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale”, commencé en Octobre 1992 et terminé en Février 1995, mes recherches ont pris une orientation différente de celle de mes travaux antérieurs. Ce projet qui s’intégrait dans la thématique “Catégorisation” définie par le Laboratoire “Dynamique du Langage”, constituait pour moi une première expérience de responsabilité collective dans le domaine de la coordination de la recherche et en même temps un défi intéressant dans la mesure où le projet était une ouverture sur de nouveaux sujets : la catégorisation lexicale, les domaines spécialisés du lexique ayant trait à la nosologie et la pharmacopée traditionnelles, des travaux de recherche de nature davantage ethno-linguistique. La direction d’un groupe de travail interdisciplinaire réunissant à intervalles réguliers des spécialistes de plusieurs domaines de recherche, la gestion des contacts avec les participants extérieurs au Laboratoire, les travaux de relecture et de synthèse, la rédaction des contributions personnelles sur les noms des maladies et des plantes en geviya, la mise au point des rapports scientifiques ainsi que la préparation de plusieurs autres publications et la participation tant à des colloques qu’à des actions de valorisation (voir fin du chapitre) ont été autant d’expériences enrichissantes et sans doute profitables pour l’avenir.

Ses raisons d’être et ses objectifs

A l’origine du projet, un constat alarmant. L’ignorance quasi-totale des médecins et infirmiers occidentaux exerçant en Afrique Centrale quant à certaines questions pourtant fondamentales touchant à la maladie et aux soins thérapeutiques telles que la terminologie de la maladie dans la langue de leurs patients (potentiels), la perception et la catégorisation locales des différentes maladies, la manière dont les malades analysent eux-mêmes les causes de ces maladies, et par conséquent la manière dont ils vont juger l’adéquation entre maladie et remède occidental, les très nombreux remèdes locaux, leurs modes de préparation, leur utilisation, leur efficacité et surtout les noms des plantes présumées médicinales dans les langues locales, et enfin les raisons qui poussent le malade à s’adresser à la médecine traditionnelle plutôt qu’à la médecine occidentale. Cette ignorance, en donnant lieu à des dysfonctionnements communicatifs, rend encore bien trop souvent inefficace le travail des personnels médicaux.

Le projet de recherche consistait à lancer une série de travaux ethnolinguistiques visant à combler une grande partie de ces lacunes pour une région spécifique, à savoir l'Afrique Centrale (Cameroun, Gabon, Congo, Zaïre, Centrafrique). Le choix de cette zone géographique fut motivé par la bonne connaissance du terrain et des langues locales de ces pays, acquise par les différents chercheurs, enseignants-chercheurs et doctorants participant au projet lors de recherches antérieures. Les enjeux des recherches menées dans ce domaine sont évidemment considérables. Ils sont de divers ordres : industriel, scientifique, idéologique, etc.

Trois thèmes ont été explorés de manière plus ou moins approfondie en fonction des données qui ont pu être collectées lors des enquêtes¹ :

- 1) la perception locale des troubles pathologiques et leur catégorisation lexicale et conceptuelle ;
- 2) la dénomination locale des troubles pathologiques ;
- 3) la dénomination locale des plantes intervenant dans la fabrication de remèdes en médecine traditionnelle.

Après la constitution d'une bibliographie (cumulative) de travail, la mise au point d'une méthodologie raisonnablement fiable avec l'aide très appréciée de plusieurs médecins spécialistes des pathologies tropicales de l'Hôpital des Armées Desgenette, des enquêtes ont pu être effectuées, la plupart du temps lors de missions sur le terrain. Les données ainsi obtenues ont été analysées individuellement dans un premier temps et ensuite les résultats de chaque analyse ont été soumis à un examen collectif.

Les contributions de sept chercheurs² ont finalement été retenues, concernant un même nombre de langues : six langues bantoues d'Afrique Centrale (*infra*) et une langue non bantoue située en dehors de cette zone, à savoir le touareg du Niger. Les résultats de l'étude portant sur cette dernière ont été intégrés dans le rapport final du projet afin de pouvoir comparer le domaine bantou avec un domaine non bantou. Les différences de longueur des contributions et leur degré variable d'approfondissement s'expliquent en règle générale par les difficultés rencontrées sur le terrain. Les nombreux tabous et interdits liés à la nosologie ont parfois rendu l'accès à l'information bien difficile.

1. Réalisées par les chercheurs qui ont participé au projet. Mes propres recherches s'appuyaient sur une documentation déjà existante, à savoir le dictionnaire geviya-français (voir ci-dessus) et sur un travail avec informateur réalisé en partie au Gabon et en partie à Lyon.

2. Ont contribué à ce projet, outre moi-même : Daniel Franck Idiata, Naima Louali, Jean Noël Mabiala, Pither Medjo, Laurent Mouguiama et Médard Mwélé.

De nombreuses observations intéressantes ont été faites dans chacune des contributions et quelques résultats prometteurs se sont dégagés de la synthèse de chacune des trois parties. Ces résultats peuvent définir à leur tour des orientations de recherche pour l'avenir. Les résultats les plus intéressants seront sommairement repris ici et présentés de manière à mieux mettre en évidence leur cohérence. Certains feront l'objet d'un développement un peu plus poussé grâce à cette restructuration.

Perception et catégorisation de la maladie et de ses causes

Les différentes études montrent toutes de manière très nette que la perception locale est tributaire d'une autre vision du monde¹. Les hommes de l'Afrique Centrale vivent dans un milieu chargé d'énergies. Cet univers se caractérise fondamentalement par une dualité : deux mondes, parallèles mais asymétriques et inégaux, le composent, à savoir le monde dit "diurne" (symbolisé par le village) et le monde dit "nocturne" (symbolisé par la forêt)². Le second, qui abrite les mânes des ancêtres et les énergies obscures telles que les génies, transcende³ le premier et est la localisation du mystère et de l'obscur. Les deux mondes ne sont pas disjoints et le second peut faire irruption dans le premier. Dans cet univers la maladie (grave) apparaît comme une rupture d'équilibre, tant sur le plan de l'individu que sur le plan social, fragilisant la communauté tout entière. Cette double rupture peut avoir deux origines différentes : un désordre relevant du monde "diurne" (transgression d'un interdit ou d'une loi clanique) ou un problème concernant le monde "nocturne" (sorts, luttres mystiques). L'étude du lexique confirme clairement l'existence de ces deux grandes catégories de maladies (graves), en plus d'une autre catégorie regroupant les affections banales qui ne résistent pas au traitement⁴. La catégorisation

1. La synthèse qui suit reprend les points les plus importants de la conclusion des travaux sur la perception locale de la maladie et de ses causes potentielles. La responsabilité de cette synthèse m'incombe. Voir Hombert & Van der Veen (1995) et Van der Veen (sous presse (a)). Dans cette partie, il ne sera pas directement question des Eviya, mais des recherches ultérieures au projet ont montré que la perception et la catégorisation de la maladie et de ses causes se font chez ces derniers suivant les lignes présentées ci-après.

2. Cette dualité semble être mise en cause par l'existence d'un troisième monde, celui dit "de Dieu". Ce monde ne se situe toutefois pas au même niveau que les deux autres mondes mentionnés ici. Il est souvent caractérisé comme "éloigné".

3. On pourrait probablement dire également 'englobe'.

4. Ce genre de maladie s'attrape "naturellement", c'est-à-dire (selon le point de vue local) par mégarde ou par malchance. Comme exemples on peut citer les furoncles, les abcès, les entorses, la toux, la diarrhée, etc., à condition bien entendu que ces affections ne donnent pas lieu à des complications sérieuses.

globale des maladies se fait à l'aide des deux dichotomies dont l'une domine l'autre (voir schéma récapitulatif ci-après, fig. 3)¹.

Le caractère fragilisant et menaçant de la maladie induit une attitude de méfiance quant à la divulgation du trouble en cas de maladie. Un mal(heur) peut en susciter un autre, éventuellement bien pire que le premier : les représentants physiques du monde "nocturne", les sorciers en particuliers, ont l'oreille sensible. La fragilisation induit également une autre réaction, celle de la mobilisation du malade et des personnes de sa famille ou de son clan en vue d'une renégociation de l'équilibre.

La plupart du temps la maladie est ambivalente : quand elle apparaît, elle est indéterminée et peut faire l'objet de deux lectures sociales. Soit elle est banale et donc facile à traiter, soit elle est plus sérieuse et relève de la médecine des experts (*ci-après*). C'est l'évolution du trouble qui permettra de trancher en faveur de l'une des deux interprétations. Il n'existe donc en principe pas de classes préétablies de pathologies² mais une sorte de schème catégorisant inférentiel³. Ceci ne signifie pas que toutes les maladies soient fondamentalement neutres au départ. Certains troubles présentent des symptômes tellement nets dès leur apparition que la catégorisation ne laisse que peu de doute. L'application de ce schème nécessitant bien souvent des connaissances spécifiques, l'entourage se tourne au fur et à mesure que le trouble progresse vers des spécialistes en la matière.

Les mêmes dualités se retrouvent au niveau de la typologie des médecines locales et des thérapeutes. Les locuteurs des parlers étudiés opposent d'abord la *médecine commune* (appelée "petite", "naturelle" ou "de Dieu") à la *médecine secrète* (appelée "grande" ou "mystique"). La première médecine est populaire et a recours à des soins par les plantes locales, la seconde, qui procède par voyance et divination, est affaire d'experts et cherche à guérir par le symbolique des rites (gestes, danses, initiations) et des paroles (conjurations, incantations, bénédictions, chants) éventuellement associé à des phytothérapies. Ensuite les locuteurs distinguent à l'intérieur de la grande médecine entre maladies diurnes et maladies nocturnes, mais cette distinction n'a pas été lexicalisée pour ce qui est de la grande médecine. La médecine occidentale est reconnue comme complément (ou alternative) efficace du premier type de médecine, mais comme inefficace face aux problèmes d'origine mystique (diurne ou nocturne). Il s'agit en réalité de deux extrémités polaires d'un continuum. Certaines approches relèvent typiquement de la

1. Des différences apparaissent entre les langues à des niveaux de catégorisation inférieurs (sous-catégories de maladies nocturnes, sous-catégories de maladies diurnes, etc.). L'étude détaillée de ces différences reste à faire.

2. À la manière de la médecine occidentale, avec sa taxonomie rigide de type linnéen.

3. Un schème similaire semble s'appliquer aux maladies relevant de la grande médecine (voir plus bas).

première, d'autres typiquement de la seconde. La frontière entre les deux est floue et des formes intermédiaires sont attestées.

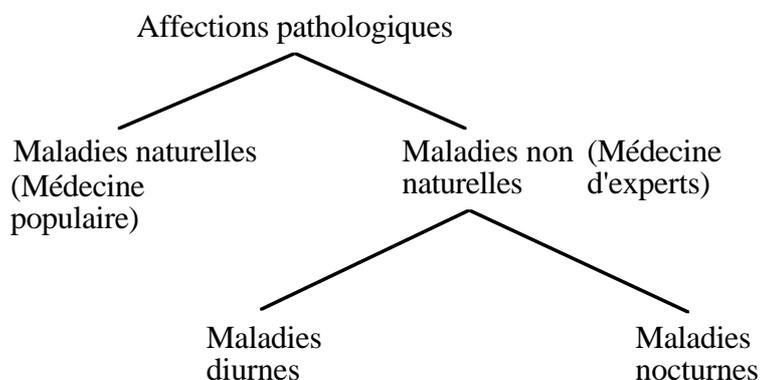


Fig. 3 - Représentation schématique de la catégorisation des maladies dans les langues bantoues étudiées.

La typologie des thérapeutes locaux fait surtout apparaître la première dichotomie de base distinguant entre médecine populaire et médecine d'experts. Sur le plan lexical on différencie en règle générale le soigneur, le guérisseur, le guérisseur-voyant et le grand guérisseur. Schématiquement, le soigneur et le guérisseur se situent du côté de maladies naturelles, le guérisseur-voyant et le grand guérisseur du côté de maladies claniques et mystiques. Il ne s'agit pas de personnes mais bien plutôt de fonctions, organisées hiérarchiquement. Un seul et même individu peut réunir en sa personne plusieurs de ces fonctions. L'aspect de médiation est commun à l'ensemble des fonctions mais est le plus évident dans le cas du guérisseur-voyant et du grand guérisseur. On distingue en outre des degrés et des domaines de spécialisation, sans que ces distinctions aient toutefois fait l'objet d'une lexicalisation.

Dans l'établissement du diagnostic les symptômes semblent jouer un rôle secondaire. Les thérapeutes accordent bien plus d'importance à l'histoire du malade et de son entourage pour trouver l'origine du mal et du mal-être. Au niveau des soins administrés, l'empathie, s'ajoutant aux remèdes mis à disposition par le tradipraticien, paraît jouer un rôle fondamental.

La transmission des savoirs est extrêmement sélective. Ce sont les guérisseurs eux-mêmes qui choisissent leurs apprentis et décident du moment et des modalités de la transmission. Etant donnée l'absence de confédération et l'absence d'échanges de savoirs entre tradipraticiens au sujet des maladies graves, il n'y a pas vraiment de savoir unifié. Par conséquent la médecine locale traditionnelle se caractérise par sa pluralité, même si les

différentes approches s'appuient sur des principes communs dont la nature exacte reste à préciser.

La notion de prévention de la maladie est très présente dans la vie quotidienne. Elle relève toutefois d'une tout autre conception que la nôtre. On parle de "protections". Ces protections prennent des formes très diverses : talismans, fétiches, initiations, interdits alimentaires, interdits sociaux, bénédictions rituelles, etc., et sont toujours fournies par un personnage socialement supérieur (chef du lignage, oncle maternel, guérisseur). Elles sont toutes plus ou moins directement liées à la représentation socioculturelle de telle ou telle maladie et font appel au symbolique. Elles sont surtout utilisées, en amont et en aval, pour prévenir des maladies d'origine occulte.

Précisons enfin pour ce qui est du domaine bantou étudié, que, dû à un transfert à partir des langues locales, des différences sémantiques parfois considérables apparaissent au niveau des termes directement liés à la maladie et aux soins, tels que 'maladie', 'médicament', 'médecin' et 'cause'. Les termes utilisés par les langues pour désigner la maladie en tant que phénomène général par exemple, ont un sens généralement plus large que le mot "maladie" en français métropolitain dans la mesure où la malchance et d'autres types de malheurs sont considérés comme faisant partie intégrante de ce phénomène. Cette différence se trouve transférée dans les variétés locales (africaines) du français.

La médecine touarègue se distingue assez nettement de la médecine bantoue, du moins en surface. Si la maladie est perçue comme rupture d'équilibre, cette rupture est, selon une première lecture, située dans le domaine alimentaire. Les troubles de la "chaleur" sont liés à un déséquilibre au niveau des graisses, ceux de la "fraîcheur" à un déséquilibre au niveau du sucre. Guérir, c'est rétablir cet équilibre perdu. Les soins sont assurés par une guérisseuse ou un marabout. Ils prennent le plus souvent la forme de remèdes à base de plantes ou de versets coraniques.

D'autres causes potentielles sont les agissements des génies ou des sorciers. Les maladies ayant ce type d'origine résistent aux traitements habituels. L'aide d'une voyante est indispensable. Celle-ci fonctionne comme médiatrice entre deux univers indissociablement liés, le macrocosmos et le microcosmos. On peut en même temps avoir recours à un sorcier pour bloquer l'action des génies. Mais cette dernière pratique ne rencontre que peu d'estime.

La prévention se fait au moyen de talismans contenant des versets tirés du Coran.

On trouve donc ici une conception dualiste qui présente des affinités structurelles avec la conception bantoue.

Classification et dénomination des troubles pathologiques

A la suite du rapport final du projet, deux publications ultérieures ont fait état d'une progression importante de l'étude de la dénomination des troubles pathologiques¹. Celle-ci a été reprise et approfondie une première fois en vue de la publication d'un ouvrage collectif² et une seconde fois en vue d'une communication présentée à l'occasion du second congrès mondial de Linguistique Africaine tenu à Leipzig en 1997 et de la publication du texte de cet exposé dans les Actes de ce congrès³.

Il s'agissait de reprendre les lexiques constitués lors du projet par les différents participants (dont moi-même) et de les soumettre à une comparaison détaillée dans le but de vérifier si la terminologie des maladies comportait des indices sur l'évolution historique des langues bantoues et sur la manière dont les ethnies bantoues ont perçu les maladies dans le passé et continuent peut-être de les percevoir aujourd'hui.

Dans son état le plus avancé, cette étude comparée⁴ porte sur un corpus comprenant neuf lexiques en tout : ceux des six langues bantoues étudiées dans le cadre du projet⁵ et ceux de trois autres pour lesquelles je disposais de données réunies à d'autres occasions⁶. Le tableau comparatif comportait une bonne soixantaine d'expressions lexicales par langue en moyenne. Les observations les plus intéressantes que ce tableau a permis de faire seront brièvement reprises et commentées ici.

Le fait que pour l'ensemble des parlers ce domaine spécifique du lexique ne présente pas les caractéristiques d'une taxonomie hautement structurée et complexe n'est guère surprenant. Les lexiques étudiés ne sont en aucun cas des taxonomies scientifiques au sens occidental du terme. On pourrait éventuellement les qualifier de "populaires" mais une telle qualification paraît incompatible avec le fait que les informateurs interrogés étaient pratiquement tous des experts aux yeux de la population locale. Il s'agissait en effet la plupart du temps de guérisseurs et de responsables de société initiatique. Toutefois, les connaissances, souvent très détaillées et fouillées, et les compétences de ces experts se limitent généralement à des domaines très spécifiques suite à une spécialisation

1. Cf. le bilan initial du rapport (Hombert & Van der Veen, 1995).

2. Van der Veen (ed.) (sous presse (c)), chapitre XIX et annexe 2. Voir références complètes en fin de chapitre.

3. Voir références complètes en fin de chapitre.

4. Les analyses de cette étude engagent ma responsabilité et non pas celle des chercheurs dont les données ont été utilisées.

5. Il s'agit du fang de Bitam (A70), du geviya (B30), de l'eshira (B40), du isango (B40), du liwanzi (B50) (Gabon) et du kiyoombi (H10) (Congo).

6. Ces trois langues sont l'inzèbi (B50), le getsogo (B30) et le gevove (B30), toutes parlées au Gabon.

: maladies du foie, fractures et entorses, troubles provoqués par un mauvais sort et ainsi de suite, et sont par conséquent fragmentaires (cf. *infra*).

Les données lexicales réunies concernent essentiellement ce que l'on peut, avec quelques réserves, appeler à la suite notamment de Berlin & Kay (1969) les termes de base¹. Ceci paraît globalement confirmer les recherches antérieures sur les taxonomies non scientifiques² menées en Anthropologie. Il est bien connu que les termes relevant du niveau dit générique (ou basique) sont généralement perceptuellement et/ou culturellement saillants et correspondent dans bien des cas aux besoins cognitifs immédiats des locuteurs³.

Les études effectuées dans le cadre du projet ont révélé relativement peu d'éléments sur les catégories lexicales de niveau(x) supérieur(s) et inférieur(s)⁴. L'élément le plus intéressant du point de vue des niveaux de catégorisation supérieurs est sans doute le recours au schème catégorisant présenté ci-dessus pour classer les maladies en deux grandes catégories (lexicalement pertinentes) : les maladies naturelles et les maladies non naturelles, ces dernières étant ensuite sous-catégorisées grâce à un même type de schème en maladies diurnes et maladies nocturnes. Pour certains parlars tels que le fang de Bitam⁵ une catégorisation plus fine des maladies nocturnes est attestée. Les catégories lexicales qui résultent de cette opération ne se confondent pas pour autant avec les catégories de base. L'existence de telles sous-catégories est probablement beaucoup plus générale. Ce qui paraît plutôt surprenant en ce qui concerne les catégories de niveau supérieur (superordonné), au vu de ce qui se rencontre dans d'autres parties du monde, est l'absence de catégorisation des affections, à ce niveau de catégorisation, au moyen des parties du corps. Le fait qu'aucun des chercheurs n'en a relevé des indices⁶ est sans doute révélateur.

Pour ce qui est du niveau subordonné de catégorisation des observations intéressantes ont pu être faites mais celles-ci ne concernent que certains parlars. Le fang de Bitam par exemple connaît plusieurs lexèmes qui se réfèrent à la carie mais qui dénotent chacun une phase différente de l'évolution de cette affection⁷. Pour renvoyer au panaris ce parler dispose de trois termes différents, correspondant également chacun à

1. Ils sont culturellement saillants et généralement simples du point de vue linguistique. L'étude détaillée des lexèmes et de leur structure reste pourtant à faire pour la plupart des langues, ce qui incite à la prudence.

2. Au sens occidental du terme.

3. Cf. Kay (1971), Rosch (1977, 1978) et Berlin (1992).

4. Respectivement superordonnés et subordonnés.

5. Voir Van der Veen (sous press (a) : chapitre V (sur le fang)).

6. En outre, la méthodologie comportait des questions pour aborder ce domaine.

7. Il est question ici d'une catégorisation temporelle. Cf. Berlin *et al.* (1974) au sujet de la lexicalisation du maïs. (C. Grinevald, c. p.)

différentes phases évolutives du mal. Il est clair que ce niveau de catégorisation devra être examiné de plus près pour chacun des parlers.

L'étude des niveaux supérieurs et inférieurs de catégorisation, dont les quelques éléments intéressants réunis mis en avant ici indiquent l'existence, affinera nos recherches et permettra de déterminer le nombre exact de niveaux et de préciser leur nature. Il serait sans doute intéressant de travailler à la fois avec des experts et des non-experts afin d'observer et d'analyser les différences qui s'opèrent au point de vue de la catégorisation. Il est toutefois d'ores et déjà évident que de manière générale les niveaux autres que le niveau de base se caractérisent par un degré de développement très inférieur à celui des catégories basiques.

La deuxième observation concerne le degré d'élaboration lexicale. Les lexiques font en effet apparaître bon nombre de cas de sous-différenciation par rapport au lexique français. Il convient pourtant de distinguer au moins deux cas de figure. On observe premièrement une sous-différenciation importante par rapport aux lexies françaises des spécialistes et/ou des laïcs qui s'intéressent au domaine de la médecine (moderne). La plupart des exemples inventoriés relèvent de ce premier cas de figure :

(en *geviya*)

Ø-ŋg ù ŋg ù¹ -> /forme de panaris très douloureuse/+/phlegmon/

ɣ e - s ò mb è -> /hémorroïdes/+/prolapsus anal/

o - b ò n é -> /psoriasis/+/eczéma/+/dartres sèches/

(en *fang*)

è v é s -> /spasmes postnataux de l'utérus/+/gale d'eau/

On note également quelques exemples de sous-différenciation par rapport au lexique français des non-spécialistes :

(en *geviya*)

e - ɣ ó t ú n á -> /toux/+/coqueluche/+/bronchite/+/tuberculose/

(en *eshira*)

d ì ß ù mb ù -> /abcès/+/furoncle/

ɣ ì ñ ì -> /acné/+/verruve²/

Les exemples qui relèvent de ce second cas de figure sont beaucoup moins nombreux que ceux qui relèvent du premier. Ceci n'est pas vraiment surprenant dans la mesure où les données lexicales ont été recueillies essentiellement auprès d'experts locaux et non auprès de locuteurs non spécialistes. Des liens très nets apparaissent ici entre lexique et pratiques sociales (y compris les acteurs de ces pratiques). Le discours médical sur la nosologie et

1. Lexème d'origine onomatopéique (origine relativement rare).

2. Il ne s'agit bien entendu pas en premier lieu des termes eux-mêmes dans une langue donnée mais des distinctions que cette langue atteste sur le plan lexical.

le discours laïque sur les mêmes phénomènes relèvent de pratiques sociales différentes et ceci se retrouve inévitablement au niveau du lexique, que ce soit en Europe ou en Afrique.

Si ces cas de sous-différenciation sont intéressants, ils ne sont pourtant pas systématiquement les mêmes dans tous les parlars. Cette observation est d'autant plus importante qu'elle met en évidence des différences de perception et de catégorisation entre les populations concernées, ou plus simplement entre les tradipraticiens qui ont servi d'informateurs pour rester prudent. Dans bien des cas les lexèmes ne renvoient pas à des maladies précises, au sens occidental du terme, mais à des syndromes et la nature de ces syndromes varie parfois d'une ethnie à l'autre¹.

Un autre fait intéressant, sans doute lié au précédent, est l'existence de lexèmes qui se réfèrent à des troubles psychosomatiques pour la plupart inconnus de la médecine occidentale et qui semblent être très intimement liés à la dimension socioculturelle des groupes ethniques. La transgression d'un interdit ou un acte de sorcellerie sont localement perçus comme les causes possibles de tels troubles. Bien que ce domaine soit encore relativement peu exploré, il est d'ores et déjà possible d'affirmer qu'il atteste également des différences de perception et de catégorisation sur le plan local. Le fait que ce sous-domaine se caractérise par un degré de différenciation très élevé, au vu des données récoltées pour certaines langues telles que le fang, le isango et le liwanzi, est également significatif.

L'observation probablement la plus intéressante concerne le degré d'homogénéité lexicale entre langues et, liée à ceci, la possibilité de reconstruire des protoformes. Contrairement à ce que l'on pouvait attendre étant donné la proximité relative des langues étudiées et l'omniprésence des maladies hier et aujourd'hui², la comparaison des lexiques met en évidence une forte diversité lexicale, bien plus importante que pour le lexique des mammifères par exemple, et ceci malgré certaines constantes sémantiques observées au niveau des procédés de construction et des principes de dénomination³. Des langues qui peuvent être considérées comme proches sur la base d'autres domaines lexicaux, disposent donc de toute évidence d'un éventail relativement important de termes faisant référence à des maladies et des syndromes pathologiques mais ces termes ne sont souvent pas les mêmes d'une langue à l'autre. De manière générale pour les langues appartenant au même groupe linguistique, les lexèmes relevés se correspondent et laissent transparaître une origine commune. La diversité se situerait donc entre les groupes plutôt qu'entre les

1. Il existe des parallèles dans le lexique (français par exemple) des non-spécialistes.

2. On peut en effet considérer que le domaine de la maladie est conceptuellement bien uni.

3. De nombreux troubles pathologiques sont métonymiquement désignés par le nom de la zone du corps affectée, par un symptôme spécifique ou par la cause présumée, que les lexèmes des différents parlars se correspondent sur le plan formel ou non. Le rôle de la métaphore dans ce domaine a également été clairement établi.

parlers actuels. Mais les exceptions sont assez nombreuses et parfois contradictoires : alors qu'au sein d'un seul et même groupe linguistique on trouve dans bien des cas des lexèmes formellement non apparentés, des langues appartenant à des groupes différents peuvent avoir de manière sporadique et complètement imprévisible des lexèmes issus d'une même forme. L'emprunt par contact prolongé ou occasionnel paraît pouvoir expliquer un certain nombre de ces exceptions¹.

Cette donnée paradoxale mérite l'attention des spécialistes. Cette constatation est peut-être frustrante pour des linguistes en quête de protoformes mais elle est intéressante tant pour les psychologues travaillant sur des problèmes de perception et de catégorisation que pour les linguistes attentifs à l'histoire des langues et au rôle des pratiques socioculturelles dans l'évolution du lexique notamment.

On peut imaginer différents scénarios historiques pour rendre compte de ce phénomène, et explorer différentes pistes dont certaines paraissent plus plausibles que d'autres². Les plus intéressantes sont les suivantes :

- Quel peut être l'impact des nombreux tabous liés au domaine de la nosologie ?
- Chaque groupe cherche-t-il à se différencier des autres par souci de spécificité ?
- La dénomination très précise et méticuleuse des maladies individuelles serait-elle une préoccupation récente, suscitée par les contacts avec le monde occidental ?
- Faut-il chercher plutôt du côté du monopole des tradipraticiens locaux et de la nature fragmentée et non institutionnalisée du savoir médical ?

Ces différentes pistes ne sont bien entendu pas mutuellement exclusives. Les deux dernières me paraissent les plus intéressantes dans la mesure où elles permettent d'expliquer la diversité lexicale par des données historiques bien établies et déjà décrites en partie plus haut. Les langues auraient eu à un stade antérieur de leur évolution un fond lexical commun mais peu développé³. Le pouvoir des devins-guérisseurs, le savoir médical empirique et non unifié et la priorité accordée à la recherche de la causalité rendraient compte de la diversification ultérieure des lexiques.

Un dernier fait intrigant a été mis en évidence par l'étude : près de la moitié des quelque vingt reconstructions proposées désignent des dermatoses ou des affections situées à proximité de la peau. La saillance perceptuelle particulière ou la fréquence élevée de ces dernières pourraient être à l'origine de la distribution générale des termes lexicaux.

1. En particulier pour les ensembles geviya-eshira et gevove-isangu.

2. Voir Van der Veen (à paraître (a)) pour le détail.

3. Le nombre de termes relevant de la nosologie reconstruits par Meeussen et/ou Guthrie ne dépasse pas la quinzaine !

Le travail sur les noms de maladies a permis de dégager un grand nombre de données très intéressantes d'une part sur la manière dont différentes langues d'Afrique Centrale, dont le geviya, catégorisent les troubles pathologiques et d'autre part sur la manière dont elles les nomment. Les plus importantes de ces données ont été présentées ici. Elles seront brièvement rappelées dans la conclusion de cette section.

Des recherches ultérieures pourront élargir progressivement le corpus dans au moins deux directions. Premièrement en enquêtant auprès d'autres guérisseurs des mêmes groupes ethniques et deuxièmement en prenant en compte des données d'autres groupes linguistiques tels que le B10 et le B20 du Gabon qui n'étaient pas représentés dans le corpus constitué à partir des travaux du projet. Cela permettra de vérifier dans un premier temps si les cases vides du tableau comparatif étaient dues à une défaillance de la part de l'informateur ou à l'absence de lexie dans la langue. On obtiendra ainsi, au fur et à mesure que les recherches avanceront, une vision encore plus complète du domaine de la dénomination locale des maladies.

Une autre piste à explorer serait celle des propriétés attribuées aux maladies individuelles par les locuteurs des langues examinées. Et dans le même ordre d'idées on pourrait examiner aussi comment les guérisseurs procèdent pour établir le diagnostic d'une maladie. On ignore par exemple pour beaucoup d'affections quels sont exactement les symptômes localement perçus et de quels regroupements ces derniers font l'objet dans l'esprit d'un guérisseur. Il n'y a aucune raison de partir du principe que les Africains perçoivent la maladie et ses manifestations de la même façon que nous. Leurs croyances et pratiques socioculturelles semblent en effet contraindre la perception de tous ces phénomènes.

Classification et dénomination des plantes médicinales

Avec l'étude des plantes médicinales¹, autre sujet ethnolinguistique abordé dans le cadre du projet "Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale", on entre une fois de plus dans le domaine passionnant de l'ethnobiologie. Les travaux sur ce sujet sont relativement nombreux. Ce sont en particulier les recherches de Berlin² et de ses associés qui ont montré que les différentes sociétés conceptualisent l'univers biologique de bien des manières mais qu'il existe aussi des principes réguliers qui bénéficient d'une très grande généralité³. Nos travaux sur la pharmacopée traditionnelle de l'Afrique Centrale¹

1. Appelées 'feuilles' ou 'herbes' (d y – à b í) en geviya et également dans les autres parlars étudiés.

2. Cf. Berlin (1992).

3. Dont l'organisation hiérarchique des éléments lexicaux. Cf. Wierzbicka (1996 : 351-353). L'organisation hiérarchique des espèces vivantes serait propre à ce domaine. Cf. Atran (1990).

étaient bien plus linguistiques (au sens traditionnel du terme) que ceux de Berlin et son équipe et s'en distinguaient également de par les objectifs (cf. l'introduction de cette section). Ils ont permis de mettre en évidence plusieurs faits intéressants qui pourront être repris ultérieurement pour être étudiés de manière plus approfondie, en particulier dans un cadre cognitif.

Sept chercheurs ont contribué à cette étude ethnolinguistique. Des sept contributions six portaient sur des langues bantoues. La plupart du temps il s'agit de simples relevés comportant le nom local de la plante², son nom scientifique (espèce, genre, famille) et les usages médicaux locaux. Les problèmes de catégorisation n'y ont guère été abordés. Ma contribution sur la pharmacopée *eviya*³ est la seule à présenter une étude détaillée de certains aspects spécifiques de ce domaine du lexique, notamment l'analyse des doublets et triplets lexicaux et l'analyse des principes de construction et de dénomination.

On relève en *geviya* pour une seule et même plante, souvent deux, voire trois noms différents pour lesquels aucune différence sémantique n'existe. L'analyse approfondie de ces doublets et triplets lexicaux (qui donnent donc lieu à un dédoublement partiel du lexique) a révélé qu'il ne s'agit pas comme en fang de Bitam (*infra*) d'une double taxonomie, l'une populaire et l'autre initiatique, mais que l'emprunt est à l'origine du dédoublement. Cette étude confirme une fois de plus le statut mixte du lexique du *geviya*. Celui-ci a emprunté massivement à l'*eshira*, une langue voisine du groupe B40 et au *getsogo*, une langue voisine du groupe B30. (Voir aussi l'introduction de la première partie de ce travail (chapitre 1).)⁴

L'étude des principes de dénomination qui sous-tendent le lexique *geviya* des plantes montre premièrement que les noms des plantes médicinales ne font que très rarement référence à la maladie, aux soins thérapeutiques ou aux présumées propriétés thérapeutiques de celles-ci⁵ et deuxièmement que les traits majoritairement retenus par les *Eviya* correspondent surtout à des caractéristiques morphologiques, chromatiques et "comportementales" des végétaux⁶, mais aussi à leur effet sur l'homme ainsi qu'à leur

1. Il s'agit ici des contributions des différents chercheurs ayant participé au projet.

2. Avec le cas échéant le nom de la plante en français local.

3. Van der Veen (sous presse (d)) : chapitre XXVI. Voir aussi l'introduction du *Lexique geviya-français de la flore*.

4. Pour les détails, voir l'introduction et l'annexe 1 du *Lexique geviya-français de la flore*.

5. Cette donnée est probablement à mettre en rapport avec le fait que le savoir médical et pharmacologique est très fragmenté dans ces sociétés. Voir *supra*. Pour les pourcentages exacts, voir l'introduction du lexique.

6. Environ 72% du corpus (si l'on regroupe les références à l'aspect morphologique des végétaux, à leur aspect chromatique, leur taille, leur goût, leur odeur, leur mode de croissance et leur milieu naturel). Pour la totalité du corpus (334 lexèmes), se reporter à la seconde annexe du *Lexique geviya-français de la flore*. Les résultats les plus intéressants de cette étude ont été présentés dans l'introduction de ce lexique.

utilisation (le plus souvent non médicale) par l'homme. Les trois premiers types de propriétés sont exprimés soit directement soit indirectement à travers une analogie localement perçue avec des animaux, avec des parties du corps humain ou encore avec d'autres végétaux.

Si les noms ne renvoient pas directement à la maladie ou à l'utilisation des plantes en médecine locale, il n'en est pas de même pour ce qui est des traits sémiques définitoires. Plusieurs exemples ont été relevés où un trait sémique fonde l'utilisation thérapeutique d'un végétal donné. Le cas du nom de l'arbre *Strombosiopsis rigida* (OLACACEE) est particulièrement clair. Cet arbre se définit entre autres par la rectitude (physique) du tronc et par la dureté du bois. Son écorce est utilisée pour soigner maux de reins et courbatures ! L'étendue de ce phénomène très intéressant qui relève du transfert symbolique et donc des croyances, reste à étudier.

L'étude des principes de dénomination a également mis en évidence la fréquence de certains nominaux en position de complétant (N₂) qui sont bien souvent porteurs de connotations précises dont certaines renvoient directement ou métonymiquement à la médecine locale :

mo-taŋgani	'Blanc'	→	'cultivé' ('non sauvage')
Ø-pindi	'forêt'	→	'sauvage'
Ø-nzayo	'éléphant'	→	'taille gigantesque'
wa-bɔŋgɔ	'Pygmées'	→	'dimension mystique', 'vie profonde'
Ø-nzεyɔ	'panthère'	→	'(usage) fétichiste, sorcellerie'
Ø-nziyɔ	'chimpanzé'	→	'monde des ancêtres, des esprits'

Les Pygmées sont traditionnellement considérés comme les grands Maîtres de la forêt et de la médecine traditionnelle. Leur connaissance des plantes médicinales est inégalée. Toutefois, en cas de maladie, on ne demandera jamais à un Pygmée d'établir un diagnostic. Ceci est socialement inconcevable au vu du statut soi-disant inférieur des Pygmées. La panthère, animal nocturne redoutable, symbolise la force mystique des personnes qui se dédoublent la nuit pour dévorer leur(s) victime(s)¹. Le chimpanzé est le symbole des pouvoirs quelque peu obscurs et imprévisibles des esprits. La plupart du temps, lorsque les gens rencontrent ce singe en forêt, ils croient apercevoir un revenant et pensent que le monde des ancêtres fait irruption dans le leur.

Pour ce qui est de la construction des noms, on note une légère prédominance des lexèmes composés —fait intéressant pour l'analyse des niveaux de catégorisation à

1. Cf. section B (ci-dessus).

l'intérieur de ce domaine du lexique geviya¹— et un recours fréquent à des mécanismes cognitifs tels que la métaphore, la synecdoque et la métonymie de l'effet pour la cause. Cette première étude du lexique geviya fait également apparaître une classification ethnobiologique souvent très différente de la classification scientifique occidentale. L'utilisation médicinale par exemple ne paraît pas jouer de rôle significatif dans la catégorisation locale des plantes qui interviennent dans la fabrication de remèdes². Il n'en est pas de même pour les différents types de traitements thérapeutiques eux-mêmes. Les noms qui les désignent sont bien catégorisés en fonction du type d'affection auquel un traitement donné est destiné³, comme l'illustre le schéma suivant :

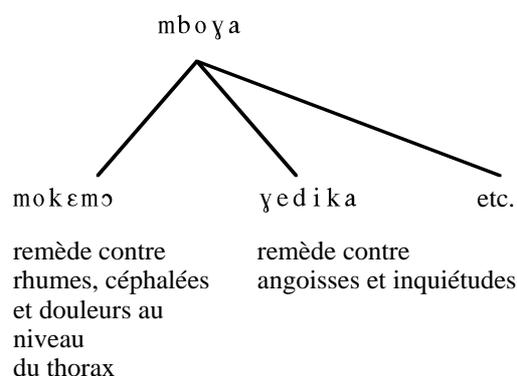


Fig. 4 - Elements relevant de la catégorisation des traitements thérapeutiques (mboya) en geviya

Cet examen plus approfondi du lexique geviya était possible grâce à des recherches antérieures sur la pharmacopée de cette langue qui ont abouti à la construction du lexique de la flore présenté dans la deuxième partie de la section A de ce chapitre.

Les travaux de révision et d'approfondissement en vue de la publication de l'ouvrage collectif (*infra*) ont considérablement approfondie le bilan global dressé dans le rapport final du projet au sujet des lexiques des plantes médicinales et de construire un premier tableau comparatif de ces derniers⁴, du moins pour ce qui est des langues bantoues. Quelques éléments intéressants ressortent de ce travail de comparaison globale.

1. Il est vrai que plusieurs de ces lexies dénotent des variétés d'espèce (au sens non scientifique du terme). Dans ces cas le nom en position de complété dénote un autre végétal. Mais les autres lexies semblent bien désigner des entités relevant du niveau de base, ce qui va apparemment à l'encontre de ce que l'on dit généralement des termes basiques (cf. Zubin & Köpcke (1986 : 142) et Taylor (1995 : 49)).

2. La composition de ces remèdes ainsi que leur préparation sont très souvent secrètes. La plupart des non-spécialistes locaux les ignorent.

3. Eléments de recherches personnelles récentes, non publiés. Ce domaine de recherche peut s'avérer très fertile à condition de trouver des spécialistes locaux prêts à collaborer, ce qui est généralement bien difficile.

4. Van der Veen (ed.) (sous presse (a)), chapitre XXVIII et annexe 3.

Premièrement, l'existence d'un vocabulaire ethnopharmacologique parallèle dans au moins un des parlers¹. Ce vocabulaire n'est connu que des spécialistes (initiés) de la "grande médecine" locale et aurait pour but de conserver l'efficacité des remèdes fabriqués à partir de plantes. Il est probable que ce type de terminologie existe aussi dans d'autres langues.

Un deuxième point concerne les noms de remèdes. Notre dispositif expérimental a permis de réunir une grande quantité de noms de plantes mais très peu de noms de remèdes. Le lexique du geviya montre par contre que ces termes existent bien (*supra*). Une investigation plus poussée de ce domaine constituera une autre contribution importante à l'étude de la catégorisation des maladies et bien sûr des remèdes.

Les soins et traitements thérapeutiques se caractérisent par une très grande diversité que j'ai mise en rapport, une fois de plus, avec la fragmentation du savoir médical en l'absence de confréries de thérapeutes et d'échanges systématiques des connaissances (*supra*). Cette diversité au niveau des pratiques est en règle générale complètement opaque dans la plupart des ouvrages de pharmacopée et de botanique actuellement disponibles. Ceux-ci suggèrent une uniformité des usages d'une ethnie à une autre et restent ainsi en défaut. La réalité est bien différente dans la mesure où les usages varient souvent d'un tradipraticien à un autre. La composition d'un remède dépend dans bien des cas de l'ingéniosité des guérisseurs individuels et de leur sensibilité aux besoins de leurs patients.

Quelques convergences ont pourtant pu être relevées, mais la question au sujet des éventuels principes actifs des plantes concernées reste bien entendu ouverte. Citons à titre d'exemple l'utilisation de *Cassia alata* dans au moins quatre relevés dans le traitement des affections cutanées.

Un certain degré d'homogénéité lexicale entre parlers ressort d'une première comparaison des lexiques, mais le tableau comparatif présente de nombreuses cases vides du fait que le nombre de noms de plantes par langue étudiée est très inégal. Cette étude mérite pourtant d'être poursuivie et développée car elle peut révéler des faits intéressants pouvant être mis en rapport avec les mouvements de populations et l'évolution du lexique de la flore. Des études récentes sur les noms des mammifères² semblent indiquer que ce type de lexique est lié à une région géographique plutôt qu'à un ou plusieurs groupes de langues spécifiques.

Conclusion pour les travaux issus du projet MRL

1. En particulier en fang de Bitam. Voir Van der Veen (sous presse (a) : chapitre V).

2. Equipe "Reconstruction" du Laboratoire Dynamique du Langage. Etudes non publiées.

Les travaux présentés sommairement ci-dessus ont mis en avant plusieurs résultats intéressants.

De l'étude de la perception et de la catégorisation de la maladie et de ses causes, ont été retenus notamment l'existence d'un cadre conceptuel (et donc explicatif) commun pour les langues bantoues examinées¹, les différences conceptuelles importantes entre le monde occidental et l'univers africain qui peuvent entraver la communication (en particulier les différences au niveau de la définition de la maladie et de ses causes, de la typologie des maladies, de la conception du traitement curatif et/ou préventif, de la définition du médicament et des modes d'administration), et également le rôle important joué par les croyances magico-religieuses et de l'organisation socioculturelle dans la perception et la catégorisation. Les langues étudiées ont fait apparaître des structurations spécifiques de l'univers de la maladie et des soins thérapeutiques.

Des travaux sur la catégorisation et dénomination des maladies, ont été retenus en particulier la nature des taxonomies "populaires", organisées de manière bien différente des taxonomies scientifiques, le degré inégal d'élaboration des différents niveaux de catégorisation, le degré d'élaboration lexicale qui de toute évidence est fonction des besoins des utilisateurs, et enfin le manque d'homogénéité entre les lexiques en dépit de constantes sémantiques ainsi que les explications historiques possibles de ce phénomène.

Enfin l'étude du domaine de la catégorisation et de la dénomination des plantes médicinales et des remèdes, a révélé des éléments intéressants tels que le dédoublement du lexique (avec deux cas de figure différents : celui du geviya et celui du fang), la faible référence à la maladie et aux soins au niveau de la dénomination, le rôle des croyances locales dans le travail de dénomination, la catégorisation des traitements thérapeutiques en tant que domaine d'étude prometteur, la diversité des soins et la découverte de quelques convergences et, en dernier, une homogénéité lexicale entre parlars plus élevée que dans le domaine des noms des maladies.

En conclusion, il est clair que ce travail collectif et personnel a permis de rassembler une très grande quantité de données lexicales fiables qui ont conduit à des exploitations linguistiques et ethno-linguistiques intéressantes dont les éléments rappelés ci-dessus sont des résultats. En plus de cette documentation sur les lexiques, une masse d'autres types de données est maintenant disponible. Ces différentes données pourront être mises à profit par des ethnologues, des ethnopharmacologues, des ethnomédecins et des botanistes. Le travail présente en effet des noms d'arbres non identifiés (cachant peut-être des espèces inconnues), des applications thérapeutiques non répertoriées jusqu'à présent (cachant éventuellement des principes actifs) et fournit des descriptions souvent assez détaillées de

1. Sans perdre de vue que les données ont été recueillies auprès d'un certain nombre d'individus. Le cadre commun n'empêche pas les communautés (ou les guérisseurs) d'avoir leurs spécificités.

la fabrication des remèdes et de leur administration au malade et encore d'autres précisions sur les causes présumées de telle ou telle maladie, sur les symptômes et sur les thérapeutes à consulter.

Des recherches lexicales plus fines pourront prendre le relais et choisir pour objet des secteurs plus restreints des lexiques spécialisés afin de continuer la description et l'analyse des distinctions conceptuelles qui ont fait l'objet d'une lexicalisation.

De même, des tests psycholinguistiques pourront être conçus pour vérifier les connaissances lexicales des locuteurs experts et non experts, portant à la fois sur les lexèmes et sur leurs propriétés sémantiques inhérentes et afférentes. Ceci dans le but de mieux saisir les rapports complexes entre lexique et utilisateurs.

Après ce chapitre qui a présenté la synthèse de différents travaux touchant plus ou moins directement à la perception et à la catégorisation lexicale, un tout autre domaine sera abordé au chapitre qui suit, à savoir la tonologie bantoue.

Publications

A. La lexicographie du geviya

BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (en cours de préparation) *Dictionnaire geviya-français, (Gedandedi sa geviya)*. Version informatisée à partir d'un document dactylographié de 1287 pages préparé par Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga.

BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (prêt pour publication), *Lexique geviya de la flore - Eléments de la flore du Gabon*, document de près de 160 pages.

B. La perception du monde animal par les Eviya

BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (1995), *Les proverbes evia et le monde animal, la communauté evia à travers ses expressions proverbiales*, Paris : Harmattan, 96 p.

C. Travaux relevant plus ou moins directement du projet “Maladies, Remèdes et Langues en Afrique Centrale”

- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (1993), “Plantes utiles des Evias : Pharmacopée”, *Pholia*, 8, pp. 27-66.
- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (prêt pour publication), *Lexique geviya de la flore - Eléments de la flore du Gabon*, document de près de 160 pages.
- HOMBERT J.-M. & L. J. VAN DER VEEN (1995), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport scientifique final du projet de recherche du même nom effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), 331 p.
- VAN DER VEEN L. J. (1995), “Noms de maladies evia”, in *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport final d’un projet de recherche effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), pp. 228-241.
- VAN DER VEEN L. J. (1995), “Noms de plantes médicinales evia”, in *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport final d’un projet de recherche effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), pp. 279-309.
- VAN DER VEEN L. J. (1995) “Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale”, (coordination du numéro et contributions : introduction, présentation du projet, perception de la maladie (introduction), synthèse et conclusion), *Pholia*, 9 (numéro spécial entièrement consacré au projet du même nom).
- VAN DER VEEN L. J. (1996). “Maladies et remèdes en Afrique Centrale : perception, dénomination et classification”, *Actes du Colloque 3^{ème} Colloque Européen d’Ethnopharmacologie et de la 1^{ère} Conférence Internationale d’Anthropologie et d’Histoire de la Santé et des Maladies* (version imprimée et CD-ROM).
- VAN DER VEEN L. J. (ed.) (sous presse (a)), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, ouvrage collectif en voie de publication par ERGA EDIZIONI (Gênes). Version revue et augmentée du rapport scientifique final de 1995. L’ouvrage sera publié en deux langues : français et italien. L’éditeur est spécialisé dans la publication d’ouvrages portant sur l’ethnopharmacologie et l’anthropologie médicale. (Traduction en italien en voie d’achèvement.)
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (b)), “Les noms de maladies eviya”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XVII.
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (c)), “Notes sur l’étude de la dénomination des troubles pathologiques”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XIX et annexe 2 (corpus).
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (d)), “Les noms des plantes médicinales eviya”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XXVI.

VAN DER VEEN L. J. (sous presse (e)), "Bilan de l'étude des noms des plantes médicinales", in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XXVIII et annexe 3 (corpus).

VAN DER VEEN L. J. (à paraître (a)), "Etude de la dénomination des troubles pathologiques en Afrique Centrale bantoue", dans les *Actes du 2^{ème} Congrès mondial de Linguistique Africaine* (Université de Leipzig, du 27 juillet au 3 août 1997), sous la responsabilité de E. Wolff et O. Gensler.

Communications

Présentation à Leyde en septembre 1994 d'une communication intitulée "Les plantes utiles des evia : dédoublement partiel de lexique et principes de dénomination".

Présentation d'une communication intitulée "Maladies et remèdes en Afrique Centrale : perception, dénomination et classification" à l'occasion du 3^{ème} Colloque Européen d'Ethnopharmacologie et de la 1^{ère} Conférence Internationale d'Anthropologie et d'Histoire de la Santé et des Maladies, tenus du 29 mai au 2 juin 1996 à Gênes (Italie).

Participation, en tant qu'invité, au 2nd World Congress of African Linguistics à l'Université de Leipzig, du 27 juillet au 3 août 1997. Titre de la communication : "Etude de la dénomination des troubles pathologiques en Afrique Centrale bantoue".

Action de valorisation

Contribution à l'élaboration d'un article paru dans le numéro 15 de la revue *Isotopes*, publication trimestrielle du Pôle Universitaire Lyonnais, intitulé "L'ABC de la médecine noire". Cet article a été rédigé par Nancy Furer.

Chapitre 3

LANGUE ET SYSTEME TONAL

Introduction

Si l'étude des systèmes tonals des langues noires africaines a pendant longtemps été négligée au profit de bien d'autres domaines linguistiques tels que la grammaire et la phonologie segmentale, ce domaine a connu depuis quelques décennies un développement considérable avec la publication d'articles et d'ouvrages de qualité portant sur différentes langues africaines à tons. Ce développement correspond à un intérêt croissant pour les phénomènes suprasegmentaux en général et est à l'origine de la mise au point de modèles descriptifs plus puissants et plus appropriés tels que la phonologie autosegmentale et plurilinéaire. Cette dernière, lancée en 1976 par Goldsmith, rompt de façon définitive avec la linéarité stricte du modèle standard de *Sound Pattern of English* (Chomsky & Halle, 1968) incapable de traiter de manière satisfaisante les tons, l'accentuation, la syllabe et l'harmonie vocalique. De nombreux travaux se situent dans cette perspective tels que Goldsmith (1976, 1985, 1986, 1990, etc.), Clements (1984), Clements & Goldsmith (1984), Kisseberth (1984), Hyman & Kisseberth (1998), MacCarthy (1979, 1981), Halle & Vergnaud (1980), Pulleyblank (1986) et Philippon (1991). Il est à noter que bon nombre de ces travaux concernent la description tonale des langues bantoues.

Même si beaucoup reste encore à faire dans le domaine de la descriptions des langues à tons, notre compréhension des systèmes tonals de l'Afrique Noire s'est substantiellement améliorée grâce aux développements sus-mentionnés et l'on peut dire que l'état actuel des connaissances sur les tons en Afrique ouvre à présent la voie à des tentatives (prudentes) de systématisation avec pour objectif ultime la mise au point d'une typologie générale des systèmes tonals des langues africaines. Cette systématisation doit nécessairement se faire à partir de la base, c'est-à-dire zone par zone, pour ensuite procéder à des généralisations de niveau supérieur. Les travaux de la SIL¹ sur la typologie des systèmes tonals du Cameroun² constitue un exemple intéressant et prometteur d'un tel travail de systématisation. Des recherches similaires sont actuellement en cours notamment concernant les langues du Gabon (voir ci-après).

1. Summer Institute of Linguistics (ou Société internationale de Linguistique).

2. Anderson (ed.) (1991). Ce travail de description et de comparaison concerne cinq langues du Cameroun.

La tonologie d'une langue bantoue

C'est dans la mouvance évoquée ci-dessus que je situerais mes propres recherches en tonologie bantoue. Celles-ci concernent jusqu'à présent essentiellement le geviya¹ pour lequel je dispose d'une très importante quantité de données. Dans la version soutenue de ma thèse, j'avais déjà présenté les grandes lignes du système tonal de cette langue. Depuis la description de ce système s'est considérablement affinée. Le modèle descriptif utilisé dans la version revue et augmentée de ma thèse ainsi que dans les publications ultérieures s'inspire directement du modèle de la phonologie non linéaire².

Dans un article publié en 1992³ j'ai proposé une description globale du système tonal du geviya. Cet article précise l'inventaire des réalisations tonales et comporte une étude syntagmatique des profils, l'analyse proprement dite du système sous-jacent et l'étude des lexèmes monosyllabiques, trissyllabiques et composés ainsi que des lexèmes acquis par emprunt. Cette description a permis de rendre compte de la nature et des comportements des tons de cette langue, dont voici l'essentiel en quelques lignes⁴.

Le geviya possède un système à schèmes tonals et de ce fait économique, le domaine des tons n'étant pas la syllabe mais le mot (phonologique). Les profils de surface se ramènent fondamentalement à quatre schèmes et donc à autant de catégories tonales pour les noms (/H/, /HB/, /B/ et /BH/). Pour les verbes le nombre de catégories s'élève à deux (/H/ et /B/)⁵. Les tons sous-jacents, fonctionnant donc comme de véritables autosegments, s'associent au niveau lexical de gauche à droite.

Dans ce système la distance entre les réalisations de surface et la structure profonde est considérable dans la mesure où les tons structurels se propagent à droite pour ensuite se trouver relativement éloignés de leur point de départ⁶. Le report des tons se fait à

1. Voir introduction de cette première partie.

2. La raison de ce choix réside simplement dans le fait que ce modèle était le plus adapté à la description de la nature et du comportement des tons de cette langue.

3. Voir références placées à la fin du chapitre. Cet article reprend la version revue et augmentée de Van der Veen (1991). Celle-ci fut également publiée sous une forme très légèrement différente dans le numéro 6 de la revue *Pholia*.

4. Pour plus de détails, voir Van der Veen (sous presse (f)) et Van der Veen (1992a).

5. Le geviya a donc conservé, comme bien d'autres langues bantoues, les schèmes tonals fondamentaux du proto-bantou. Il est à noter que des recherches personnelles ultérieures (non publiées pour l'instant) ont mis au jour l'existence de quelques autres schèmes. Ceux-ci possèdent cependant un statut marginal du fait qu'ils sont somme toute fort peu fréquents. Voir ci-après.

6. Il serait intéressant de vérifier si les langues à tons "décalés" posent des problèmes au niveau de leur acquisition par les jeunes enfants. D'autres langues de la même zone présente une distance encore plus grande entre la structure et les réalisations de surface, à savoir les langues à cas tonals (cf. travaux de J. Blanchon). L'on peut se demander si le phénomène observé en geviya ne correspond pas à un premier pas en direction de tels systèmes. D'où l'intérêt d'une typologie des systèmes tonals du Gabon et du Congo (voir ci-après).

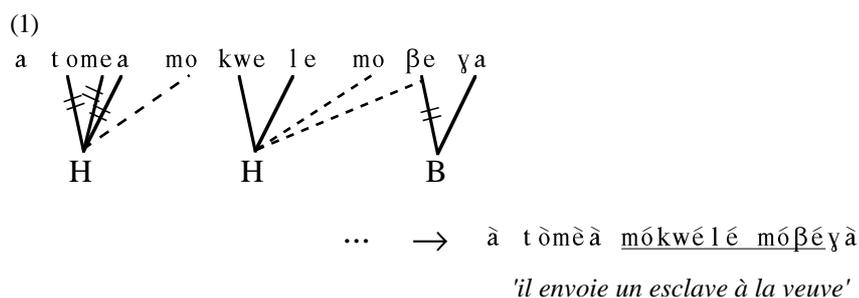
l'intérieur de certaines limites dont la nature exacte reste à décrire¹ et dépend de la nature du ton structurel qui suit. Si ce dernier est bas ou si le segment qui suit est tonalement non spécifié², le report se produit. Si par contre le ton structurel est haut, le report est bloqué. Schématiquement ceci donne :



Si la propagation ne peut se faire, le ton structurel reste associé au noyau syllabique auquel il était déjà associé au niveau lexical.

Pour ce qui est des limites de la propagation, il se trouve qu'un ton qui se déplace s'arrêtera dès qu'il rencontre un ton haut. Il n'ira en outre jamais au-delà de la voyelle radicale de l'unité lexicale suivante ni au-delà d'une seconde frontière de mot. Les données actuellement disponibles amènent à constater qu'un ton qui se propage ne fait en aucun cas plus de deux pas.

Un ton haut structurel qui se reporte à droite se dissociera toujours de son noyau syllabique de départ, s'il se trouve précédé d'une pause majeure, d'un segment tonalement non spécifié ou d'un ton bas structurel (associé ou flottant). S'il s'éloigne dans ce cas de plus d'un pas de sa syllabe de départ, seule la dernière association sera maintenue. Ceci se traduit concrètement par un ou plusieurs abaissements en surface. Si par contre un ton haut structurel précédé d'un autre haut se propage à droite, il n'y aura pas dissociation. On observe alors l'apparition d'un pont tonal, comme dans l'exemple qui suit (domaine du pont souligné dans l'énoncé résultant).



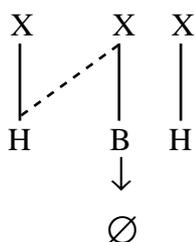
(où le premier des deux compléments suivant le verbe fonctionne comme bénéficiaire)

Cet exemple illustre également le comportement d'un haut structurel précédé d'un segment sans spécification tonale (ici le morphème de sujet /a/). Le premier haut se reporte à droite et seule la dernière association est maintenue.

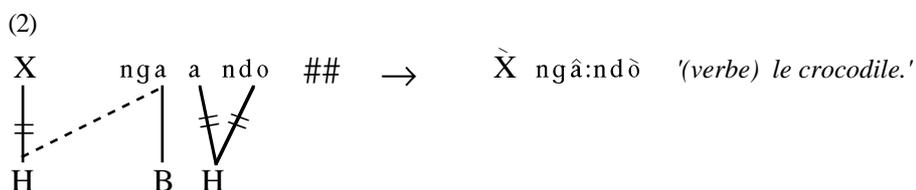
1. Il s'agit essentiellement de frontières prosodiques et/ou syntaxiques (fortes et faibles).

2. Les marqueurs nominaux préfixés ainsi que certains clitiques sont dépourvus de tonalité sous-jacente. Cette analyse récente simplifie la description à plusieurs niveaux.

Une autre caractéristique du système est l'évitement des tons modulés et des abaissements tonals non automatiques (downstep). Une règle baptisée WFC_{max} assure qu'avant et après une éventuelle propagation un seul et unique ton est associé à chaque noyau de syllabe¹. Si au cours de la dérivation ce maximum est dépassé, le ton venu de gauche sera maintenu et le ton bas fera l'objet d'une dissociation et d'une suppression dans la majorité des cas :



Cette règle s'applique dans toutes les positions d'un énoncé sauf la pénultième. Celle-ci est prosodiquement marquée dans la mesure où le noyau vocalique se trouvant dans cette position fait l'objet d'un allongement phonétique automatique². C'est uniquement ici qu'un ton modulé haut descendant peut apparaître. L'exemple qui suit montre comment cette règle spécifique s'applique. On y observe également la dissociation du haut final. Celle-ci correspond à un abaissement tonal se produisant systématiquement en finale absolue pour les énoncés assertifs ou devant pause majeure.



Pour rendre compte de certains phénomènes tonals, il est nécessaire d'avoir recours à des tons flottants. Ceux-ci fournissent dans l'état actuel de l'analyse la solution la plus simple. Les tons flottants structurels sont marqués comme inertes dans le lexique. Une différence de statut semble exister entre ces derniers et les tons devenus flottants suite à une dissociation au cours de la dérivation.

Des recherches récentes non publiées pour l'instant ont confirmé que pour les thèmes nominaux monosyllabiques les schèmes /BH/ et /H/ se confondent dans les

1. Une stratégie de réparation nommée WFC_{min} fera qu'un noyau syllabique privé de ton au cours de la dérivation se verra "attribuer" un ton bas

2. Il s'agit d'une règle postlexicale. Demuth (1992) signale l'existence du même traitement phonétique pour cette position en sesotho.

contextes étudiés jusqu'à présent. Un nouveau contexte devrait permettre de les différencier. L'intérêt de l'étude des monosyllabes réside entre autres dans les tons structurels flottants qui les accompagnent.

Deux nouveaux schèmes ont été dégagés pour les thèmes dissyllabiques. Ceux-ci se caractérisent par leur marginalité. Le schème /BHB/ n'est relevé que pour une trentaine d'items, le schème /HBH/ pour pour moins de cinq items seulement. Ce dernier présente une particularité dans la mesure où le haut final ne se propage pas lorsque le contexte le permet. Certains de ces dissyllabes sont d'anciens trissyllabes. Les mêmes schèmes ont été mis en évidence pour les trissyllabes. Le schème /HBH/ a ici la même particularité¹. Deux thèmes trissyllabiques attestent un schème /HHB/. Ce sont d'anciens composés qui ont fait l'objet d'une apocope², comme bien d'autres trissyllabes. L'étude des thèmes composés a fait apparaître que pratiquement toutes les combinaisons de schèmes sont attestées et en particulier que les frontières morphologiques restent en place, empêchant des simplifications tonales au niveau des schèmes.

La tonalité sous-jacente des indices objets infixés a été réanalysée. Elle dépend du ton structurel qui précède. Fondamentalement haute, elle devient basse si ce dernier est haut. L'application de cette règle bloque pour une raison encore obscure la propagation du haut au-delà du noyau vocalique de l'infixe objet. La réanalyse des adjectifs numériques montre également l'existence d'une règle de dissimilation, cette fois-ci entre le ton du marqueur d'accord (normalement haut) et celui du radical. Ces règles de dissimilation correspondent probablement à des applications du Principe du Contour Obligatoire. Ce dernier paraît à l'œuvre à un niveau lexical profond mais ne semble pas s'appliquer au sein de la phrase. Des recherches ultérieures devront le confirmer.

Les recherches en cours portent également sur le comportement des tons dans des structures /CVpréfx.accord-V(CV)/, sur la structure tonale des idéophones et sur la morphologie du système verbal.

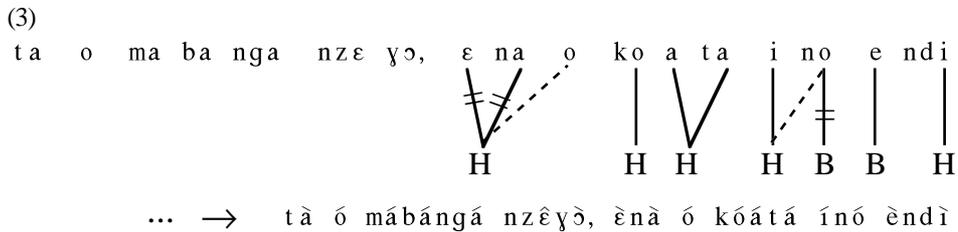
Un article récent³ a été consacré à la contribution de la tonologie de cette langue à l'analyse de certaines de ses unités morphosyntaxiques. La propagation des tons permet en effet de démontrer que les indices pronominaux (sujets, entre autres) qui précèdent le verbe conjugué sont des proclitiques alors que traditionnellement ces éléments sont considérés comme étant des préfixes. Les deux exemples qui suivent ont été empruntés à cet article et montrent que ces éléments (représenté dans le premier exemple par le

1. Parmi les thèmes attestant ce schème, celui de Ø-t s é l è l é 'var. de fourmi' pour lequel le schème HBH a été reconstruit par Guthrie.

2. Cf. γ e -n á á n à 'huit', à partir de 4+4.

3. Van der Veen (sous presse (f)).

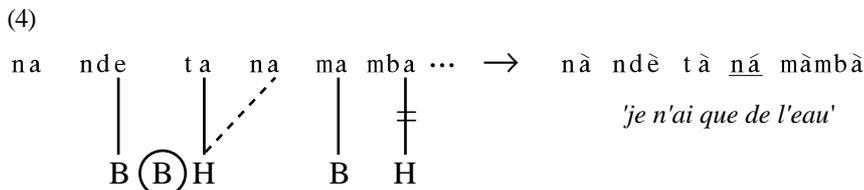
morphème de la 2^{ème} personne du singulier sujet /o/ précédant le verbe ‘porter’ au présent continuatif) se comportent du point de vue tonal comme d’autres proclitiques (représenté dans le second exemple par /n a/ ‘accompagnatif’) dont l’existence avait déjà été établie précédemment.



'Si tu as tué une panthère, alors il faut que tu portes ses dents en collier.'

(Structure : part.hypo. IPS(2 sg.) verbe-préd. nom-objet, /é n á / IPS(2 sg.) verbe-préd. SN-objet)

Il est à noter que la série de tons hauts que l’on observe dans cet exemple sur le verbe qui suit l’indice pronominal n’est pas imputable à la propagation du /H/ de la particule /é n á / mais au /H/ du morphème aspectuel /k ó - / qui, du fait qu’il ne peut se reporter à droite à cause de la présence d’un autre /H/, celui du radical du verbe ‘porter’, reste associé au noyau vocalique auquel il était déjà associé.



(Structure : IPS(1 sg.) verbe (être) part. restrict. nom-objet)

Dans ce second exemple, un /H/ s’associe au proclitique /n a/. La propagation s’arrête là, alors que si un vrai préfixe s’était trouvé à la place de cette particule, la propagation du /H/ aurait continué¹.

En guise de conclusion : quelques perspectives

Au sein du groupe B30, le geviya présente sur le plan tonal des affinités avec le getsogo dans la mesure où dans ces deux langues, comme d’ailleurs dans bien d’autres, les tons se propagent à droite. En ceci les systèmes du geviya et du getsogo sont très différents de celui du gevove où les tons structurels se maintiennent en place et seulement quelques processus d’assimilation verticale s’observent. Malheureusement mes

1. La démonstration comprenant plusieurs étapes, il est conseillé de se reporter au texte de l’article.

connaissances du second sous-ensemble du groupe B30¹ sont restées très limitées pour le moment mais les quelques données disponibles le concernant amènent à penser qu'il s'agit de systèmes où la propagation tonale joue un rôle important.

Les connaissances réunies au cours des dernières années sur les tons du geviya en particulier et les systèmes du groupe B30 en général pourront constituer une contribution importante à des recherches visant à construire une typologie des systèmes tonals des langues du Gabon et du Congo. Un tel projet est actuellement en cours au sein de notre Laboratoire. Trois spécialistes en tonologie bantoue, à savoir Gilbert Puech (B10 et B40), Gérard Philippon (B10 et langues bantoues de la zone est) et Jean Blanchon (B40) y participent déjà. Dès que les résultats d'une étude menée par Gilbert Puech et Gérard Philippon sur les tons des langues du groupe B10² seront disponibles, nous pourrons procéder à une confrontation des différentes données tonales qui couvriront alors une bonne partie du territoire du Gabon. Cette confrontation permettra d'élaborer une première typologie des systèmes tonals attestés dans ce pays.

Publications

VAN DER VEEN L. J. (1991), "Le système tonal du ge-via (Gabon)", *Pholia*, 6, pp. 219-257.

VAN DER VEEN L. J. (1992a), "Le système tonal du ge-via (Gabon)", *Journal of West African Languages*, XXII, 2, pp. 17-41. Version légèrement révisée de l'article publié dans la revue *Pholia* 6.

VAN DER VEEN L. J. (sous presse (f)), "La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya", in (ouvrage sur la Linguistique Africaine édité sous la direction de D. Creissels), Rüdiger KÖPPE Verlag.

VAN DER VEEN L. J. (à paraître (b)), "La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya", dans les Actes du Colloque sur la cliticisation tenu à Bordeaux en septembre 1998 (numéro spécial des *Cahiers de grammaire*, périodique de l'U.M.R. 5610, sous la direction de C. Muller et P. de Carvalho).

1. Voir l'introduction de la première partie de ce travail.

2. Ce groupe contient des langues dont le système tonal subit des modifications tellement importantes que l'écroulement de ce dernier est imminent.

Communication

Communication à l'occasion du colloque sur la cliticisation organisée par l'Université Bordeaux 3 en septembre 1998. La communication portait le même titre que l'article le plus récent : "La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya". Publication, voir ci-dessus.

Chapitre 4

LANGUE ET SYSTEME IDEOLOGIQUE

Introduction

Chaque groupe ethnolinguistique possède un ensemble de valeurs morales que l'on peut appeler système idéologique du groupe. Du point de vue sémiotique, cette idéologie¹ n'est pas un message, mais un ensemble de lois ou règles sémantiques permettant de produire des messages, comportementaux ou autres². Elle constitue un langage évolutif doté d'une certaine indépendance, un système d'axes et de champs sémantico-culturels partiels tendant à se naturaliser³, qu'il convient de dégager et d'analyser si l'on veut mieux comprendre l'organisation et le fonctionnement socioculturels d'une société donnée, ainsi que le comportement verbal et/ou non verbal des membres individuels de cette dernière.

Intérêts et objectifs de l'étude

L'étude du système idéologique et de l'univers socioculturel d'un groupe ethnolinguistique peut être abordée de bien des manières. L'une d'elles est d'explorer l'univers de ses EXPRESSIONS PROVERBIALES, univers linguistique souvent très riche dans les cultures à tradition orale. C'est cette piste que j'ai voulu suivre, en même temps que quelques autres, davantage linguistiques, lorsque j'ai entamé l'étude des maximes proverbiales des Eviya du Gabon⁴. Cette étude a connu comme aboutissement la publication en 1995 d'un ouvrage intitulé *Les proverbes evia et le monde animal*. Le sous-titre de cet ouvrage, *La communauté traditionnelle evia à travers ses expressions proverbiales*, annonçait la visée principale du travail qui allait bien au-delà de la simple

1. Ce terme est utilisé ici dans une acception neutre. J'entends par idéologie tout système de normes, de valeurs et de croyances étant à l'origine des attitudes et des actions sociales, religieuses et politiques d'un groupe, d'une classe particulière ou d'une société toute entière. De tels systèmes fonctionnent comme des systèmes de signes. Cf. VOLOSINOV (=BAKHTIN) (1973 : 9-10) : "*Everything ideological (...) is a sign ; (...). Everything ideological possesses semiotic value.*" Ce dernier identifie l'idéologie d'un groupe avec la sphère des idées et confère donc à ce terme un sens universaliste.

2. Cf. Verón (1973).

3. Une idéologie est un système de représentations mentales (ou interprétatives) qui prétend se faire passer pour évidente, allant de soi, naturelle. Elle fonctionne comme une sorte de norme rassurante.

4. Pour une présentation sommaire de cette ethnie, voir Van der Veen (1991(a) : 116-118).

présentation d'une série de proverbes en langue locale : dégager quelques-uns des éléments du système de valeurs idéologiques de ce groupe ethnique en voie de disparition¹. Il va de soi toutefois que l'intérêt de ce travail ne se limitait pas simplement à ce seul aspect.

L'étude des expressions proverbiales d'une langue est également intéressante dans la mesure où elle permet d'explorer d'autres domaines, plus proprement linguistiques. L'analyse phonologique du geviya et plus particulièrement l'analyse de son système tonal par exemple s'étaient jusque là essentiellement limitées à des corpus limités, prenant la forme de listes de mots et de syntagmes nominaux et verbaux. Les proverbes par contre ont offert l'occasion d'observer le fonctionnement des tons sur des énoncés bien délimités et généralement plus vastes que les syntagmes. Leur analyse a permis de mieux comprendre certains phénomènes importants pour l'étude des tons de cette langue tels que les domaines prosodiques, les allongements vocaliques et les réalisations tonales complexes se produisant dans certaines positions uniquement². Le lexique et la sémantique des proverbes geviya ont ouvert un deuxième champ d'investigation, ce qui m'a permis d'approfondir considérablement mes connaissances dans ces deux domaines apparentés, notamment en ce qui concerne les catégories lexicales, les axes sémantiques, la distinction sens dénoté vs sens connoté et l'utilisation des figures de rhétorique telles que la métaphore, la personnification, la métonymie, la synecdoque et l'antithèse. Enfin, les proverbes en tant que "mini-discours" facilement délimitables grâce à leur caractère figé ont fourni un ensemble important de données relevant de la syntaxe : structures syntaxiques élémentaires et complexes, fonctionnement de certaines particules au niveau phrastique, structures les plus fréquentes dans les expressions proverbiales, particularités syntaxiques de ces dernières, etc.

Un document dactylographié contenant plus de sept cents proverbes a servi de point de départ à cette étude³. Cette compilation fut le fruit d'une enquête passionnée de plusieurs années menée par Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga, érudit gabonais et farouche défenseur de sa langue maternelle, le geviya. Bien que le document qu'il a confié à mes soins eût la forme d'une simple liste non ordonnée d'expressions proverbiales⁴, celui-ci était d'une extrême richesse et susceptible d'intéresser les linguistes et les

1. Voir introduction (chapitre premier).

2. Cf. chapitre 3.

3. Raponda-Walker (1993a : 134-144) ne cite que 106 proverbes eviya. La transcription des expressions de cet ouvrage est très approximative. Les tons n'ont pas été notés. Certaines de ces expressions ne figurent pas dans la liste de Bodinga. Le stock des proverbes geviya est donc bien fourni. Raponda-Walker (1993b : .60-61) n'en cite qu'une petite trentaine, en traduction française seulement.

4. Il existe un enregistrement audio de cette collection de proverbes, réalisé à Fougamou avec la participation de Moïse Modandi. La mise au point d'un CD-Rom à partir de cet enregistrement est prévue.

ethnologues. Sa valeur intrinsèque résidait essentiellement dans les points qui ont été présentés ci-dessus.

Les recherches ultérieures effectuées sur ces expressions proverbiales confirment que ces dernières jouent un rôle important au sein de la communauté *eviya*, comme dans beaucoup d'autres groupes ethnolinguistiques africains traditionnels d'ailleurs. En tant qu'expressions de vérités pratiques et morales recontextualisables, elles peuvent être utilisées à des fins très diverses. Les *Eviya* s'en servent lors des échanges du quotidien dans le but de maintenir le contact social, dans les contes et dans l'éducation des jeunes où les proverbes ont une fonction didactique manifeste en servant de conseils, d'illustrations imagées d'un propos, de commentaires sur un événement particulier ou encore de paroles d'avertissement et de correction à l'adresse l'enfant récalcitrant¹. Ils y ont entre autres recours lors des rites initiatiques ou autres et pendant les discussions organisées à l'occasion des retraits de deuil et dans les palabres.

Ces maximes généralement brèves et faciles à retenir font partie de la MEMOIRE COLLECTIVE du groupe qui s'est constituée au fil des siècles. Elles garantissent en principe la transmission d'une partie du savoir-vivre des ancêtres et une continuité entre le passé et le présent. Avec d'autres types d'expressions verbales relevant de la tradition orale telles que les contes et les devinettes, elles sont donc en tant qu'interprétants d'un ensemble d'unités culturelles donné, l'expression anonyme d'une sagesse réunissant les valeurs idéologiques et axiologiques que la communauté s'est forgées au cours de son histoire.

Même si l'on observe pour certaines expressions l'existence de variantes quant à leur forme (notamment en ce qui concerne le choix des lexèmes), les proverbes recueillis se caractérisent en règle générale par une stabilité importante. Les éventuelles variantes ne mettent jamais en cause la teneur générale de l'énoncé². Les jeunes les entendent et les apprennent progressivement et dans des situations authentiques de sorte que ces expressions conservent toute leur force et actualité et que leur utilisation devient avec l'âge toute naturelle. Bien parler sa langue, c'est aussi savoir manier les proverbes de celle-ci³ et en particulier savoir les réactualiser. Certains membres du groupe tels que les anciens du village, les pères de famille mais aussi et surtout les orateurs⁴ et les juges coutumiers ayant

1. L'utilisation d'un langage indirect et imagé dont le sens n'est pas évident à première vue (langage voilé), a sans doute encore une autres fonction, d'ordre psychologique : celle de préciser la place de l'enfant par rapport aux adultes et de susciter en même temps chez l'enfant le désir de grandir, d'accéder au monde des adultes et de pénétrer un jour les secrets de celui-ci.

2. Certaines variantes ont été trouvées dans le dictionnaire *geviya*-français. D'autres m'ont été signalées par Moïse Modandi.

3. Ainsi que d'autres genres verbaux tels que les contes et les devinettes.

4. Appelés *wa-dànd ì* (sing. *mo-dànd ì*) en *geviya*.

bénéficié d'une initiation à l'art de de la rhétorique et de la gestion des affaires ainsi que les chanteurs et les responsables des sociétés d'initiation, finissent par devenir de véritables spécialistes dans le maniement des maximes. Les proverbes relèvent ici, en tant que genre oral spécifique, de l'art verbal.

Le travail initial de Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga présentait également un INTERET SYMBOLIQUE dans le contexte gabonais. Des compilations de cette ampleur sont très rares au Gabon. Les éléments réunis par ce chercheur amateur constituent un véritable monument témoignant de la résistance de plusieurs membres du groupe face à l'envahisseur (au sens linguistique du terme, bien entendu)¹ ! Ces personnes se sont fixé pour objectif la sauvegarde d'un maximum d'éléments relevant du patrimoine culturel et moral de la communauté eviya. Le travail lexicographique initial de Sébastien Bodinga, dont il a déjà été question au chapitre 2 du présent travail, présentait le même intérêt et témoigne de la même préoccupation.

De même que la base d'entrées lexicales (chapitre 2), la compilation de Sébastien Bodinga ne pouvait pas être publiée en tant que telle dans la mesure où elle ne répondait pas du tout aux critères scientifiques. C'est pourquoi j'ai rigoureusement repris l'ensemble des expressions premièrement lors d'une enquête sur le terrain en 1989 et ensuite avec l'aide de Moïse Modandi en France. Ce travail scientifique, dont je suis le seul responsable, comportait notamment la vérification systématique de la transcription segmentale et des traductions et commentaires, la mise au point d'une transcription phonologique, la notation des tons de surface (absents du document initial) ainsi que l'étude approfondie du système tonal du geviya², le classement thématique des proverbes (faune, flore, parties du corps, fonctions et métiers humains, classes d'âge, objets utilitaires, entités métaphysiques, etc.) ainsi que l'analyse approfondie d'une première série de ces expressions, à savoir celles qui contenaient divers éléments de la faune, sous différentes optiques, linguistique et ethno-linguistique. C'est cette analyse détaillée, comprenant entre autres un travail d'identification des animaux cités à l'aide d'ouvrages spécialisés³, qui a finalement abouti à la publication de l'ouvrage sus-cité, dont le contenu sera présenté sommairement ci-après.

Le choix de la thématique de la faune a été déterminé par le nombre de renvois au règne animal local. Plus de 30 % des proverbes faisant directement référence à des

1. Cf. chapitre 1, section intitulée "Stabilité du groupe B30".

2. Voir chapitre 3. Et aussi Van der Veen (1991 et 1992a).

3. Travail souvent difficile dans la mesure où les locuteurs geviya maîtrisent de moins en moins ce domaine qui au cours des siècles passés a pourtant tellement marqué leur vie.

éléments de la FAUNE GABONAISE¹. Aucune autre thématique n'atteignait ce pourcentage. Il était donc exclu de ne pas reconnaître le rôle important joué par le monde animal dans toute sa diversité au sein de la vie traditionnelle des Eviya. Cette constatation a suscité plusieurs questions qui ont guidé quelques-unes des recherches ultérieures. Quel était par exemple le nombre d'espèces citées ? Lesquelles de ces espèces stimulaient le plus l'imagination des Eviya ? Et quels étaient les traits les plus saillants de tel ou tel animal ? L'étude des proverbes concernés a permis d'apporter une réponse à ces questions².

Le classement des animaux retenu dans l'ouvrage s'inspire du classement scientifique habituel. Celui-ci ne semble pas correspondre au(x) classement(s) opéré(s)³ par les locuteurs natifs eux-mêmes. L'étude de la catégorisation locale des animaux reste à faire et livrera sans doute des résultats très intéressants. Etant donné le fait que les connaissances de ce domaine sont en train de s'évanouir très rapidement sous l'effet de la modernisation et de l'abandon progressif de la chasse, cette étude devrait se faire de toute urgence.

Les résultats

L'ouvrage, outre une introduction sur le rôle des proverbes dans le monde noir africain et sur l'origine de la collection (chapitre premier de l'ouvrage), comporte quatre parties majeures :

- Les proverbes (chapitre 2)
- Les types de constructions syntaxiques (chapitre 3)
- Le monde animal et son impact dans l'expression des valeurs morales (chapitre 4)
- Le système des valeurs (chapitre 5)

La conclusion est suivie d'une série de notes, d'une bibliographie et d'une annexe précisant certaines correspondances.

La perception que les Eviya ont des animaux qui les entourent, les traits sémantico-conceptuels qu'ils ont retenus en vue de leur catégorisation ainsi que l'impact du monde animal sur la vie de la communauté ayant déjà été décrits au chapitre 2 du présent travail⁴,

1. Approximativement le même pourcentage (30%) est relevé pour les expressions faisant référence aux animaux dans Raponda-Walker (1993a).

2. Voir chapitre 2.

3. Il existe probablement différents types de classements locaux qui découlent de pratiques sociales différentes.

4. Voir la section "Perception du monde animal par les Eviya".

l'essentiel de la présentation qui suit concernera les éléments les plus importants relevant du système idéologique des Eviya. Le chapitre se terminera ensuite par un bref rappel du rapport entre les caractéristiques des animaux retenues par les locuteurs eviya d'une part et la finalité des proverbes d'autre part, et enfin par quelques remarques succinctes au sujet des structures syntaxiques et de certaines particularités les concernant.

Découverte du système idéologique

Comme déjà indiqué plus haut, le système idéologique d'une ethnie fonctionne à un niveau largement inconscient. Il se dissimule sous l'apparence du naturel, de l'"allant-de-soi". Sous-jacent à la vie individuelle et collective, il se trouve à l'origine des attitudes et des comportements des membres du groupe. Il détermine ainsi, au moins en partie, l'identité de ce dernier. Les proverbes sont des expressions imagées qui puisent dans le vécu quotidien du groupe et mettent en mots des valeurs idéologiques sous-jacentes. En qualité de signifiants¹ ils permettent donc aux membres du groupe d'accéder par un détour à une ou plusieurs valeurs axiologiques du système. Il va de soi qu'en aucun cas ils ne donnent accès, même pas de manière indirecte, à l'organisation globale du système.

Les proverbes constituent ainsi, comme expressions de vérités générales, des points de repère dans la vie de chaque membre individuel du groupe. Ces points de repère ne sont généralement pas contestés. Ceci confirme d'ailleurs le propos de Merand selon lequel "*un proverbe n'est jamais remis en cause : tout au plus on lui en oppose un autre.*"² Certains proverbes expriment ainsi des valeurs apparemment contradictoires et donc difficiles à concilier. Vouloir les concilier serait se méprendre sur la nature et la fonction de ces expressions. Elles sont liées à des situations spécifiques. Ce qui est considéré bon ou convenable dans telle situation ne le sera pas forcément dans telle autre. J'ai essayé d'illustrer ceci à l'aide de l'exemple d'une valeur importante au sein de la communauté eviya, celle de la patience³. En outre, chaque situation peut en principe donner lieu à des lectures différentes et de ces lectures peuvent susciter des "explications" différentes.

De très nombreuses VALEURS ont pu être mises en évidence. Celles-ci entretiennent les unes avec les autres des rapports complexes qui mériteraient d'être regardés de plus près par des ethnologues. A cause de cette complexité leur classement n'a pas été aisé⁴.

1. Il s'agit bien entendu de signes complexes.

2. Merand (1980 : 47), cité dans l'ouvrage à la page 67.

3. Van der Veen (1995: 67).

4. Certains aspects du classement retenu peuvent éventuellement faire l'objet d'un débat.

Dans certains cas, une expression peut relever de plusieurs thèmes à la fois. Trois grands thèmes ont pu être dégagés, à savoir :

- La vie communautaire
- La vie en famille (au sens local du terme)
- L'attitude à adopter face aux multiples difficultés de la vie

Ces thèmes se chevauchent au moins partiellement et ne se situent pas au même niveau de généralité. Chaque thème comporte différentes rubriques. Le premier thème par exemple comprend l'amitié, la critique et les jugements, l'esprit communautaire, les mauvaises fréquentations, les brouilles, les palabres, les rangs sociaux, le territoire et les biens d'autrui, et le territoire de ego. Avec pour chacune de ces rubriques, des valeurs appréciatives, positives et/ou négatives, exprimées par un ou plusieurs proverbes. Il est fort probable que l'étude de nouvelles séries de proverbes geviya révélera d'autres thèmes, d'autres rubriques et d'autres valeurs, mais dans des proportions beaucoup moins importantes.

Dans la description des valeurs la plus grande précision possible a été visée, mais les termes retenus sont parfois trop marqués par notre propre culture et peuvent ainsi avoir des contenus connotatifs différents des termes utilisés par les Eviya. Plusieurs questions intéressantes linguistes et ethno-linguistes restent par conséquent en suspens. Par exemple, qu'est-ce que l'amitié pour l'homme eviya ? A quel type de rapports pense-t-il ? Quelle est la valorisation culturelle de l'amitié ? Etc.

Parmi les valeurs préconisées par la communauté traditionnelle eviya, certaines apparaissent comme plus fondamentales que d'autres dans la mesure où elles sont récurrentes et communes aux trois thèmes. Ces valeurs constituent au moins quelques-uns des AXES PORTEURS du système des valeurs axiologiques¹ :

- (1) Ne pas reculer devant les difficultés, ne pas craindre la souffrance ; y faire face avec les moyens que l'on a à sa disposition. On cherche ainsi à cultiver un esprit de décision. La peine et l'austérité forment la personne et lui permettent de se préparer à la vie.
- (2) Respecter le territoire d'autrui ainsi que son propre territoire à soi (ses origines, son identité, son clan) ; respecter les rangs sociaux au sein du groupe, respecter la tradition (dont les anciens et les ancêtres sont les gardiens), respecter l'état "naturel" des choses de même que leur évolution "naturelle".

1. Van der Veen (1995 : 76).

- (3) Réfléchir avant d'agir et ensuite agir avec douceur et patience plutôt qu'avec la force brutale. Pas de précipitation ni de légèreté.
- (4) Être prudent, voire méfiant : ne pas se fier aux apparences, ne pas attirer des ennuis inutilement, tenir compte des dangers, calculer les risques¹.

La hiérarchisation exacte de ces quelques axes reste encore à déterminer. Les valeurs telles que la TENACITE (1) et la PRUDENCE (4) paraissent constituer des valeurs fondamentales dans la vie des Eviya. Les valeurs définies sous (2) et (3) semblent en découler plus ou moins directement.

Le fait de rencontrer la prudence, voire même la méfiance, parmi les valeurs les plus fondamentales et sur lesquelles les proverbes insistent le plus, trouve sans doute son explication dans le passé assez mouvementé du groupe et d'ailleurs de la plupart des autres ethnies du Gabon. Les populations du Gabon ont dû apprendre à faire face à la dureté de la vie menée dans la forêt tropicale. Elles ont subi de nombreuses épreuves au cours des derniers siècles : esclavage, épidémies telles que la variole et la varicelle, maladies telles que le paludisme, pratiques locales relevant de la sorcellerie, rivalités interclaniques et interethniques. Les Eviya et quelques autres ethnies telles que les Okandé par exemple², semblent avoir été particulièrement affectés par ces fléaux. La situation actuelle est telle que l'on peut dire que ces groupes sont actuellement en voie de disparition. On peut par conséquent s'attendre à ce que les valeurs de la prudence et de la méfiance à l'égard d'autrui se retrouvent dans les expressions proverbiales des groupes ethniques environnants.

Les traits sémantico-conceptuels des animaux et le système des valeurs

Rappelons simplement ici que les propriétés des animaux retenues dans les expressions proverbiales relèvent de domaines différents : celui des comportements, celui de l'apparence physique, celui des techniques de capture, celui de la préparation culinaire et de la consommabilité et enfin celui de l'utilité particulière pour l'homme³. Les propriétés comportementales sont de loin les plus fréquentes. Elles peuvent être mises en rapport avec la finalité de proverbes. L'homme moviya est invité à suivre tel ou tel comportement jugé exemplaire et à s'abstenir de telle ou telle conduite considérée vicieuse. C'est pourquoi les traits physiques ainsi que ceux qui relèvent de l'intérêt de

1. En particulier des dangers provenant du monde nocturne (malédiction, sorcellerie, maladies, etc.), symbolisé par la forêt, lieu où demeurent les mânes des ancêtres.

2. Voir introduction (chapitre premier), section concernant la stabilité du groupe.

3. Voir chapitre 2 de ce travail.

l'animal pour l'homme jouent un rôle nettement secondaire. Les proverbes qui insistent sur des caractéristiques physiques mettent plutôt en avant des attitudes intérieures à adopter ou à éviter.

Structures énonciatives privilégiées et leurs particularités syntaxiques

Pour clore ce chapitre quelques remarques sommaires seront consacrées aux structures et particularités syntaxiques rencontrées dans les proverbes, même si ces aspects ne relèvent pas directement de l'idéologie du groupe.

L'étude des proverbes a permis de déterminer quelles sont les structures grammaticales les plus fréquentes à travers lesquelles le sens propositionnel des proverbes¹ s'actualise. L'ouvrage sur les proverbes les présente dans un ordre de fréquence décroissant. La liste ne sera pas reprise ici, seules les structures les plus fréquentes feront l'objet de quelques brefs commentaires. Ce qui les caractérise toutes c'est leur cohérence par rapport à la nature et la finalité de ce type d'expressions.

Les propositions verbales déclaratives simples et généralement courtes avec verbe à l'indicatif sont de loin les plus fréquentes. La brièveté des énoncés peut sans doute s'expliquer par le fait qu'ils doivent rester facilement mémorisables, aspect non sans importance pour ce qui est des expressions de type proverbial. Viennent ensuite les phrases complexes comportant une proposition dépendante hypothétique et une indépendante. Ces structures de type *si P₁, (alors) P₂* permettent en général d'évoquer des situations ou actions possibles et ensuite de suggérer des réactions par rapport à celles-ci ou d'énoncer leurs conséquences.

D'autres types de constructions statistiquement importants sont les propositions (actives ou passives) à valeur pragmatique d'injonction ou d'ordre², très utiles vu la finalité des proverbes, les propositions véhiculant du discours direct (voir ci-après, à propos des nombreuses personnifications), les phrases du type *P₁ parce que P₂ (ou syntagme nominal (=SN))*, les propositions avec focalisateur³ et les propositions à syntagme nominal sujet contenant une proposition relative. Un peu moins fréquentes sont les constructions infinitives et les énoncés à propositions juxtaposées⁴ pouvant exprimer

1. Arnaud (1991-2 : 16-17) définit le sens propositionnel d'un proverbe comme "*constatation ou précepte relatifs aux conduites de l'homme dans son environnement naturel ou social*". Il s'agit de la valeur sémantique générale de l'expression.

2. Si l'on ajoute aux exemples de ce type de constructions tous les exemples qui contiennent un impératif, on arrive à un nombre de proverbes considérable.

3. De type : c'est x qui ... ou ce n'est pas x qui ...

4. Donc sans marque explicite de coordination. Cf. asyndète, ci-après.

différents types de relations (cause/effet, condition/conséquence, etc.). Bien d'autres structures sont attestées mais elles sont peu fréquentes, du moins pour ce qui est des proverbes étudiés.

Toutes ces structures prédicatives sont également attestées plus ou moins fréquemment dans d'autres genres discursifs, à l'exception probablement de celles qui font appel à la juxtaposition. Pour le moment ces dernières n'ont été rencontrées que dans les expressions proverbiales. Elles semblent inexistantes dans la langue courante. Le *geviya*, contrairement à certaines autres langues africaines, ne possède donc guère de constructions exclusivement réservées à l'expression des proverbes.

Signalons encore au passage que certaines des structures mentionnées ci-dessus ont pu être utilisées grâce à leurs profils tonals pour démontrer le statut morphosyntaxique des indices pronominaux qui précèdent le verbe en *geviya*. (Voir chapitre 3.)

Les autres particularités intéressantes des proverbes, dont la plupart ont été indiquées dans l'ouvrage, concernent essentiellement l'utilisation fréquente du discours direct et le recours à de nombreuses figures de rhétorique. Ces deux phénomènes confèrent aux proverbes un air de vivacité et d'authenticité. Les contextes d'apparition des expressions figurées ainsi que les conditions d'énonciation signalent ensuite au bon entendeur que l'accès au "vrai" sens n'est pas direct et que le sens profond de l'expression est à chercher ailleurs que dans le sens propositionnel, au moyen de procédés inférentiels. Le contexte situationnel et linguistique fournira en règle générale aussi des indices précieux pour l'interprétation des énoncés proverbiaux.

L'emploi fréquent du discours direct (et dans une moindre mesure aussi l'emploi du discours indirect) est intéressant et doit être mis en parallèle, au niveau rhétorique, avec le fréquent recours à la personnification comme cas particulier de la métaphore¹. Dans beaucoup de proverbes les animaux s'expriment à la manière des humains mais sur des sujets les concernant. Dans les cas les plus fréquents le sémème du lexème dénotant l'animal, s'enrichit du trait sémantique générique /humain/ en provenance de l'indice pronominal sujet (en tant que marqueur d'accord de classe 1, celle des humains)². La métaphore, qui prend bien d'autres formes que la personnification, est omniprésente dans les expressions et de toute évidence d'une grande efficacité. Elle est un outil conceptuel puissant dans la mesure où la conceptualisation de notions abstraites, ici donc les valeurs

1. Il s'agit des cas où, indépendamment de sa propre classe nominale, le nom (d'animal) sujet fait son accord avec le verbe en classes nominales 1 (pour le singulier) et 2 (pour le pluriel), classes réservées normalement aux êtres humains.

2. Cf. la propagation des tons au chapitre précédent.

morales, se fait grâce à des modèles cognitifs du monde concret issus de l'interaction intense des humains avec leur entourage.

Outre la métaphore on relève de nombreux cas de la figure de l'antithèse et dans une moindre mesure des figures telles que l'asyndète, la comparaison, la répétition, le chiasme et le paradoxe. L'emploi relativement fréquent de la deuxième personne du singulier précise la visée pragmatique des expressions concernées.

Restent enfin quelques autres faits intéressants tels que le nombre peu élevé d'idéophones —fait surprenant étant donné que la langue en possède un inventaire très riche et que ces éléments relèvent de l'expressivité— et les quelques cas d'inversion attestés pour les constructions possessives, où l'ordre canonique nom + déterminant possessif se trouve inversé. Contrairement à ce que j'ai affirmé dans l'ouvrage ces cas d'inversion ne sont pas à considérer comme des archaïsmes littéraires qui véhiculeraient des valeurs connotatives d'autorité et de sûreté mais comme un simple déplacement syntaxique à valeur d'insistance. Demeure tout de même le fait que ces inversions n'avaient pas été observées dans d'autres contextes énonciatifs.

Conclusion

L'étude des proverbes constitue une contribution à ma connaissance unique dans le contexte gabonais. Les quelques autres recueils existants, tels que Raponda-Walker (1993a et b), se contentent souvent de citer les proverbes en français uniquement. S'ils donnent également les proverbes en langue locale, la transcription est généralement très approximative et incomplète dans la mesure où il manque les tons. L'ouvrage dont il a été question ici s'en distingue non seulement par ses transcriptions rigoureuses et la qualité des données linguistiques mais aussi par le fait de proposer différentes analyses linguistiques et ethno-linguistiques à partir des proverbes ainsi que des commentaires sur la manière d'interpréter telle ou telle expression.

Plusieurs éléments du système idéologique des Eviya ont pu être réunis grâce à cette étude. Elle a également permis d'obtenir une idée assez précise de quelques-uns des axes importants qui structurent cet ensemble. Il ne s'agit pas d'un ensemble de valeurs contraignant au sens fort du terme, mais d'un système proposant aux membres du groupe des repères d'ordre axiologique permettant aux membres individuels du groupe de définir des lignes de conduite, en général ou dans des situations spécifiques.

D'autres études, linguistiques et ethnographiques, viendront compléter le travail sur l'idéologie des Eviya, par la prise en compte d'autres types de comportements, verbaux et non verbaux. La recherche linguistique pourra contribuer encore à la description de ce

domaine par une analyse très poussée de la phraséologie du groupe. Les corpus permettant d'entamer une telle analyse restent à constituer.

La compilation de Sébastien Bodinga comporte encore quelque cinq cents autres proverbes. Ils permettront d'envisager dans un avenir proche la publication de nouvelles séries sur la flore, les parties du corps, les artefacts, les entités métaphysiques et encore bien d'autres thèmes plus spécifiquement culturels. L'étude systématique et approfondie de ces nouvelles séries mettra sans doute en évidence de nouvelles valeurs, de nouveaux thèmes et de nouveaux axes relevant du système idéologique traditionnel, et permettra d'affiner grâce à ces éléments, les recherches commencées dans ce domaine passionnant. Elle permettra en outre d'apporter des précisions sur l'articulation des valeurs et de ce fait sur la cohérence interne du système.

Publication

BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VANDER VEEN (1995), *Les proverbes evia et le monde animal, la communauté evia à travers ses expressions proverbiales*, Paris : Harmattan, 96 p.

Chapitre 5

LANGUE ET ECHANGES RITUALISES

Un domaine ethnolinguistique fort peu exploré

Les échanges linguistiques ritualisés dont font bien entendu partie les différents types de salutations, constituent un autre domaine fort peu exploré jusqu'à présent pour ce qui est des communautés ethnolinguistiques du Gabon. Les descriptions grammaticales, si elles existent, sont peu explicites sur ce sujet et se limitent généralement au seul aspect verbal de la communication¹. Elles décrivent en outre les salutations du simple point de vue monologal et ne permettent par conséquent d'avoir un aperçu précis ni des types d'échanges et de leur dynamique interne, c'est-à-dire leur construction et déroulement, ni du rôle du non-verbal dans les échanges. Cette situation s'explique essentiellement par le fait que peu de chercheurs se sont sérieusement intéressés aux interactions conversationnelles en général dans le contexte de la Linguistique Africaine.

Une étude pionnière pour le Gabon

Dans un article intitulé "Les rencontres et salutations en galoa (B10)"², j'ai présenté les premiers résultats d'une étude en quelque sorte pionnière du comportement à la fois verbal et non verbal, ainsi que des rapports entre les deux, dans les salutations du galoa et plus généralement, dans les échanges ritualisés d'ouverture et de clôture de ce parler qui appartient au groupe linguistique o-myεnε (B10) et dont les locuteurs habitent essentiellement la ville et la région de Lambaréné, situées à environ cent kilomètres au nord-ouest de Fougamou et du village des Eviya. Le groupe B30 présente des affinités surtout lexicales avec le groupe o-myεnε qui selon Van der Veen (1991a) sont à considérer comme le résultat d'un contact historique prolongé entre les deux groupes, contact ayant dû être d'intensité variable. D'un point de vue ethnographique global, l'ethnie des Galoa et celle des Eviya présentent de nombreuses similarités.

Voulant rompre avec la tradition descriptive classique, ce travail a adopté une perspective fondamentalement DIALOGALE. Il avait pour objectif de dégager pour la langue en question les fonctions sous-jacentes à ce type de routines sociales, à décrire brièvement

1. Citons à titre d'exemple la grammaire de Gautier sur la langue mpongwè (B10) publiée en 1912.

2. Voir références dans la section finale du chapitre.

les formes et les structures linguistiques, et à déterminer le rôle du paraverbal et du non-verbal, ainsi que le degré de ritualisation des différents paramètres entrant en jeu.

Cette étude de nature ethnolinguistique a également permis de faire apparaître des liens étroits avec l'organisation sociale et religieuse de la communauté en question, ainsi qu'avec la vision du monde de ses membres.

L'analyse s'appuie d'une part sur un travail avec informateur, comprenant une étude sommaire de la langue proprement dite, l'élicitation des différents types de salutations ainsi que la préparation des séances d'enregistrement), et d'autre part sur un enregistrement vidéo de plusieurs séquences, faisant intervenir différents locuteurs galoa qui ont mis en scène les divers types de salutations en février et avril 1992 à Lyon. Plusieurs caméras VHS ont été utilisées pour la seconde série d'enregistrements afin de disposer de trois angles de prises de vue au moins.

L'article en question comporte la présentation de neuf situations de rencontres en galoa, dont la transcription globale —cherchant à rendre le plus fidèlement possible à la fois le verbal et le non-verbal— a été placée en annexe. Des illustrations et schémas ont été rajoutés (texte et annexes) dans un souci de clarté encore plus grande.

Les résultats

Plusieurs grandes lignes intéressantes et plus ou moins originales se sont dégagées de cette étude. Chacune d'elle pourrait faire l'objet de recherches plus poussées. Elles sont au nombre de quatre.

L'existence d'au moins deux grandes catégories de salutations

La première catégorie comporte les salutations qui sont intimement liées à une ou plusieurs sociétés initiatiques existant au sein du groupe¹. La seconde catégorie regroupe celles qui ignorent cette dimension religieuse ou ésotérique et auxquelles le commun des mortels peut avoir recours. La différence entre ces deux catégories est nettement perçue par les locuteurs eux-mêmes.

Pour chacune d'elles, des échanges de type égalitaire (de nature informelle) et de type inégalitaire (de nature beaucoup plus formelle) sont relevés. Les deux catégories, qui

1. Entre autres l'Elombo (société initiatique commune aux hommes et aux femmes) et le Bouiti (société initiatique la plus importante du Gabon et essentiellement masculine).

présentent souvent des différences formelles, sont, comme on pouvait s'y attendre, aussi fonctionnellement distinctes : les échanges appartenant à la seconde catégorie ont pour fonction de confirmer une relation sociale, c'est-à-dire de produire ou de reproduire des signes d'engagement mutuel, au niveau de la famille, des proches, des voisins ou de la communauté tout entière. Ils constituent donc une routine sociale à portée générale. Par contre, la fonction des salutations de la première catégorie est plus spécifique et étroitement liée à l'impact des sociétés initiatiques : elles permettent de signaler l'appartenance à une société initiatique précise (fonction identificatrice), d'introduire une séparation entre initiés et non-initiés (fonction séparatrice, démarcative), et de resserrer les liens entre les initiés dans un esprit de fraternité (fonction unificatrice). Ces salutations fonctionnent donc comme des marqueurs connotatifs d'appartenance et de connivence. Elles s'accompagnent généralement de gestes très caractéristiques d'une grande opacité. Le verbal y occupe une place moins importante, au point de vue quantitatif tout au moins. Il est également souvent opaque pour les non-initiés¹.

Un autre fait intéressant est la tendance très nette à la "banalisation" des salutations de la première catégorie. Ce détournement est observé parmi les jeunes galoophones en particulier et est aux dires des informateurs assez récente. Gestes et paroles sont utilisés transsémiotiquement dans des circonstances non spécifiquement initiatiques pour évoquer l'ambiance des veillées de danse et des rencontres initiatiques ou encore celle du "bon vieux temps" mythique où l'influence de la culture des Blancs ne se faisait pas encore ressentir.

Le rôle important joué par la kinésique et la proxémique

Les fonctions que les GESTES assument sont très diverses. On observe des gestes distinctifs, indépendants de la parole et caractéristiques de telle ou telle société d'initiation, des gestes coverbaux (liés au contenu du discours) comprenant des expressifs (mouvements corporels servant à souligner l'importance de ce que l'on dit, sourires et autres mimiques exprimant des affects) et des illustratifs (gestes déictiques désignant des objets dans l'espace : bassine, dos, etc.), des gestes phonogènes (facilitant le travail cognitif et la production de la parole), des gestes synchronisateurs (phatiques, régulateurs) et aussi des gestes "extra-communicatifs" (gestes de confort et gestes autocentrés). Les gestes exprimant des affectifs sont bien évidemment plus propices en cas d'échange égalitaire, de proximité familiale et d'amitié.

L'examen attentif du jeu des regards a fait apparaître que les interlocuteurs ont relativement peu recours au CONTACT OCULAIRE. Les regards directs et/ou prolongés

1. Cf. la salutation asikwè de la société secrète Elombo et la salutation de la société du Bouiti.

sont ressentis comme indiscrets et incongrus, sauf de la part d'un interlocuteur qui occupe la position haute. Celui-ci a un "droit de regard" sur ses subalternes. On observe plutôt des regards fuyants, des regards intermittents et/ou détournés, pour les échanges égalitaires, et l'absence (quasi-)totale de contact oculaire dans le cas des échanges inégalitaires.

Les mains, les bras, l'épaule et dans une moindre mesure la tête et le pied sont les parties du corps intervenant le plus souvent dans la COMMUNICATION TACTILE. La torse et la zone abdominale¹ ne sont touchées que lors des salutations où les sujets restent relativement longtemps dans la zone intime de leurs interlocuteurs. Le contact joue un rôle primordial dans ce type de rencontre et permet sans doute d'exprimer la joie des retrouvailles après une période relativement longue de séparation. Il est par contre totalement absent dans les échanges formelles et inégalitaires.

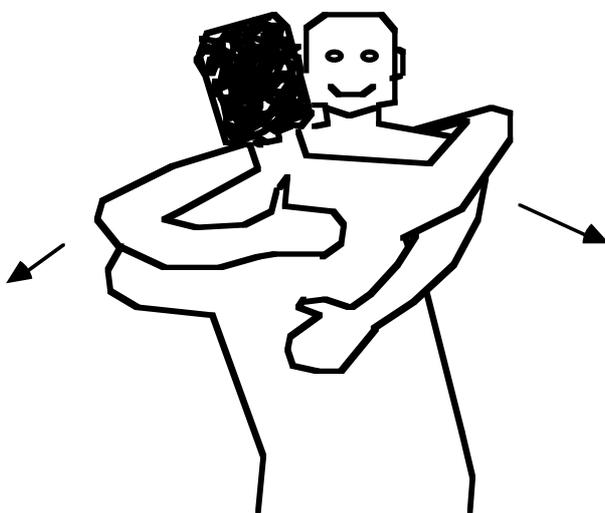


Fig. 5 - Geste et mouvement caractéristiques de la salutation Samba.
(Van der Veen, 1992 : 186)

La DISTANCE PHYSIQUE entre les interactants au moment de l'échange joue également un rôle discriminant entre les types de salutations. Selon que les personnes se trouvent à proximité les unes des autres lors de la rencontre ou au contraire à distance —le rapprochement n'étant pas possible pour une raison ou une autre—, le type de salutation verbal ne sera pas le même. Comme on peut s'y attendre, la gestualité et le paraverbal ne joueront pas le même rôle non plus².

Le rôle de la distance sociale

1. Plus précisément la zone ventrale.
2. La salutation "salé(ni)".

L'analyse des différents types d'échanges a amené à distinguer entre distance sociale importante et distance sociale réduite. Les rapports hiérarchiques de DOMINANCE sont déterminés par le statut social et/ou religieux¹ et par l'âge des interactants et jouent un rôle important pour ce qui est de l'initiation de l'échange et de la distribution des tours de parole. La dominance s'exprime au niveau du contact oculaire et du volume vocal et l'expression du respect est assurée par des marqueurs spécifiques de nature verbale (lexèmes d'adresse spécifiques, registre de langue, etc.), paraverbale (intensité vocale) et non verbale (nombre et ampleur des gestes, orientation du regard et position du corps, personne initiant l'échange, etc.).

Ces différents types de signes constituent par conséquent des marqueurs communicatifs de HIERARCHISATION.

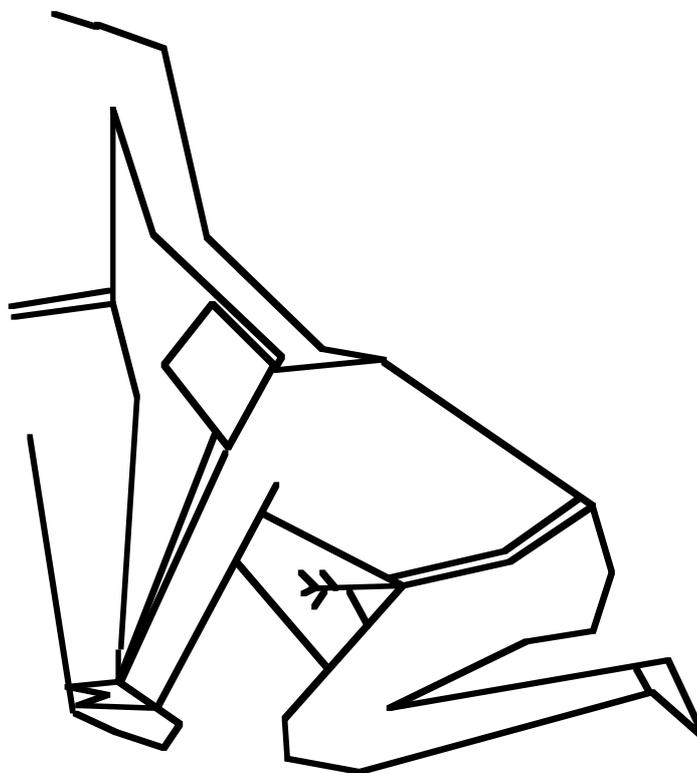


Fig. 6 - Position caractéristique du néophyte du Bouiti saluant le responsable de la société.
(Van der Veen, 1992 : 188)

Des facteurs tels que la présence d'un lien familial ou amical fort déterminent l'ordre dans lequel il convient de saluer lorsqu'un individu se trouve en face de plusieurs interlocuteurs. Ce même paramètre peut également donner lieu à une plus grande expressivité verbale et gestuelle, à un plus grand nombre de chevauchements et à un débit

1. Les personnes les plus haut placées au sein du groupe sont le chef du village, le devin-guérisseur et les dirigeants de sociétés initiatiques.

plus élevé, le tout connotant la joie des retrouvailles. Un autre paramètre, subordonné au précédent, est celui de la durée de la séparation. L'intensité de la salutation ainsi que les formules de salutation dépendront de cette durée¹.

L'organisation globale de l'échange

Les échanges comportent la plupart du temps les trois séquences habituelles, rencontrées dans la mise en œuvre de nombreuses autres langues :

- a) une séquence d'ouverture ;
- b) une séquence médiane ;
- c) une séquence de clôture.

Les échanges sont binaires (intervention initiative + intervention réactive), ternaires (intervention initiative + intervention réactive + intervention évaluative) ou tronqués (intervention initiative + geste). Les séquences d'ouverture et de clôture sont généralement assez courtes. Pour les salutations de type initiatique on relève parfois une séquence d'ouverture comportant un échange des surnoms (appelés "kombo") des interactants.

Les chevauchements, s'ils se produisent, apparaissent surtout dans les séquences d'ouverture et de clôture, et sont particulièrement fréquents dans les salutations égalitaires de type familial. Perçus comme signe de manque de considération, ils sont absents dans les échanges inégalitaires.

La langue galoa met en œuvre plusieurs types de régulateurs : des régulateurs à valeur expressive, des régulateurs fonctionnant comme accusés de réception, etc. Ces signes de nature paraverbale seront à étudier de plus près afin de mieux cerner leurs valeurs sémantiques et pragmatiques, et de déterminer d'éventuelles différences prosodiques. Certaines formes relevées semblent pouvoir assumer différentes fonctions pragmatiques.

On observe également l'enchaînement de nombreuses questions complémentaires. En galoa celles-ci tendent à être de vraies questions plutôt que des formules rituelles sclérosées, le rituel résidant plutôt dans le fait d'enchaîner les questions de ce type que dans la nature normée et la structure particulière des propos. Elles concernent majoritairement la santé et le bien-être de l'interlocuteur et de ses proches. La plupart d'entre elles apparaissent dans la séquence médiane. Les réponses à ces questions sont généralement standardisées mais on relève aussi des réponses non ritualisées. L'article présente l'inventaire des questions complémentaires les plus fréquentes.

1. Cf. la salutation "samba".

La négociation de la clôture peut se faire par des signes verbaux de type formules votives faisant intervenir des verbes exprimant une coupure ou une reprise de mouvement, ou par des stratégies relevant du non-verbal : un changement de l'orientation du corps et du regard (position "désaxée"), un mouvement de recul suggérant synecdochiquement l'imminence de la séparation, etc. Le plus souvent il s'agit d'une combinaison des deux types de signes, verbaux et non verbaux.

Dans les séquences de clôture, quelques formules votives ou salutations d'adieu ont été relevées telles que òwé n z' ómby à 'bonne journée', ì b á ñ g à '(à) demain matin', k ò d y è n á n ó y ò et n à ß ó ß ò 'au revoir'. Elles ne sont pas obligatoirement présentes. Deux types de réponses ont été relevés : la reprise en écho (de loin le plus fréquent) et la construction à w é k è 'toi aussi !'. En fin de compte le nombre de formules figées relevées est fort restreint. La même observation vaut pour la séquence d'ouverture et d'éventuelles séquences médianes.

Conclusion

Cette étude pionnière a entamé l'exploration d'un terrain très vaste et encore mal connu. La manière dont les langues bantoues du Gabon et de bien d'autres pays de cette région de l'Afrique assument la gestion des phases si délicates de l'entrée en communication et de l'interruption de l'échange, ainsi que la façon dont ces langues structurent les échanges ritualisés n'ont été que fort peu étudiées.

Les résultats obtenus grâce à cette étude exploratrice sont intéressants car ils montrent aussi bien quels sont les principaux paramètres linguistiques et non linguistiques à l'œuvre dans la structuration et l'exécution des échanges que l'articulation de ces paramètres ainsi que l'impact des pratiques sociales du groupe, de ses croyances et de sa culture en général. Ils appuyent la complexité sémiotique et extra-sémiotique des situations réelles de communication si fréquemment dissimulée par les descriptions linguistiques traditionnelles. La prise en compte du non-linguistique amène à étudier les rapports entre messages relevant de codes hétérogènes. La complémentarité et la redondance prédominent très nettement dans les échanges étudiés ici, même si l'on relève des différences de "dosage" d'un type de salutation à l'autre.

Il est évident que l'on trouvera dans le domaine des échanges ritualisés un nombre important de tendances universelles, mais, comme le montre les résultats de cette étude, le rôle des facteurs socioculturels est indéniable et des contraintes propres à telle ou telle langue ou à tel ou tel groupe de langues donnent lieu à des traitements spécifiques et à des

exploitations différentes des matériaux sémiotiques, qui méritent d'être décrits aussi bien que les universaux.

Des éléments relevant du domaine du langage verbal et qu'une analyse linguistique classique n'aurait pas su mettre en évidence, ont pu être dégagés grâce à la perspective dialogale. Ces éléments ont trait à la fonction pragmatique de certaines structures connues par ailleurs et à des constructions ou particules normalement impossibles à isoler dans une approche monologale. Pour ce qui est de ces dernières on peut citer l'exemple des différents types de régulateurs.

La complexité du phénomène à décrire pose des problèmes très intéressants qui méritent réflexion. Citons en premier le problème de la METHODOLOGIE. La transcription de certains aspects des mises en scènes enregistrées par exemple se heurte à de nombreux obstacles. Alors que le verbal avec ses dimensions segmentale et suprasegmentale se laisse transcrire avec une relative aisance grâce à des systèmes de notation conventionnels fiables, la notation des composantes paraverbale, mimogestuelle, kinésique et proxémique ainsi que des mouvements oculaires est particulièrement complexe et délicate. Sans mentionner l'intégration de toutes ces données dans un même corpus et de l'analyse multifactorielle de ce corpus. Pour l'étude en question j'ai mis au point une description aussi détaillée que possible des scénarios et des différents paramètres entrant en jeu¹. Cette description réunit entre autres la notation phonétique, des dessins et des commentaires explicitant les gestes, les postures et les mouvements, des précisions sur l'intensité vocale, les pauses, les chevauchements, les hésitations, le contact oculaire, etc. et des remarques sur les rôles joués. Il va de soi que certains aspects, notamment paraverbaux (la durée des pauses par exemple) et non verbaux (la distance physique et la durée du contact oculaire par exemple), pourront par la suite faire l'objet d'études plus poussées.

La maîtrise et la connaissance de la LANGUE constitue bien entendu un autre problème important. Pour pouvoir aborder de manière plus satisfaisante encore l'étude des échanges, une connaissance approfondie de tous les domaines de la langue s'impose, notamment de son fonctionnement syntaxique et de son fonctionnement discursif, d'abord dans une perspective monologale. L'étude présentée ici s'appuyait sur une ébauche de la phonologie du galoa et sur une description globale de sa morphosyntaxe.

Reste à mentionner enfin un troisième problème, celui de la connaissance des structures et du fonctionnement du GROUPE ETHNIQUE. Comme cela a déjà été indiqué

1. Ceci en m'inspirant le plus possible de la méthodologie décrite dans les travaux de Cosnier & Kerbrat-Orecchioni (1987). Voir l'annexe 1 de l'article (pp. 166-186) pour le détail des transcriptions.

plus haut, l'étude des salutations a établi de manière très nette que la vie sociale et religieuse du groupe ont un impact indéniable sur la façon dont les membres individuels se saluent¹. Près de la moitié des situations de rencontres examinées relevaient directement de contextes initiatiques. Les sociétés initiatiques dictent à leurs membres des lignes de conduite spécifiques. Ceci s'exprime aussi dans la manière dont les initiés entretiennent le contact avec leurs "coreligionnaires". Les paroles et les gestes échangés dans ce contexte prennent une valeur symbolique dont le sens profond échappe aux non-initiés. D'autres facteurs ayant trait à l'âge des locuteurs, à leur position sociale au sein du groupe et aux grands événements de la vie qui les rassemblent (surtout la naissance, la maladie et la mort²), jouent un rôle important notamment dans l'initiation, le déroulement³ et la clôture d'un échange et dans le choix des mots, des gestes des regards, etc. Seul l'approfondissement des connaissances sur le fonctionnement socioculturel du groupe permettra de mieux comprendre encore les liens entre d'une part la culture et l'organisation sociale du groupe et d'autre part l'utilisation de la langue et des autres ressources sémiotiques par ses membres. Une piste de recherche intéressante, d'orientation ethnolinguistique, se dégage ici.

La prise en compte d'un plus grand nombre de situations de rencontres lors de recherches futures, faisant intervenir d'autres interactants, permettra d'élargir cette étude exploratrice et de clarifier la hiérarchisation des données, de faciliter leur interprétation et de voir de manière plus satisfaisante encore ce qui dans cette énorme masse de données où tout peut être important a priori, relève d'une codification forte et ce qui relève plutôt de la variabilité ou voire même de l'idiosyncrasique.

1. Cf. la salutation asikwè qui est pratiquée au sein de la société initiatique Elombo et qui annonce en quelque sorte la délivrance d'un message venant de la part des ancêtres. Elle s'adresse à la personne pour laquelle le message est destiné.

2. La mort et la maladie (grave) sont perçues comme relevant du domaine occulte (du monde de la nuit avec ses forces obscures et ses sorciers, cf. chapitre 2, perception et catégorisation locales de la maladie). Elles ne sont jamais naturelles. Se rendre à un enterrement comporte un risque de contamination (mystique). C'est pourquoi au retour, des purifications rituelles s'imposent avant de reprendre physiquement contact (au moyen du corps) avec le monde des vivants. Ainsi donc la salutation "volévolé" se caractérise par l'absence de contact physique et des bains rituels.

3. Entre autres dans la distribution des tours de parole.

Publication

VAN DER VEEN L. J. (1992b), “Rencontres et salutations en galoa (B10, Gabon)”, *Pholia*, 7, pp. 151-188.

(Le corpus se présente sous forme d’un ensemble d’enregistrements sur trois cassettes vidéo VHS. Une version montée existe également. Les retranscriptions ont été réalisées à partir de ces enregistrements. Elles ont été placées en annexe.)

Communication

Exposé intitulé “Quelques remarques sur les salutations galoa” présenté à l’occasion du Colloque annuel de Linguistique Africaine en septembre 1992 à Leyde.

Chapitre 6

CONCLUSION

Les chapitres qui précèdent ont présenté les divers travaux réalisés depuis la thèse. Ces derniers ont majoritairement porté sur la langue geviya du Gabon. Ils ont été classés à l'aide des quatre axes ou thématiques qui s'en dégagent : catégorisation lexicale (chapitre 2), système tonal (chapitre 3), système idéologique (chapitre 4) et échanges ritualisés (chapitre 5).

Un autre classement, complémentaire du premier, peut être proposé non pas selon l'objet des recherches mais selon leur orientation globale. Il est en effet possible de distinguer fondamentalement deux orientations de recherche permettant de situer les différentes contributions.

Certains des travaux relèvent très clairement de la linguistique au sens traditionnel du terme et que l'on pourrait appeler la LINGUISTIQUE RESTREINTE¹ dans la mesure où il s'agit de l'étude du système fonctionnel d'une langue. Il s'agit bien entendu de l'étude de la tonologie du geviya et les recherches prenant pour objet certains aspects du travail lexicographique de cette langue tels que l'analyse morphosyntaxique des entrées et des exemples du dictionnaire geviya-français ainsi que l'étude des principes de construction et de dénomination qui sous-tendent les processus qui ont contribué à la formation du lexique de cette langue.

Il est clair que l'étude du système tonal du geviya présente un intérêt typologique manifeste et contribuera ainsi au débat passionnant sur ce qui dans les systèmes tonals relève des universaux et sur ce qui est du domaine des comportements et contraintes spécifiques, propres à la langue.

L'examen rigoureux des énoncés geviya a permis d'enrichir considérablement les connaissances d'une part sur le fonctionnement des tons et d'autre part sur les catégories et fonctions grammaticales.

Sans ces travaux descriptifs et analytiques, qui construisaient à leur tour sur les acquis antérieurs de l'analyse phonologique et morphologique de cette langue B30, il aurait été impossible d'entamer de manière adéquate et satisfaisante les activités de recherche du second domaine.

1. Pour ne pas utiliser le qualificatif 'pur', mais aussi pour indiquer que la linguistique est appelée à couvrir bien d'autres domaines que la phonologie, la morphologie et la syntaxe. Cf. Rastier (1994 : 10).

Les travaux issus de ces autres activités, plus nombreux que les précédents, relèvent d'un domaine d'investigation de nature très différente qui s'est donné pour objectif d'aller au-delà des limites de cette linguistique restreinte en tenant compte dans l'analyse linguistique même de l'environnement culturel des langues et de leurs locuteurs, l'ETHNOLINGUISTIQUE.

L'étude des domaines spécifiques du lexique et de la catégorisation lexicale concernant la maladie en tant que phénomène général mais localement perçue, les troubles pathologiques, les plantes médicinales et les animaux, mais aussi l'étude d'un système de valeurs idéologiques et axiologiques à travers une série d'expressions proverbiales et les recherches portant sur les échanges ritualisés, se caractérisent par cette optique. Elles ont contribué chacune à sa manière à ce domaine de recherche non seulement en confirmant à quel point langues et cultures sont indissociablement liées et qu'il est par conséquent exclu de ne pas tenir compte de l'impact de la culture lorsque l'on étudie sérieusement les langues dans toute leur diversité, mais aussi et surtout en montrant comment la spécificité culturelle des sociétés traditionnelles d'Afrique Centrale (réunissant connaissances partagées des phénomènes du monde, croyances, valeurs idéologiques et axiologiques, organisation (sociale, économique, religieuse, etc.) du comportement) est (omni)présente au sein du lexique des langues que parlent les membres de ces sociétés.

Etudier le lexique d'une langue, étudier ses expressions proverbiales, sa phraséologie, ses expressions ritualisées, c'est mettre au jour des connaissances socioculturelles propres au groupe ethnique qui parle cette langue¹ et qui se sont d'une certaine manière cristallisées dans les unités constitutives du lexique. Tout porte à croire que la culture et les pratiques sociales exercent une influence au moins contraignante sur la perception et la catégorisation des objets du monde. Avec cette affirmation nous sommes en plein dans le débat passionnant et complexe sur l'articulation (exacte) entre NATURE et CULTURE et sur la validité des hypothèses respectivement universaliste et relativiste. Les travaux présentés ci-dessus ne permettront bien évidemment pas de trancher définitivement ce débat fort complexe, mais les résultats lancent un défi substantiel aux universalistes inconditionnels et insistent lourdement sur la nécessité de prendre en compte la dimension socioculturelle dans ce genre d'études. La spécificité des langues et des cultures ne peut en aucun cas être ignorée. La participation active à ce débat essentiel et fondamental demeurera par conséquent une priorité absolue pour moi².

Dans l'immédiat il est, me semble-t-il, plus qu'indispensable de se pencher très sérieusement sur la question de l'approche. Comment étudier par exemple de manière

1. Et en même temps la manière dont la culture intervient dans la conceptualisation du monde.

2. Cf. la seconde partie de cette note de synthèse.

encore plus adéquate, plus approfondie et plus systématique¹ le LEXIQUE d'une langue dans le but d'en tirer des connaissances sur le rapport entre le naturel et le culturel ? Et qu'est-ce au juste le lexique ?

Deux approches, parmi bien d'autres, méritent en particulier d'être (brièvement) passées en revue dans cette conclusion, la première à cause de sa popularité à l'heure actuelle et la seconde à cause de sa nature plutôt iconoclaste et innovatrice.

L'approche PROTOTYPIQUE du sens qui s'inspire de la philosophie de Ludwig Wittgenstein (les années 40)² et plus directement des travaux de psychologues tels que Eleanor Rosch (1977, 1978, etc.) est très en vogue depuis quelques décennies et offre incontestablement des perspectives intéressantes. Le prototype³ serait le principe guidant l'homme dans le processus mental de la catégorisation des phénomènes du monde. De nombreux travaux ont démontré qu'il joue effectivement un rôle important dans la cognition humaine et il est en effet tentant de l'appliquer également en linguistique, notamment en sémantique lexicale⁴. La théorie du prototype a soulevé des questions fondamentales dont certaines, comme celles concernant la typicité et les différences d'évaluation au sein des classes lexicales, avaient été trop souvent écartées par les linguistes comme inintéressantes ou impertinentes.

Mais cette théorie non aristotélicienne de la catégorisation présente aussi des faiblesses comme l'ont montré au cours de cette dernière décennie un nombre croissant de critiques comprenant entre autres Wierzbicka (1996), Rastier (1987, 1991, 1994), Bierwisch (1983), Bierwisch & Schreuder (1992) et Wunderlich (1991). Il ne s'agira pas de reprendre tous les points de critique ici mais d'en relever quelques-uns qui concernent directement l'approche du lexique⁵.

Cette théorie s'appuie originellement sur une certaine idée du lexique qui réduit la linguistique à des questions purement formelles. Le lexique serait le reflet du monde réel ou de l'esprit et de ce fait dépourvu de structure propre. L'inexactitude de cette idée peut être illustrée par des exemples lexicaux simples tels que le terme "aardappels" ('*pommes de terre*') qui dans l'usage courant du néerlandais ne relève aucunement de la catégorie des légumes dans la mesure où il ne s'oppose pas au terme "groente" ('*légumes*').

1. Les études effectuées jusqu'à présent ne sont que des ébauches et manquent parfois de systématisme. Il est impératif de dépasser ce stade.

2. Voir Wittgenstein (1978).

3. Ce concept a été défini différemment selon les auteurs : meilleur exemple d'une catégorie, membre central et typique, point de référence cognitif, etc.

4. Cf. par exemple Kleiber (1990).

5. Pour une discussion synthétique des critiques adressées à cette approche, voir par exemple Taylor (1995). Au cœur de la critique, le reproche que le prototype ne possède qu'un pouvoir descriptif et non pas explicatif.

Comme le veut la tradition néerlandaise¹, un bon repas (chaud) se compose à la fois de “aardappels” et de “groente”. Ce dernier terme se trouve donc sur le même plan que le premier et les deux appartiennent de toute évidence à des classes lexicales différentes². Le terme “aardappels” commute avec le terme “rijst” (‘riz’) qui relève par conséquent du même ensemble lexical. Les catégories souvent étudiées par les cognitivistes ne se retrouvent donc pas forcément telles quelles dans le lexique d’une langue³. La prise en compte des pratiques sociales d’un groupe est donc indispensable.

L’approche prototypique du sens ne semble pas toujours nécessaire. Wierzbicka par exemple a récemment proposé pour bon nombre de termes estimés indéfinissables tels que “boat”, “bachelor”, “bird”, “toy”, “game” et “lie” des définitions intéressantes qui ne font pas intervenir la notion de prototype⁴. Rastier, suivant une approche très différente (voir ci-après), va encore plus loin en essayant de proposer une redéfinition sémantique des effets de typicité. Ceci paraît possible en termes de densité sémique, de valorisation culturelle et de molécules sémiques stabilisées mais aucune de ces redéfinitions ne s’accorde avec les théories de Rosch. Rastier montre ainsi que classes lexicales et effets de typicité sont indépendants et que pour expliquer les phénomènes de valorisation qui structurent et organisent hiérarchiquement les classes lexicales, les diversités culturelles doivent impérativement être prises en compte⁵. Il rappelle à plusieurs reprises que la notion de prototype a été élaborée pour décrire la catégorisation perceptuelle. Rosch admet que toutes les catégories de base ne possèdent pas un fondement perceptif clair et que beaucoup pourraient se rapporter aux cultures⁶. Toutefois le caractère culturel des données n’est pas vraiment pris en compte dans les démarches expérimentales de Rosch. Les facteurs culturels et linguistiques y sont généralement bien perçus mais minimisés⁷. Il s’agit-là, de façon très claire, d’un défaut majeur.

Il ne s’agit pas ici de mettre en question l’utilité de la notion de prototype et son rôle dans la cognition humaine mais d’avoir un regard critique sur une certaine attitude qui consiste à considérer cette notion comme une clé magique qui ouvrirait toutes les portes

1. Qui a évolué depuis Van Gogh !

2. Voir Rastier (1987) pour des exemples similaires en français, relevant notamment des moyens de transport et des oiseaux.

3. Rastier (1991 : 195) souligne à juste titre que la pertinence linguistique de certaines de ces catégories reste à être justifiée par des observations portant sur les usages réels de la langue.

4. Wierzbicka (1996 : 148-169).

5. Rastier (1991 : chapitre VII, section 3).

6. Rosch (1977 : 30).

7. Rastier (1991 : 195). Voir Van der Veen (sous presse (a) : 305-306) pour un renvoi antérieur à cette théorie.

sans le moindre effort. Il faudrait estimer la théorie du prototype à sa juste valeur dans le contexte linguistique et n'y avoir recours que si c'est strictement nécessaire et justifié. Comme le souligne à juste titre Wierzbicka, il y a trop de théoriciens en sémantique et pas suffisamment de lexicographes¹. La complexité de la tâche est évidente et elle ne doit pas être contournée ou évitée.

Des perspectives très intéressantes pour l'analyse du lexique (entre autres) sont offertes par la THEORIE DE RASTIER² et du projet de recherche qui en découle. L'objectif de cette théorie est de dépasser dans le domaine des traitements automatiques du langage certains obstacles de taille liés aux insuffisances des théories sémantiques d'inspiration logique ou psychologique (dont les théories de la catégorisation et de la typicité) et de construire une informatique linguistique opératoire au moyen d'une sémantique linguistique prenant en compte quatre ordres descriptifs : le syntagmatique, le paradigmatic, l'herméneutique et (indirectement) le référentiel. La linguistique contemporaine ne prend généralement en compte que les ordres syntaxique et référentiel. L'intérêt de l'ordre herméneutique (relatif aux conditions de production et d'interprétation des "textes") par exemple, réside dans le fait que celui-ci articule la détermination du culturel sur le linguistique. Des pratiques sociales du groupe découlent différents types de discours (médical, juridique, initiatique, religieux, etc.) qui à leur tour se diversifient en genres (sermon, prière, bénédiction, incantation, etc.). Le sens d'un mot pouvant varier selon les genres et variant de toute façon selon les discours, il est évident que ces différences ne manquent pas d'affecter le lexique.

Pour Rastier le niveau sémantique est différent du niveau conceptuel³. Les deux sont intimement liés mais distincts. Cet auteur fonde son point de vue entre autres sur la réflexion sur la synonymie selon laquelle chaque mot possède un sens différent. Pour lui le sens des mots n'est pas seulement constitué par la référence à des objets (les mots d'une langue ne sont pas de simples étiquettes) ou par l'inférence entre concepts mais aussi et surtout par la différence entre des unités linguistiques d'une langue donnée. Par conséquent les langues se caractérisent par la spécificité de leurs sémantiques⁴. C'est à ce niveau qu'il situe l'influence de la culture. Les signifiés linguistiques contraignent les

1. Wierzbicka (1996: 169). Rappelons que l'approche de ce chercheur consiste à déterminer, là où l'on peut, des invariants sémantiques et à proposer des définitions à base de ces invariants qui sont des primitives sémantiques supposées universelles (des traits conceptuels nécessaires et suffisants qui ne correspondent pas obligatoirement à des aspects mesurables et objectifs de la réalité). Elle considère qu'en sémantique il y a de la place tant pour les prototypes que pour les invariants (p. 161). Les premiers sont intégrés aux définitions proposées (cf. exemples, pp. 160-167).

2. Par exemple Rastier (1987, 1991) et Rastier et al. (1994).

3. Pour une distinction similaire, voir les travaux de Bierwisch, de Wunderlich et de Searle.

4. Cf. Rastier (1991 : chapitre III, section 5).

images mentales¹ et relèvent de la sphère sémiotique qui pour cet auteur joue un rôle médiateur entre la sphère physique (objective) et celle des représentations conceptuelles (subjectives)². Rastier propose ainsi une relecture non déterminaliste intéressante de l'hypothèse Sapir-Whorf.

Ce qui toutefois m'intéresse le plus, c'est la méthodologie définie par Rastier pour l'étude de l'organisation interne du lexique. En quelques mots, il s'agit de déterminer les classes lexicales (taxèmes, domaines, dimensions), relevant de normes sociales, et ensuite de les structurer. La détermination se fait à partir de productions linguistiques naturelles, donc en contexte, au sein de corpus adéquatement constitués, et en prenant en compte la pratique sociale et le genre linguistique dont relèvent les énoncés du corpus (cf. *supra*). La structuration des taxèmes en termes de sèmes inhérents et afférents se fait également grâce à des considérations herméneutiques³.

Cette approche explicitement linguistique et contextuelle⁴ offre à mon avis une meilleure protection contre d'éventuels dérapages comme par exemple la constitution de catégories (soi-disant) naturelles en dehors d'une situation de choix dans un contexte précis et constitue une manière intéressante et prometteuse d'aborder la sémiotique des cultures. Un autre avantage est la possibilité qu'offre ce modèle de décrire et d'analyser des unités linguistiques autres que celles qui relèvent de la microsémantique telles que la phrase et le "texte".

Les travaux de recherche sur la langue GEVIYA ont pu être réalisés d'une part grâce à une documentation très fouillée constituée au fil des années et d'autre part grâce à la présence permanente d'un informateur geviya à Lyon même⁵. Rappelons que les travaux antérieurs⁶ ont mis en évidence que cette langue est jusqu'à un certain degré représentative des autres parlars "Okani Sud". C'est pourquoi les travaux présentés dans les chapitres

1. On pourrait parler de crible sémantique.

2. Raster (1994 : 4).

3. Voir Rastier (1994 : 75-79 + chapitre IV) pour une description détaillée. Ces considérations concernent entre autres les conditions d'énonciation.

4. Il convient de signaler ici que certains courants plus récents de la Linguistique Cognitive (e.a. McCloskey (1983), Leisi (1985), Holland & Quinn (1987), Lipka (1987) et Kempton (1987)) cherchent également à intégrer des données culturelles dans la théorie. Ceux-ci font appel à des modèles cognitifs culturels (non spécialistes et changeants) pour comprendre les catégories et soulignent que les prototypes varient en fonction du contexte. Cf. Ungerer & Schmid (1996 : 43-55). Ceci peut être considéré comme une prise de conscience au sein de la Linguistique Cognitive et une amélioration consistante de la théorie étant donné que peu de sémanticiens de ce courant se sont jusqu'à présent intéressés à l'arrière-fond culturel des locuteurs (U. & S., p. 50).

5. Il s'agit de Moïse Modandi que je voudrais remercier ici de son grand dévouement.

6. Van der Veen (1991a).

précédents pourront également inspirer des recherches plus poussées dans ces autres parlars.

Son système tonal (voir chapitre 3 du présent travail) présente des particularités intéressantes dont certaines pourraient également caractériser les parlars de l'autre sous-groupe ("Okani Nord"). Son statut de langue mixte s'est vu confirmer une fois de plus par les recherches notamment sur les doublets et triplets attestés dans le lexique de la flore et sur son lexique en général (chapitre 2). Les travaux de Blanchon (1988) et de Van der Veen (1991a) avaient déjà attiré l'attention sur ce statut particulier qui s'explique par le fait que cette langue est menacée de disparition (pour des raisons évoquées dans les chapitres 1 et 4) et que ses locuteurs sont obligés pour survivre d'entretenir des contacts très intensifs et permanents avec des locuteurs de langues non B30 vivant dans leur entourage immédiat. Les valeurs morales telles que la prudence et la méfiance mais aussi la ténacité surgissent de manière massive des expressions proverbiales et tendent à confirmer, elles aussi, l'histoire mouvementée et la situation actuelle délicate et fragile des Eviya (cf. chapitre 4).

La volonté de défendre vigoureusement la langue et la culture du groupe par des actions diverses dont certains d'entre eux font preuve est impressionnante et admirable. Les nombreux travaux de Sébastien Bodinga-bwa-Bodinga touchant à la lexicographie, la pharmacopée, les coutumes et l'histoire locales, les proverbes et les contes en sont l'exemple à la fois le plus clair et sans doute aussi le plus émouvant. A maintes reprises plusieurs des travaux scientifiques que j'ai pu réaliser grâce aux données fournies par ce chercheur amateur ont fait l'objet d'une valorisation lors d'émissions radiophoniques et télévisées gabonaises¹. Nous osons espérer que ces travaux sur le geviya contribueront à la pérennité de la langue et de la culture des Eviya.

Rappelons enfin que la direction du GROUPE DE TRAVAIL et plus généralement la coordination des recherches dans le cadre du projet "Maladies, Remèdes et Langues en Afrique Centrale" (voir chapitre 2, section C) ont été des expériences très enrichissantes et formatrices qui ont contribué considérablement à l'élargissement de mon horizon scientifique. Ces expériences seront sans aucun doute utiles pour des projets futurs. Il en est de même bien entendu pour ce qui est du long et intensif travail de préparation de la publication de l'ouvrage collectif dont la responsabilité générale et finale m'incombait.

1. Ces actions de valorisation ont été assurées par Moïse Modandi. Il a en particulier présenté l'ouvrage sur les proverbes et le dictionnaire geviya-français en cours de préparation.

PARTIE II

CATÉGORISATION NOMINALE

Changement linguistique, variation et acquisition

PROGRAMME DE RECHERCHE

Chapitre 7

INTRODUCTION

La première partie de cette note de synthèse sera complétée maintenant par une partie de nature essentiellement prospective précisant l'orientation actuelle de mes recherches et présentant un programme de recherche pour les années à venir conçu pour concrétiser cette orientation (voir aussi l'Introduction générale).

S'il était question de catégorisation implicite (au niveau des sémèmes et du lexique) dans le chapitre 2, cette seconde partie abordera des questions qui relèvent de la CATEGORISATION EXPLICITE (par un marquage formel des unités linguistiques). A la fois synthétique et prospective, elle comportera deux chapitres ainsi qu'une conclusion. Le chapitre chapitre 8 portera sur le phénomène de la catégorisation nominale dans les langues du monde et fera le tour des acquis les plus importants dans ce très vaste domaine. Il permettra de mieux situer les questions abordées dans le chapitre suivant.

Le chapitre 9 ne retiendra qu'une section de ce très vaste domaine et présentera les acquis concernant la catégorisation nominale au moyen de classes nominales dans les langues bantoues. Il comportera en outre une description détaillée d'un programme de recherche engagé depuis peu et qui a pour objectif d'approfondir les recherches dans ce domaine précis par le biais d'une approche interdisciplinaire réunissant en gros les perspectives de la linguistique synchronique, de la linguistique diachronique, de la linguistique cognitive, de l'acquisition des langues par les jeunes enfants et de la sociolinguistique.

Chapitre 8

LA CATEGORISATION NOMINALE DANS LES LANGUES DU MONDE

Introduction

La catégorisation nominale au moyen de classificateurs ou de marqueurs nominaux est un phénomène bien connu des linguistes. De nombreuses langues du monde, telles que le chinois, le japonais, le vietnamien, le wolof et le hopi, appartenant donc à des familles linguistiques différentes, possèdent un système de classification nominale¹. Certains groupes ou familles linguistiques se distinguent d'autres ensembles de langues par le fait même de posséder ce trait de structure caractéristique. De ce point de vue l'exemple des langues bantoues est très connu, mais il en existe bien d'autres comme les langues micronésiennes, les langues d'Amazonie et aussi les langues romanes².

On dispose donc actuellement d'un éventail d'exemples très large. A titre d'illustration, un très bref aperçu de systèmes de classification nominale tirés de quatre langues bien différentes sera présenté ici : celui du chinois (mandarin), celui du japonais, celui du jacalteco et enfin celui du geviya.

Le système de classificateurs nominaux du chinois, langue appartenant à la famille sino-tibétaine, est relativement complexe. Du point de vue historique, son développement aurait été déclenché par le besoin d'avoir des distinctions de surface nettes entre noms dans une langue soumise à des neutralisations phonologiques importantes, notamment pour des domaines culturels nécessitant une grande précision tels que les échanges commerciaux, les échanges sociaux et les inventaires. La date de l'apparition des classificateurs en chinois ne fait pas unanimité. Certains pensent qu'elle remonte aussi loin que le chinois pré-archaïque (du 14^{ème} au 11^{ème} siècle avant J.-C.). Dans une étude récente et très intéressante sur l'évolution historique des classificateurs en chinois archaïque et moyen-âgeux³, Peyraube situe l'origine de ce qu'il appelle les vrais

1. Les expressions "catégorisation nominale" et "classification nominale" seront utilisées ici de manière indistincte.

2. Par exemple, Richards (1983) sur le cabecar, langue amazonienne, et Rehg (1981) sur le ponapé, langue micronésienne. Comme exemples de (familles de) langues n'attestant pas de systèmes de catégorisation nominale, sous quelque forme que ce soit, l'on peut citer les langues mandé, les langues turques et mongoles, les langues finno-ougriennes, le basque, le géorgien, le zarma et le kanuri. (Cf. entre autres Creissels (1995 : 83)).

3. Peyraube (à paraître).

classificateurs aux alentours du deuxième siècle de notre ère, au début de l'époque Han. Ils se seraient développés grâce à un processus de grammaticalisation surtout à partir de substantifs mais aussi à partir de verbes et d'adjectifs. Les classificateurs se seraient ensuite répandus au cours de la période du Moyen Age pour devenir proéminents lors des derniers siècles de cette période. Si à l'origine leur fonction principale était de quantifier et d'individualiser les noms, ils ont progressivement acquis, vers la fin de cette période, une fonction de qualification et de classification. A partir du Moyen Age tardif jusqu'aux temps modernes, ils ont très nettement fait l'objet d'une diversification. De nos jours, on observe plutôt une tendance à la perte de la fonction de quantification et de classification sous l'effet d'un processus d'unification lexicale fusionnant tous les classificateurs en un seul.

Il existe plusieurs descriptions synchroniques du système de classificateurs de cette langue¹. A l'instar de toutes les langues sino-tibétaines, elle possède à la fois des termes de mesure pour la quantification² et des classificateurs au sens plus spécifique du terme. L'ensemble des classificateurs n'ont fait l'objet que d'une grammaticalisation limitée. Les vrais classificateurs apparaissent obligatoirement lorsqu'un nom se trouve déterminé par un numéral (ou un autre quantificateur) ou par un démonstratif³. Ils déterminent des noms concrets et dans une moindre mesure des noms abstraits, des périodes de temps ou des actions. Leur nombre s'élèverait à 120 en mandarin écrit⁴, si l'on ne prend en compte que les classificateurs d'usage courant ! Ils peuvent aussi fonctionner comme pro-formes.

Pour ce qui est de la langue orale la situation est cependant assez différente : seule une bonne vingtaine, que l'on peut qualifier de fondamentaux, y apparaissent de manière régulière⁵. Ces derniers peuvent faire référence à un seul item exclusivement (tels que wèi 'personne estimée' et jù 'mot' / 'énoncé') ou définir des classes sur la base de la forme (tels que tiao 'objet long' et kuài 'pièce carrée' ou de l'appartenance à un ensemble plus vaste⁶ (tels que tóu 'animal' et jiàn 'vêtement').

Le japonais atteste un système assez surprenant, mélangeant des classificateurs indigènes, des classificateurs d'origine chinoise et des classificateurs formés à partir de mots d'origine occidentale. Ceux-ci accompagnent des déterminants numéraux⁷. Bien

1. Voir Chao (1968), Wang (1977), Li & Thompson (1981), Erbaugh (1986), Peyraube (à paraître). La plupart du temps ces travaux ont pour objet la langue écrite.

2. Catégorie universellement attestée.

3. Voir aussi plus bas.

4. Peyraube (à paraître) signale que les dialectes chinois contemporains du Sud en possèdent encore bien plus que le mandarin (chinois septentrional).

5. D'après l'étude d'Erbaugh (1986).

6. Il s'agit d'ensembles flous.

7. Les numéraux sont soit japonais soit sino-japonais. Cf. Clancy (1985). Le choix du numéral dépend généralement de l'origine du classificateur.

qu'il existe quelques indices allant dans ce sens, il n'est pas totalement clair que cette langue de la famille altaïque possédait déjà un système qui lui était propre avant les contacts avec le chinois. Selon les dictionnaires, son inventaire actuel comporte entre 200 et 300 formes différentes, mais les locuteurs individuels n'en utilisent qu'une partie, à savoir entre 30 et 80¹. Comme pour le mandarin, le nombre de classificateurs utilisés dans l'usage quotidien de la langue est encore plus restreint. Les plus fréquents sont ceux qui renvoient à des catégories telles que la catégorie des humains, celle des objets inanimés², celle des animaux, celle des objets longs et minces et celle des objets minces et aplatis. Bon nombre de classificateurs sont très rares et ne sont attestés que dans des contextes littéraires et formels. Certaines formes semblent être devenues sémantiquement opaques.

Plusieurs travaux ont montré que ces classificateurs peuvent aussi fonctionner au niveau discursif en qualité d'anaphores³ fournissant des informations sur le statut discursif des référents.

L'acquisition de ces classificateurs a été étudiée en particulier par Sanches (1977), Matsumoto (1984a,b,c) et Clancy (1985). Ces études ont permis de déterminer quels sont les classificateurs les plus fondamentaux (Sanches, 1977) et dans quel ordre ils sont acquis (Matsumoto, 1984a,b,c). Ce dernier chercheur a également analysé les types d'erreurs : confusion des séries de numéraux, confusion des séries de classificateurs, mauvais choix de classificateur. Les formes sino-japonaises sont acquises en premier, probablement parce qu'elles sont plus générales et bénéficient d'une plus grande transparence sémantique.

Le jacalteco est une langue maya parlée au Guatemala⁴. Celle-ci se caractérise entre autres par la co-existence de plusieurs systèmes de classification⁵ : un ensemble de classificateurs nominaux et trois autres systèmes de classification, à savoir un ensemble de trois classes numérales, un ensemble de deux classes de pluriel et un ensemble bien plus vaste de termes de mesure.

Ses vingt-quatre classificateurs nominaux sont des morphèmes libres qui se placent juste devant le nom et peuvent se trouver en présence d'autres déterminants du groupe nominal. Ils sont tous sémantiquement transparents et peuvent en outre, comme en japonais et d'ailleurs dans bien d'autres langues, fonctionner comme des éléments anaphoriques. Cet ensemble connaît deux sous-systèmes très équilibrés que Craig met en relation avec la culture jacaltèque : le premier catégorise l'univers des hommes et des

1. D'après les données de Sanches (1977) et de Downing (1984).

2. Les entités non animées font l'objet de la catégorisation la plus fine (Clancy, 1985).

3. Cf. Downing (1986).

4. Pour sa description, voir Day (1973), Craig (1977) et Datz (1980).

5. Voir Craig (1986 : 263-293).

(multiples) dieux (domaine de l'interaction sociale) au moyen de traits sémantiques touchant à la divinité, à la parenté, au sexe et à l'âge, le second catégorise le monde non humain (domaine de l'interaction physique et fonctionnelle)¹ au moyen de traits sémantiques ayant essentiellement trait à la consistance. Les principes de classement sont culturellement motivés, comme le démontre Craig, et permettent de couvrir tous les aspects de la vie jacaltèque traditionnelle.

Le geviya est un parler typiquement bantou du Gabon, appartenant au groupe B30. Comme la plupart des autres langues bantoues il possède, non pas un système de classificateurs comme les langues présentées ci-dessus, mais un système de classes nominales et un système d'accord relativement complexes. Les noms sont nécessairement marqués par un préfixe nominal de classe indépendamment de leur fonction syntaxique. Le système comporte en tout 19 de ces marqueurs nominaux. Une classe nominale comprend tous les noms recevant le même marqueur nominal. Seules les classes 1 et 2 présentent des contenus sémantiquement homogènes, dans la mesure où elles contiennent les noms d'humains et en particulier les noms d'agent. Certains marqueurs nominaux de ce parler peuvent jouer un rôle dans la dérivation déverbativale et dénominative.

Les noms sont subdivisés en genres qui sont caractérisés soit par un couple de marqueurs nominaux de classe (genres binaires) soit par un seul marqueur nominal de classe (genres unitaires). Les appariements de classes correspondent à une corrélation de nombre (singulier vs pluriel). Le geviya possède une douzaine de genres binaires et autant de genres unitaires.

L'accord en classe se fait d'une part à l'intérieur des syntagmes nominaux et d'autre part entre le nom sujet et le verbe prédicat et il est marqué au moyen de marqueurs d'accord.

On observe à travers ces quelques exemples que bien souvent les systèmes de classificateurs prennent pour objet des noms culturellement valorisés. Ces exemples permettent également de faire une constatation importante, à savoir que la notion de classification nominale, qui de toute évidence est bien connue dans plusieurs domaines qui relèvent des Sciences de l'Homme, dissimule en réalité une grande diversité de systèmes².

Pour ce qui est des systèmes de classificateurs, les travaux de recherche ont pendant plusieurs décennies essentiellement cherché à décrire les caractéristiques communes. (Cf. à ce propos, Adams & Conklin (1973) sur les systèmes de classificateurs de l'Asie du

1. Distinction trichotomique empruntée à Denny (1976).

2. Grinevald (à paraître). Aussi Creissels (1995 : 83ss.).

Sud-Est, Allan (1977) sur les traits sémantiques communs des systèmes de classificateurs du monde, Dixon (1982, 1986) sur la nécessité de distinguer pour certaines langues d’Australie entre systèmes de classes nominales et systèmes de classificateurs.) Ces travaux construisaient sur deux études fondatrices concernant l’origine de ces systèmes et leurs traits grammaticaux, à savoir Greenberg (1972) et Dixon (1982,1986).

Ce sont surtout certaines études récentes, également citées par Grinevald, qui ont progressivement mis en évidence et souligné leur diversité¹. Malheureusement cette diversité n’est pas toujours perçue par les chercheurs en Sciences Cognitives² voire même en Linguistique Générale, ce qui donne parfois lieu dans les publications portant sur ce sujet à des généralisations hâtives et à des amalgames imprudents. Sans la prise en compte de la diversité des systèmes, les résultats courent le risque d’être partiels ou erronés.

Plus généralement la diversité des systèmes de classification nominale n’est pas non plus toujours bien visible dans les définitions proposées par des dictionnaires spécialisés qu’ils soient plutôt anciens ou récents³. Elles sont généralement trop restrictives, par exemple dans la mesure où l’on attribue aux classificateurs un rôle exclusivement sémantique. Citons pour illustrer ce propos la description donnée par D. Crystal⁴ concernant les classificateurs : *“The marking of lexical items as belonging to the same semantic class is an important feature of many languages (...), and sometimes quite unexpected bases of classifications are found, in terms of shape, size, colours, movability, animacy, status, and so on.”* La prudence est donc de rigueur. Une description approfondie ainsi qu’une comparaison poussée des systèmes décrits jusqu’à présent sont nécessaires, afin d’éviter que certaines données insuffisamment vérifiées soient reprises pour des études abordant le niveau conceptuel par exemple.

La définition proposée par D. Creissels dans son ouvrage récent sur la syntaxe⁵, rend de manière beaucoup plus satisfaisante compte de la complexité réelle des phénomènes de classification nominale⁶. La notion de classe nominale ou de genre nominal est intimement liée à celle de classe d’accord qu’il définit sur la base du fonctionnement de la détermination nominale. Pour que l’on puisse considérer que ce

1. Surtout Lichtenberk (1983), Carlson & Payne (1989), Craig (1986, 1987, 1992 et 1994). Également les discussions au sein du projet de Cologne sur les universaux dans le domaine des fonctions majeures du langage : Seiler & Lehmann (1982) et Seiler & Stachowiak (1982).

2. Notamment par ceux qui travaillent dans la perspective universaliste.

3. Cf. Dubois et al. (1973, 1994). La définition de la notion de ‘classificateur’ y est également très sommaire. Il en est de même dans la plupart des autres dictionnaires actuellement disponibles.

4. Crystal (1980 : 61). La définition donnée par Crystal reflète bien entendu un état des connaissances moins avancé. Elle n’a pas fait l’objet d’améliorations dans les éditions ultérieures.

5. Creissels (1995).

6. Il s’agit d’une version améliorée de celle proposée dans Creissels (1979) où par exemple la notion de classe d’accord n’apparaît pas.

fonctionnement dans une langue précise donne lieu à des phénomènes d'accord, il faut que "les deux conditions suivantes (soient) réunies : (1) dans certains cas au moins, il arrive qu'une même modalité de détermination se réalise par des formes différentes dont la distribution fait intervenir un conditionnement autre que phonologique ; (2) étant donné deux modalités de détermination différentes donnant lieu toutes deux à un tel choix, on observe à l'intérieur d'un constituant nominal un conditionnement mutuel de la forme prise par chacun des deux déterminants¹. Les classes d'accord sont établies sur la base d'une relation d'équivalence au niveau de la compatibilité entre substantifs et déterminants. Les "genres" des langues bantoues sont des appariements de classes d'accord selon une correspondance corrélatrice singulier/pluriel².

Les systèmes de "classificateurs", pour lesquels Creissels cite comme exemple le chinois (cf. *supra*), font intervenir un mécanisme analogue dans la mesure où l'adjonction d'un déterminant au mot substantif s'accompagne obligatoirement de l'insertion d'un "classificateur" entre le déterminant et le substantif, comme le montrent les quelques exemples suivants (empruntés à Creissel (1995)³) :

- (1) zhei zhang zhuoz
|cette|clas.|table|
'cette table'
- (2) zhei ding maoz
|cet|clas.|bonnet|
'ce bonnet'
- (3) san zhang zhuoz
|trois|clas.|table|
'trois tables'
- (4) san ding maoz
|trois|clas.|bonnet|
'trois bonnets'

Depuis quelques années on note un regain d'intérêt pour les systèmes de classificateurs, et plus largement de classification nominale, de la part des linguistes actifs dans le domaine de la Linguistique Générale mais aussi des cognitivistes à la recherche du

1. Creissels (1995 : 84). Il définit la détermination comme "l'ensemble des opérations par lesquelles l'énonciateur construit un constituant nominal en combinant un lexème substantival avec d'autres éléments qui précisent d'une manière ou d'une autre la signification de ce lexème" (p. 72).

2. Cf. le *geviya* ci-dessus.

3. Page 85, exemples 57 à 60. Les tons ne sont pas transcrits pour des raisons de simplicité et de concision.

fondement cognitif des classificateurs¹. Ces systèmes peuvent en effet être considérés comme un dispositif linguistique de catégorisation nominale. Couplée avec des travaux sur les taxonomies lexicales, l'étude du processus de catégorisation nominale et de la nature des catégories qui en résultent devrait nous permettre de mieux comprendre le phénomène passionnant de la catégorisation humaine mais aussi la structure sémantique du langage².

Les recherches menées dans ces domaines visent à obtenir des réponses à des questions de portée essentiellement théorique touchant à la sémantique, la pragmatique, la grammaire, la diachronie et les chemins d'évolution, l'acquisition et la perte des classificateurs³. Le besoin de travaux descriptivement fiables s'en fait d'autant plus ressentir.

Une nouvelle typologie

Dans une étude très récente C. Grinevald⁴ propose une nouvelle typologie à la fois morphosyntaxique et fonctionnelle des systèmes de classificateurs à partir de données anciennes et nouvelles, ces systèmes faisant partie, comme d'autres, de l'ensemble plus vaste des systèmes de classification nominale. Ce dernier correspond selon l'auteur à un continuum avec à l'une des extrémités le domaine du lexique et à l'autre le domaine de la grammaire⁵.

De côté du lexique se situent (1) les systèmes faisant intervenir des termes de mesure ou mensuratifs (attestés dans toutes les langues connues) exprimant des quantités à la fois pour des noms comptables et pour des noms non comptables (noms massiques) et (2) les systèmes faisant appel à des termes de classe d'origine clairement lexicale et manifestant divers degrés de productivité dans le lexique d'une langue. Ces termes de classe qui fonctionnent comme éléments catégorisateurs relèvent de la composition nominale⁶ et jouent un rôle dans la création lexicale. Ils peuvent avec le temps se transformer en véritables classificateurs (voir ci-après) comme résultat d'une grammaticalisation. Les deux types de systèmes sont sémantiquement transparents.

Du côté de la grammaire on trouve (1) les systèmes à classes de genre rencontrées notamment dans les langues indo-européennes (les langues romanes par exemple⁷) et (2)

1. Cf. par exemple, Lakoff (1986).

2. Grinevald (1986 : 2-3).

3. Grinevald (à paraître).

4. Grinevald (à paraître). Les travaux de C. Grinevald (Craig) se situent dans la perspective de la Linguistique Cognitive.

5. Pour une définition de la distinction entre les deux extrémités, voir Dixon (1986).

6. Cf. -berry dans raspberry, strawberry, etc. en anglais.

7. Ces langues ont un système de genre et d'accord. La répartition des noms en genres est au moins partiellement liée à une distinction de sexe (masculin vs féminin).

les systèmes à classes nominales fréquents à l'intérieur de la famille Niger-Congo. Les deux types de systèmes se caractérisent par une motivation sémantique restreinte, par le fait que le marquage est obligatoire et que tous les noms de la langue sont classés et enfin par la présence d'un accord grammatical. La différence entre les deux réside dans le nombre effectif de classes (cf. *supra*).

Il est à noter que différents systèmes peuvent co-exister au sein d'une seule et même langue. C'est ce qui se passe par exemple dans bon nombre de langues bantoues, telles que le setswana et le geviya (pour ce dernier voir ci-après, chapitre 9¹) où certains marqueurs de classe nominale remplissent une fonction dérivationnelle.

Cette nouvelle typologie, qui est loin d'être définitive et qui a la vocation de servir d'outil de travail lors de recherches ultérieures, pose d'une part qu'il existe une catégorie linguistique de "classificateurs" dans certaines langues du monde fonctionnant probablement tous comme des marqueurs d'individuation de noms conceptuels², distincte d'autres systèmes de classification nominale purement grammaticaux (classes de genre, classes nominales) ou purement lexicaux (termes de mesure, termes de classe) ; et d'autre part qu'il existe divers types de classificateurs qui correspondent à des principes de catégorisation sémantique. Les systèmes de classificateurs apparaissent donc comme intermédiaires sur l'axe lexico-grammatical : ils ont tous subi des processus de grammaticalisation mais ont conservé la motivation sémantique. Ils ne sont obligatoires que dans certaines constructions. Suivant le classement de Grinevald, ils comprennent :

- les classificateurs numériques, des morphèmes d'autonomie variable et apparaissant dans des contextes de quantification. On distingue deux sous-types pouvant co-exister au sein d'une même langue : les classificateurs sortaux et les classificateurs mensuraux, ces derniers étant apparentés aux termes de mesure (ci-dessus). Grinevald fait l'hypothèse de travail que ces classificateurs en tant qu'opérateurs de quantification relèvent d'une sémantique du *physique*³.

Ce type le plus commun est majoritairement rattaché à l'Asie suivant une approche prototypique (langues d'Asie du Sud-Est, langues de l'Asie de l'Est). Ils sont

1. Et aussi le chapitre 2, première partie de la section A.

2. Voir Creissels (1995 : 85) pour un point de vue similaire.

3. Grinevald s'est inspirée du cadre de Rijkhoff (1990 en particulier) pour décrire les différences fonctionnelles des classificateurs. Ceux-ci sont considérés comme des opérateurs qui correspondent à différents modes d'individuation. Les études les plus récentes sur les systèmes de classificateurs montrent que la classification linguistique catégorise de manière explicite le monde en termes de différents types d'interactions réalisées par les humains. Ces interactions sont d'ordre social, physique et fonctionnel. (Cf. Craig (Grinevald), 1986 : 5.). L'utilité des classificateurs résiderait justement dans la prise en compte de ces interactions qu'ont les humains avec les objets du monde (Denny, 1976).

également attestés sur les deux continents américains (langues maya par exemple) et en Océanie¹.

- les classificateurs de noms, morphèmes libres apparaissant dans la périphérie du nom à l'intérieur du syntagme nominal. Ils peuvent fonctionner comme déterminant du nom et comme formes pronominales indépendantes (fonction discursive). Selon Grinevald ils relèveraient d'une sémantique de la *matière* ou de l'*essence*, en tant qu'opérateurs de qualité.

Ce type de classificateurs peu connu et peu documenté est majoritairement rattaché à l'Amérique Centrale (branche kanjobalane de la famille maya). On les trouve aussi en Australie, mais sous une forme moins grammaticalisée.

- les classificateurs génitifs, morphèmes apparaissant dans les constructions possessives et catégorisant le possédé². Ce type de système sélectionne un ensemble limité de noms au sein du lexique, dénotant des objets culturellement très valorisés. Ces systèmes relèveraient d'une sémantique de la *fonction*, avec des classificateurs fonctionnant comme opérateurs de localisation.

Ces classificateurs sont majoritairement rattachés à l'Océanie (langues micronésiennes), même s'ils sont également attestés sur les deux continents américains.

- les classificateurs verbaux, qui se caractérisent par un degré de complexité plus important et se trouvent à l'intérieur de la forme verbale. Ils catégorisent l'un des arguments nominaux du verbe. Un premier sous-type fait appel à des classificateurs avec pour origine des noms génériques et pour lesquels cette origine est encore visible. L'autre sous-type est davantage apparenté aux classificateurs numériques.

Ces classificateurs sont majoritairement rattachés à l'Amérique du Nord mais existeraient également en Australie ;

- quelques types mineurs moins fréquents ou moins documentés.

Grinevald souligne à juste titre que l'existence de ces différents types est confirmée par le fait que certaines langues du monde possèdent plusieurs systèmes à la fois.

Prenant leur source dans les structures lexicales et syntaxiques prédominantes des langues³, ces systèmes de classificateurs connaissent actuellement des stades de

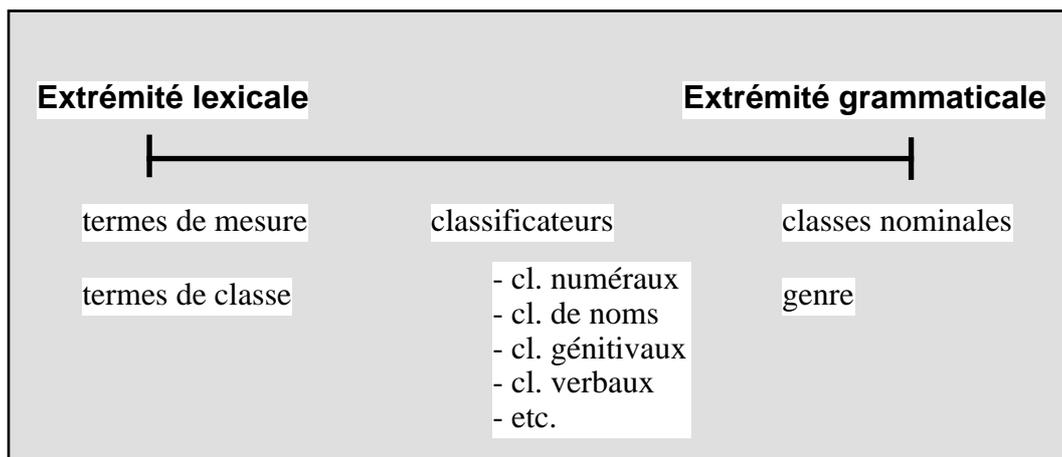
1. Voir aussi Croft (1990 : 31).

2. Croft (1990 : 31, 37) les appelle 'possessive classifiers'. Il classe ce type de classificateurs qui peut intervenir au sein de constructions génitiales parmi les phénomènes linguistiques instables et non fréquents.

3. Il s'agit ici de l'origine possible des SYSTEMES de morphèmes classificateurs. Greenberg (1978) suggère que des démonstratifs aient également pu jouer un rôle dans la création des systèmes de classification. En affirmant cela, il s'appuie sur une évolution historique des démonstratifs très

grammaticalisation divers. Les plus anciens se caractériseraient par un degré important d'opacité sémantique. Les langues se distinguent également par le degré de productivité ou dynamisme.

De cette nouvelle typologie on peut dégager la vue d'ensemble suivante des systèmes de classification nominale :



Systèmes de classification nominale

D'après Grinevald (à paraître).

Les langues bantoues dont il sera question au chapitre suivant se caractérisent, rappelons-le, par des systèmes de classes nominales présentant un degré élevé de grammaticalisation et se situent donc avec les langues dotées de systèmes de genre à l'extrémité grammaticale du continuum.

fréquemment observée dans les langues gur et atlantiques. Ce qui s'est réellement passé dans ces langues n'est pas une création de systèmes à partir de démonstratifs mais un renouvellement de la morphologie des classes déjà existante au moyen de ces formes. Il convient donc de clairement distinguer entre origine des systèmes de classificateurs et origine des morphèmes classificateurs, même s'il peut éventuellement exister un lien entre les deux. (D. Creissels, c. p.)

Chapitre 9

CATEGORISATION NOMINALE EN BANTOU :

Changement linguistique, variation et acquisition

Les systèmes de classification nominale dans les langues bantoues

Les systèmes de classification nominale et d'accord propres aux langues bantoues, dont les caractéristiques essentielles ont déjà été dûment décrites depuis Bleek (1862-1868) et Meinhof (1906) jusqu'à nos jours en passant par Homburger (1941), Westermann (1927, 1952), Guthrie (1948, 1953, 1969-1971), Meeussen (1967, 1969), Greenberg (entre autres 1955, 1963, 1978)¹ et encore bien d'autres, attestent un degré avancé de grammaticalisation. La motivation sémantique des classes nominales est en règle générale très restreinte², même si l'on peut relever dans les langues pour bon nombre de genres, en tant que couplages de marqueurs préfixaux donnant lieu à une corrélation de nombre ou en tant que genres monoclasses (ou unitaires), des proportions statistiquement significatives de noms dépendant d'une catégorie sémantique donnée³. C'est pour cette dernière raison que beaucoup pensent que les langues bantoues sont issues d'une protolangue dotée d'un système de classificateurs nominaux (entièrement ou au moins en grande partie) motivé du point de vue sémantique⁴. La théorie de la valeur sémantique des genres bantous, qui connaît aussi de farouches opposants⁵, a donné lieu à plusieurs versions, plus ou moins radicales, depuis ses origines au siècle précédent. La version la plus généralement adoptée⁶ est celle selon laquelle :

- cl. 1/2* = *humains*
- cl. 5/6* = *parties du corps existant par paires, phénomènes naturels*
- cl. 9/10* = *animaux*
- cl. 14* = *noms massiques*

1. Les références données ici ne sont pas exhaustives.

2. Certains contestent ce point de vue. Il y aurait bien motivation sémantique, mais cette notion serait à prendre dans un sens plus large. Cf. Contini-Morava (1997) et aussi ci-après.

3. Il serait toutefois totalement erroné d'attribuer inconsidérément un classement sémantico-conceptuel quelconque aux locuteurs des langues bantoues actuelles, comme le faisaient les auteurs du XIX^{ème} siècle croyant avoir trouvé là une preuve de la mentalité primitive des Noirs africains. La prudence est de rigueur dans ce domaine.

4. Givón (1970), Heine (1982), Denny & Creider (1986).

5. Cf. Richardson (1967) qui affirme de manière très catégorique l'impossibilité de dégager une base conceptuelle pour la classification nominale en proto-bantou.

6. Voir Heine (1982).

cl. 15 = *infinitifs*

cl. 16-18 = *locatifs*

Denny et Creider¹ ont proposé un modèle beaucoup plus élaboré, construit sur la base du vocabulaire du proto-bantou de Guthrie² et comportant deux sous-systèmes sémantiquement distincts et morphologiquement chevauchants, l'un pour les noms comptables, l'autre pour les noms massiques. Ce modèle fait intervenir pour le premier sous-système des distinctions binaires telles que configuration (spatiale) *vs* espèce ('kinds'), massif *vs* contour, étendu *vs* non étendu, artefact *vs* animé, et pour le second des distinctions du type compact *vs* dispersé. L'ensemble reste somme toute assez hypothétique mais ouvre des perspectives intéressantes dans la mesure où les auteurs cherchent à aller au-delà des classements habituels. Leur travail, comme d'autres de la même époque, se caractérise surtout par le souci de définir chaque classe nominale par un seul trait sémantique abstrait et invariant, même si les auteurs essayent à plusieurs reprises d'intégrer les diverses exceptions apparentes en faisant appel à des mécanismes conceptuels secondaires.

Des travaux beaucoup plus récents prenant pour objet non pas les classes nominales du proto-bantou mais celles du swahili contemporain, en particulier ceux de Contini-Morava³, ont tenté d'aller encore plus loin dans cette direction grâce à un changement d'approche. Selon cet auteur le diagnostic de l'arbitraire prend son appui dans une définition clairement trop restrictive de la notion de cohérence sémantique. Elle postule également qu'une approche sémantico-cognitive fait apparaître une systématisme encore plus grande⁴. Analyser les classes nominales en termes d'invariants sémantiques mène à une impasse, dans la mesure où il y aura toujours des résidus non expliqués. Certains ont essayé de sortir de cette impasse en introduisant une distinction entre un ensemble "dérivé" de classes présumées sémantiquement motivées et un ensemble "inhérent" de classes largement arbitraires⁵, mais une telle distinction n'aborde pas la question des relations sémantiques entre classes et à l'intérieur des classes. L'approche de Contini rompt avec la conception aristotélicienne de la catégorisation linguistique⁶. L'appartenance à une catégorie peut se fonder sur plusieurs critères, y compris les "ressemblances de famille", la métaphore, la métonymie et l'euphémisme, et certains membres d'une catégorie ont un degré de prototypicité plus élevé que d'autres⁷. A travers l'exemple de

1. Denny & Creider (1986). Il s'agit de la reprise d'un article déjà publié en 1976.

2. Guthrie (1971).

3. Contini-Morava (1997).

4. Ibid. p. 599 et ss.

5. Cf. Givón (1972), Heine (1982) et Nurse & Hinnebusch (1993).

6. D'autres travaillent également dans cette optique : Zubin & Köpcke (1986) et Spitulnik (1987, 1989).

7. Contini-Morava (1997 : 603).

quelques classes nominales moyennement hétérogènes du point de vue sémantique¹, cet auteur montre à quel point cette approche peut être fertile pour des systèmes synchroniques tels que celui du swahili. Pour chaque classe analysée un réseau sémantique relativement complexe est proposée, au sein duquel on distingue des relations de schématicité et des relations d'extension².

Au moins deux questions peuvent être soulevées à propos de ces réseaux : furent-ils aussi complexes ou organisés différemment à des stades antérieurs de leur développement ? Et si les réseaux constituent une réalité synchronique, quel est le degré de conscience qu'en ont les locuteurs actuels ? Contini n'aborde pas ces questions. Les relations décrites par elle sont indéniablement le résultat de mécanismes de type 'métaphore', 'métonymie', etc., dont il est bien connu qu'ils contribuent à l'évolution du lexique d'une langue. Et pour ce qui est du degré de conscience, il faudrait concevoir des tests et les soumettre à des groupes de locuteurs.

Le classement typologique que propose Grinevald pour les systèmes de classification nominale³ me paraît d'ailleurs aller aussi dans le sens d'un système originel sémantiquement motivé dans la mesure où, selon ce chercheur, les langues puisent leurs classificateurs (nominaux et autres) dans leurs ressources lexicales et syntaxiques et que la grammaticalisation progressive d'une langue accroît son opacité sémantique⁴.

Le système d'accord de la protolangue se serait d'ailleurs également caractérisé, d'après certains, par une parfaite cohérence dont les variations synchroniques quant aux éléments indexés et quant à la transparence phonologique des marqueurs d'accord ne constituent qu'un reflet.

Partant de l'hypothèse stipulant un protosystème transparent du point de vue sémantico-conceptuel, on est bien entendu obligé de dire que la transparence originelle s'est estompée en grande partie, voire perdue. Reste à savoir à quel niveau de profondeur historique se situait ce système transparent. Williamson (1989) fait remarquer à ce propos que le système de classification nominale avait déjà subi une grammaticalisation importante en proto-Niger-Congo et que le fondement sémantique du système remonte au pré-Niger-Congo⁵.

1. Il s'agit des classes 3, 7 et 11/14 (11 et 14 ayant fusionné).

2. Ces notions ont été empruntées à Langacker (1988).

3. Voir chapitre précédent.

4. Creissels (1995 : 86) signale une autre origine possible pour certains systèmes de classificateurs. Il pourrait s'agir selon lui d'anciens démonstratifs ayant perdu leur valeur déictique. Cette origine paraît beaucoup plus problématique.

5. Williamson (1989 : 32).

Les langues bantoues peuvent être rapprochées du point de vue fonctionnel des langues à genres telles que les langues romanes, avec comme différences tout de même le degré de développement des systèmes de genres et des phénomènes d'accord et la manière dont la répartition en genres s'est faite. Dans le contexte bantou, et plus généralement celui des langues Niger-Congo, la répartition s'est faite sans intervention de la distinction de sexe. Cette dernière ne peut donc pas prétendre au statut d'universal.

Ce qui est important à noter est le fait que dans beaucoup de langues bantoues actuelles on relève des variations synchroniques concernant les classes, les appariements et le système d'accord. Certains systèmes morphosyntaxiques bantous présentent actuellement des signes d'épuisement dans la mesure où certaines distinctions ont disparu (correspondant à une perte au niveau de la richesse de l'inventaire), que certaines catégories nominales n'ont plus de marqueur segmental, que certains marqueurs nominaux sont devenus homophones ou que l'accord ne fait plus intervenir des marqueurs phonologiquement identiques ou similaires aux marqueurs nominaux. La survie d'un certain nombre de systèmes semble même menacée¹. D'après Grinevald, les processus de dégradation morphologique est plutôt typique des systèmes davantage grammaticalisés comme aboutissement d'un schème d'évolution linguistique².

Les systèmes de classification nominale rencontrés dans les langues d'Amazonie présentent un certain nombre de ressemblances avec les systèmes bantous, mais semblent correspondre à un stade de développement antérieur, avec une motivation sémantique plus apparente³.

Qu'est-il possible de dire dans l'état actuel des connaissances sur l'origine de ces systèmes bantous, sur leur évolution historique, leur diversification et éventuellement aussi leur disparition progressive ? Quels sont les mécanismes à l'œuvre dans les processus de changement linguistique ? Quels facteurs contribuent à la conservation de ces traits et quels facteurs à leur abandon ? Comment expliquer les variations relevées en synchronie ?

Les dernières décennies ont vu les connaissances sur la diachronie et la synchronie de ces systèmes s'accroître considérablement pour de nombreuses régions du territoire bantou, grâce à des recherches effectuées dans différents pays africains. Pour les parlers des groupes bantous examinés jusqu'à ce jour par les chercheurs du Laboratoire

1. Cf. ce qui se passe en B10 (Gabon).

2. Grinevald (à paraître).

3. Colette Grinevald, communication personnelle.

“Dynamique du Langage” (DDL) ou par des chercheurs étrangers associés¹, les points suivants ont été solidement établis :

- l’inventaire des catégories nominales et des marqueurs nominaux préfixés (morphèmes et allomorphes) ;
- les appariements entre catégories ;
- le système d’accord entre le sujet et le prédicat ainsi qu’à l’intérieur du syntagme nominal ;
- les catégories sémantiques attestées dans les genres biclasses ou monoclasses ;
- la fréquences des catégories et des appariements dans le lexique ;
- le rôle des marqueurs de catégorie dans la dérivation nominale ;

- les variations à l’intérieur des parlers et entre les parlers quant à l’inventaire des formes et de leur utilisation ;

- les hypothèses concernant le protosystème de chaque groupe et ses évolutions ;
- les aboutissements du système du bantou commun / proto-bantou.

Les données actuellement disponibles n’attendent que d’être exploitées dans le cadre d’une recherche plus poussée.

Les langues bantoues présentent un intérêt particulier pour l’étude de la catégorisation : elles se caractérisent par un système de marqueurs de catégorisation nominale, plus ou moins développé selon les langues, dont le rôle morphosyntaxique a depuis longtemps été mis en évidence par de nombreux travaux descriptifs. Les différences linguistiques synchroniques entre langues sont considérables : les langues peuvent avoir des systèmes possédant jusqu’à 27 catégories ou au contraire posséder des systèmes très rudimentaires. A l’intérieur de cet ensemble linguistique on distingue donc des degrés divers de complexité et de dynamisme.

En outre, les marqueurs de ces systèmes ont tous la propriété d’être au moins en partie déterminés sémantiquement. Certaines distinctions, telles que animé vs inanimé, humain vs non humain se retrouvent dans tous les systèmes et paraissent donc bien ancrés².

Le projet

1. Il s’agit essentiellement des parlers du Gabon, des deux Congo et de la zone Est.

2. Il s’agit d’une tendance universelle en matière de classification linguistique. Les systèmes les moins développés possèdent ces deux traits sémantico-conceptuels.

Le projet développé ici a pour objectif général d'examiner les systèmes de marqueurs de catégorisation nominale en bantou d'un triple point de vue :

- 1) leur origine historique et leur évolution à travers le temps (dimension diachronique) ;
- 2) les variations dialectales synchroniques les concernant (dimension synchronique) ;
- 3) leur acquisition par les jeunes enfants¹.

Pour ce qui est de leur origine historique (point 1), se pose également, en plus de la question déjà fort ancienne et évoquée ci-dessus sur la motivation sémantique du système et éventuellement aussi sur les degrés de motivation sémantique, celle de la nature de ces marqueurs à des étapes historiques antérieures. (Cf. Hombert (1981) et Demuth et al. (1986) sur les rapports entre le proto-bantou et le proto-bénoué-congo.)

Son approche interdisciplinaire

Le projet se veut expressément interdisciplinaire. Il se trouve très clairement à l'intersection des préoccupations de plusieurs équipes de recherche du Laboratoire DDL :

- la Catégorisation (ontologique, conceptuelle et linguistique) ;
- la Reconstruction (langue & histoire) ;
- l'Acquisition des langues (par les jeunes enfants).

Une telle position confère au projet une importance capitale dans le sens où il pourra susciter des contributions scientifiques de différents domaines d'investigation et permettra de réunir au sein d'un même groupe de recherche un grand nombre de points de vue et de compétences.

L'intégration de données acquisitionnelles ouvre à mon avis des perspectives très intéressantes. En effet, de nombreux types de processus linguistiques se rencontrent à la fois dans le domaine de l'acquisition des langues et dans le domaine du changement historique. Plusieurs linguistes travaillant dans l'un ou l'autre des deux domaines (entre autres King (1969), Traugott (1973), Baron (1977), Slobin (1977 et 1985), Bybee (1979),

1. Il est évident que les recherches menées en sociolinguistique auront leur mot à dire à l'intérieur de ces trois domaines. Cf. ci-après l'approche de Ravid.

Hooper (1979), Schwarzwald (1980), Erbaugh (1986)¹ et Demuth et al. (1986) ont remarqué au cours des deux dernières décennies ce que les données acquisitionnelles peuvent apporter à la compréhension du changement linguistique et en ont fait part dans leurs travaux. Selon Demuth, Marchese et Faraclas² l'étude des processus acquisitionnels devrait permettre :

- (a) d'établir des contraintes fortes sur les types d'hypothèses par lesquels les données historiques peuvent être expliquées ;
- (b) d'évaluer des hypothèses historiques en compétition en utilisant des tendances attestées dans le domaine de l'acquisition comme dispositif d'évaluation ;
- (c) de développer une base commune pour décrire les processus généraux de variation linguistique et de changement linguistique.

Ils font également remarquer qu'un tel cadre doit pouvoir rendre compte aussi des processus dynamiques à l'œuvre dans les pidgins et les créoles et dans les situations de contact entre langues.

Dans leur article sur les systèmes de classes nominales et d'accord de quelques langues appartenant toutes à la famille linguistique Niger-Congo, Demuth, Marchese et Faraclas illustrent de quelle manière une confrontation entre données diachroniques issues d'études comparées, données acquisitionnelles et données concernant les contacts entre langues peut être fertile. Ils montrent à travers une comparaison des évolutions historiques attestées par les langues Cross-River, kru et bantoues avec des données acquisitionnelles obtenues pour certaines langues bantoues que les changements historiques qui ont résulté dans la mise à plat de distinctions de genres et d'accord dans certaines langues Niger-Congo correspondent de bien des manières aux différents stades d'acquisition d'un système de classification nominale dans des langues qui ont conservé ces distinctions.

A l'intérieur de l'ensemble des langues Cross-River, des degrés variables de rétention des préfixes nominaux reconstruits pour le proto-bénoué-congo (PBC) sont relevés, allant de leur rétention totale à leur perte totale. Ces degrés indiquent des directions dans lesquelles les changements ont pu avoir lieu. Les données synchroniques mettent en évidence différentes étapes possibles d'un développement historique allant globalement dans le sens d'une réduction des systèmes productifs de classification nominale et d'accord.

1. Il s'agit d'un article sur le développement historique des classificateurs nominaux en chinois et sur l'acquisition de ces classificateurs par les enfants. D'intéressants parallèles entre les deux domaines apparaissent.

2. Demuth, Marchese & Faraclas (1986 : 468).

Les facteurs qui sous-tendent ces processus se dégagent assez facilement et la plupart d'entre eux se rencontrent aussi dans d'autres ensembles de langues.

- Les préfixes, plutôt que de disparaître simplement, ont tendance à s'intégrer aux thèmes auxquels ils sont associés.
- Certaines classes paraissent mieux résister à l'évolution sus-décrite que d'autres, les plus tenaces étant la classe 1/2 (humains) et la classe 9/10 (non-humains). Une des langues du groupe tend à confondre toutes les classes "non-humain" en un seul genre. Cette tendance se retrouve dans les langues kru.
- Les classes de pluriel ont tendance à fusionner, avec dans le cas le plus extrême plus qu'un seul marqueur nominal pour toutes ces classes.
- Dans certaines langues seule la marque du pluriel reste productive (\emptyset -/MNpl.).
- L'accord se perd d'abord sur les numéraux et les adjectifs. Il se maintient le mieux sur les pronoms sujets.

L'explication de ces différences synchroniques réside selon les auteurs dans les situations de contacts de langues. Les langues qui attestent un système réduit se seraient trouvées au contact de langues non Cross-River ne possédant aucune distinction de genre aujourd'hui. Cette situation aurait donné lieu à une révision de la forme canonique "préfixe +thème nominal"¹.

L'étude comparée des langues kru fait apparaître que ces langues présentent comme bon nombre de langues Cross-River, une version réduite d'un protosystème plus développé. Les classificateurs nominaux suffixés ont "disparu" par coalescence ou par intégration au thème. On relève une tendance vers \emptyset -/MNpl. L'accord par contre est largement présent et productif en kru. Les pronoms qui prédominent le plus, correspondent aux classes 1a/2 (humains) du PBC et aux classes 9/10 (non-humains, grands animaux) du PBC.

Les langues bantoues apparaissent comme conservatrices par rapport aux langues des Grassfields qui sont en train de perdre beaucoup de distinctions de genre et de confondre les pluriels². Les critères non sémantiques sous-tendant l'intégration des emprunts³ montrent que la sémantique ne joue plus de rôle significatif dans les systèmes

1. Une explication analogue a été avancée par Ducos (1979) pour le badiaranké, une langue atlantique (sous-groupe Nord). Dans cette langue le système des classes nominales n'est plus fonctionnel (mais il reste des traces), alors des parlers proches tels que le biafada attestent encore un système tout à fait opérationnel. Selon Ducos, cette évolution s'expliquerait par la pression exercée par le mandinké, langue prestigieuse dépourvue de système de classification nominale avec laquelle le badiaranké a cohabité pendant cinq ou six siècles. Cette pression fut probablement le résultat d'un apport massif de termes manding.

2. Cf. Hyman et al. (1980).

3. La classe par défaut est 9/10. Cf. le geviya ci-après.

bantous issus d'un système présumé sémantiquement motivé au départ. Certaines langues présentent des signes de perte potentielle de marqueurs nominaux (omission de marques dans certains contextes grammaticaux et sociolinguistiques), mais partout le système d'accord reste intact.

Les données acquisitionnelles spontanées et expérimentales du sesotho vérifient un certain nombre de prédictions fondées sur les principes opérants (OP) de Slobin¹. Pour ce qui est de l'acquisition des marqueurs de classe nominale, les auteurs ont relevé l'émergence des marqueurs en trois étapes globales entre 2 et 3 ans² : Ø- > V- > CV-, l'acquisition des préfixes nasaux (N-, NV-) se faisant un peu avant celle des autres formes préfixales. Il apparaît ici un parallèle intéressant entre d'une part le fait que les enfants passent par un stade où un item lexical peut être réalisé sans préfixe, avec préfixe V- ou préfixe plein CV-, même dans des énoncés consécutifs, l'environnement contextuel et grammatical étant identique, et d'autre part les divers stades de perte ou d'intégration des préfixes attestés dans les langues Cross-River. Certains cas d'omission de préfixes dans la structure "N+déterminant" observés chez les jeunes enfants, se retrouvent dans le langage des adultes et pourraient correspondre à un début de perte de préfixes en sesotho. Deux autres prédictions, la régularisation des paradigmes et la neutralisation de distinctions de pluriel lors de l'acquisition du sesotho, ne se sont pas vérifiées.

L'acquisition de l'accord en sesotho est un processus qui commence avant l'âge de 2 ans, le plus clairement avec des démonstratifs et des possessifs. L'apprentissage du système d'accord jouerait ainsi un rôle dans l'acquisition progressive des préfixes nominaux de classe, cette dernière se faisant un peu plus tardivement. L'accord ressort de ces données comme plus fondamental que les classes nominales et la séquence "N + déterminant" semble avoir le statut d'unité cognitive. Cette structure a donné les meilleurs résultats lors des tests, alors que la présentation de noms hors contexte rend l'attribution d'un marqueur de classe bien plus difficile. La rétention de l'accord dans la majorité des langues Niger-Congo paraît confirmer la primauté de l'accord.

L'ouvrage de D. Ravid sur l'acquisition de la morphologie flexionnelle de l'hébreu parlé contemporain intitulé *Language Change in Child and Adult Hebrew*³, fournit un autre exemple, vraisemblablement le plus récent, de la fécondité de cette approche interdisciplinaire. Ravid part du principe que lorsque l'on considère l'étude de l'acquisition des langues comme faisant partie intégrante de l'étude d'autres formes de variation linguistique, les dialectes et les sociolectes notamment, et de l'étude de la

1. Slobin (1977 et 1984).

2. Avec un flottement au niveau de l'usage au sein d'une série d'énoncés, à un stade donné.

3. Ravid (1995).

naissance et de la constitution de nouvelles langues par pidginisation et par créolisation, cette approche des données offre une compréhension nouvelle du changement linguistique ainsi que des facteurs qui sont à l'origine du changement et de la manière dont celui-ci se répand.

Le travail de Ravid, qui présente pour le projet décrit ci-après un grand intérêt méthodologique même si certaines notions ne seront pas directement transposables, est donc en rupture premièrement avec la conception dichotomique saussurienne de la synchronie et de la diachronie, et deuxièmement avec l'hypothèse de la communauté linguistique homogène si chère aux générativistes. Le comportement langagier réel des locuteurs doit impérativement être pris en compte. De même que les variations linguistiques synchroniques¹, qui, à la suite des travaux sociolinguistiques de Labov et de bien d'autres², peuvent être considérées comme le reflet de processus continus de changement linguistique.

L'hébreu moderne parlé présente un intérêt particulier pour ce genre d'étude dans la mesure où cette langue très récente et ressuscitée subit de nos jours des processus de changement accélérés. La variation synchronique importante trouve ses sources dans l'écart entre les exigences normatives et les usages effectifs, dans l'apparition, due à des facteurs socio-économiques, de deux sociolectes avec des caractéristiques morpho-phonologiques et syntaxiques assez distinctes et bien entendu dans les différences d'âge au sein de la communauté entraînant des différences de maturation cognitive et de compétence linguistique (liées entre autres à l'impact de la scolarisation). Ces sources de variation, dont la première est linguistique et les deux autres sont sociolinguistiques, donnent lieu à trois types principaux de déviations par rapport aux exigences normatives : les phénomènes transitoires, les phénomènes non standard et le changement linguistique.

Cette étude très détaillée examine les stratégies d'apprentissage et de traitement mises en œuvre par les enfants et les adultes face à des problèmes locaux d'opacité³, d'irrégularité et d'instabilité de nature morphophonologique. Ces stratégies auxquelles enfants et adultes ne font pas appel de la même manière et dans les mêmes proportions, reposent sur des principes (ou prédispositions naturelles) dont la plupart au moins semblent également être à la base de processus linguistiques diachroniques : l'apprentissage par cœur (primaire ou secondaire selon l'âge et la maturité des apprenants), la recherche de simplicité formelle (fondant une stratégie de base visant à préserver la forme de base en cas d'affixation), la recherche de cohérence formelle (donnant lieu à une stratégie visant à compléter des paradigmes partiels, à fusionner des

1. Cf. La position de Bailey (1973).

2. Par exemple, Weinreich, Labov & Herzog (1968), et les travaux ultérieurs de Labov.

3. Dans le sens d'une distance trop importante entre la structure de surface et la structure profonde, empêchant les locuteurs de la langue la motivation de telle ou telle forme (cf. C. Chomsky (1969)).

règles qui produisent des résultats différents dans des contextes superficiels identiques et donc à rechercher la régularité grammaticale au sein du système)¹, la recherche de transparence sémantique (mise en correspondance simple entre formes et contenus)², la recherche de saillance perceptuelle³ et la recherche de cohérence typologique (stratégie liée à la sensibilité des enfants à l'ordre canonique des mots dans leur langue)⁴.

Ces stratégies peuvent occasionner des structures déviant de la norme. La rétention et l'intégration de ces nouvelles structures dépendra, pour ce qui est de l'hébreu en tout cas mais de toute vraisemblance aussi pour d'autres langues, d'un ensemble complexe de facteurs, linguistiques et non linguistiques. Les régularisations initiées généralement par les jeunes enfants et considérées par tous les autres locuteurs comme erronées seront avortées⁵, parce que trop radicales et trop coûteuses pour la langue. Elles ignorent les spécificités de la langue et disparaîtront par conséquent très rapidement sous l'influence de la maturation et de la scolarisation.

Le sort des autres régularisations cherchant à réduire la distance entre la structure profonde et la structure de surface initiées par des enfants moins jeunes, par des adolescents ou par des locuteurs appartenant à des classes socio-économiques moins favorisées⁶, aura des chances d'être moins dramatique mais dépendra également en grande partie de leur coût pour le système dans sa totalité. Si elles ont un effet bénéfique sur un sous-système de la langue et un coût moyennement élevé, elles donneront lieu, en tant que phénomènes non standard, à une variation synchronique. La stabilité de cette variation sera fonction du nombre de déviations par catégorie ou par item, et son maintien dépendra globalement du nombre de déviations par locuteur. Ces phénomènes non standard sont généralement rejetés comme non valables par les locuteurs qui ont une bonne maîtrise de la langue écrite. Ayant accès à un échantillon de registres et de niveaux d'usage plus large et ainsi à des informations linguistiques d'un niveau plus profond, ces locuteurs perçoivent les zones concernées comme moins opaques et tolèrent mieux certaines

1. Voir Kiparsky (1982) et Vennemann (1972a) qui montrent la présence du principe dans certains processus diachroniques.

2. Ce principe bien connu en psycholinguistique a aussi été décrit dans des travaux portant sur la diachronie : Kiparsky (1982) et Vennemann (1972b).

3. Certaines opérations diachroniques font appel à ce principe. Cf. Naro & Lemle (1976). Ce travail montre que les structures peu ou non saillantes sont plus susceptibles de subir des changements. Les notions de saillance, de prototypicité et de fréquence dans le discours sont bien entendu étroitement liées.

4. Cf. Givón (1976), Slobin & Bever (1982) et Lightfoot (1991). Le dernier traite aussi de l'aspect diachronique.

5. Il s'agit de structures analytiques longues, redondantes mais transparentes. Les jeunes enfants, quelque soit la classe socio-économique à laquelle ils appartiennent, sont le moins aptes à percevoir les relations sous-jacentes et le plus de mal à tolérer l'irrégularité des structures. Ils se laissent guidés par des prédispositions naturelles (OP de Slobin (1973, 1982 et 1985)).

6. Ceux-ci ont développé des compétences cognitives et linguistiques plus poussées grâce à une attention croissante aux propriétés formelles de la langue et à son usage conventionnel.

irrégularités et idiosyncrasies. Si par contre elles sont bénéfiques pour la langue dans son ensemble et de surcroît peu coûteuses, elles deviendront le nouveau standard et seront acceptées par tout le monde¹. Elles assurent dans ce cas le lien entre variation synchronique et changement linguistique.

L'ampleur de la connaissance et de la maîtrise de la langue écrite, la maturation cognitive et linguistique ainsi que le coût des réanalyses "thérapeutiques" exercent donc pour l'hébreu une fonction de contrôle sur les stratégies et les principes sus-mentionnés.

Il ressort de cette étude que le changement linguistique n'est pas introduit par les très jeunes enfants, mais bien plutôt par certaines structures cognitives relevées auprès d'enfants plus âgés, d'adolescents et d'adultes appartenant à des milieux moins favorisés qui répondent à certaines zones d'instabilité de la langue². Ravid retient un modèle triangulaire pour rendre compte du mécanisme qui gouverne la variation et le changement linguistique : l'âge et le sociolecte du locuteur, le composant situationnel déterminant le degré de contrôle linguistique sur la performance langagière (registre) et le degré d'opacité linguistique (langue)³.

L'approche interdisciplinaire présentée ci-dessus n'est donc pas entièrement nouvelle, mais somme toute elle n'a été que peu explorée jusqu'à présent, en particulier pour ce qui est du domaine bantou, et paraît extrêmement prometteuse. L'adopter n'implique d'aucune manière une adhérence spontanée et inconditionnelle à l'hypothèse néogrammairienne classique, prédominante dans des travaux tels que Bach & Harms (1972), Baron (1977), Hooper (1979), Slobin (1977, 1985) ou Kiparsky (1982), selon laquelle les jeunes enfants, par une récapitulation ontogénétique de traits phylogénétiques, seraient les principaux agents du changement linguistique analytique. Au vu des résultats de recherches récentes (notamment Ravid (1995), voir ci-dessus), cette hypothèse paraît non fondée⁴, même si ce sont en effet les enfants qui réagissent le plus fortement à l'opacité des structures et règles linguistiques.

Les langues bantoues, et d'ailleurs beaucoup plus généralement les langues à tradition orale, n'ont malheureusement été que très peu étudiées du point de vue acquisitionnel. L'essentiel de la théorie générale concernant ce domaine de recherche en psycholinguistique repose sur les langues indo-européennes. Cette base est donc bien trop

1. A l'exception bien entendu de certains puristes endurcis !

2. Ravid (1995 : 170).

3. Ibid., pp. 173-174.

4. Cf. aussi Hock (1980 : 660). Toutefois, Demuth et al. (1986) suggèrent que les enfants pourraient avoir une certaine influence sur la restructuration des systèmes de classes nominales bantous.

restreinte et demande à être élargie. Un tel déséquilibre est inacceptable du point de vue scientifique.

A part Katherine Demuth¹ et quelques autres chercheurs², peu de linguistes se sont sérieusement intéressés à l'acquisition des langues à tradition orale. Mais il se trouve qu'au total ces travaux ne concernent qu'une partie très restreinte de l'aire bantoue, à savoir la partie australe. Pourtant ces langues à classes nominales présentent un intérêt très particulier pour l'étude de l'acquisition des langues : elles se caractérisent par une morphologie flexionnelle extrêmement riche et des paradigmes morphologiques très développés, et l'acquisition de tels systèmes peut a priori poser des problèmes particuliers dans la mesure où leur apprentissage et traitement peuvent nécessiter le recours à des stratégies ou des processus spécifiques. Leur étude pourra apporter des réponses à des questions que les acquisitionnistes ont soulevées ces dernières décennies et qui pour la plupart ont contribué à la formulation des 'Operating Principles' de Slobin³.

Au vu de cette situation, les travaux de recherche récents de Daniel Franck Idiata⁴ sur l'acquisition de certains aspects morphosyntaxiques de la langue isangu du Gabon (référéncée B42), unique en son genre à ma connaissance, me paraissent très importants. Avec les travaux de Pierrette Ogouamba sur des aspects précis de l'acquisition d'une langue bantoue du groupe B10⁵, ils constituent une contribution de poids à l'entreprise d'élargissement dans la mesure où des langues bantoues autres que celles du Sud du territoire sont étudiées dans cette optique. Les travaux d'Idiata et d'Ogouamba ouvrent des perspectives nouvelles de comparaison et apportent ainsi des éléments intéressants à la réflexion théorique⁶.

Etant donnés les résultats très intéressants des travaux d'Idiata (voir ci-après), cet effort d'élargissement doit impérativement être poursuivi. D'autres groupes linguistiques bantous devront faire l'objet d'études psycholinguistiques du même type⁷ si nous voulons faire évoluer de manière consistente la théorie générale de l'acquisition du langage chez l'enfant et dégager des principes permettant de mieux comprendre l'évolution des systèmes de classification nominale.

1 Cf. ses travaux sur l'acquisition et la structure prosodique des mots. Cf. Demuth 1988, 1992, 1994 et 1996, Demuth et al. (1986)).

2 Il s'agit de Connelly (1984) pour le sesotho, de Suzman (1991 et 1993) pour le zulu, de Kunene (1979) pour le siswati et de Tsonope (1987) pour le setswana. La plupart des résultats de ces travaux présentent de remarquables similarités tant pour l'acquisition des systèmes de classes nominales que pour l'acquisition des systèmes d'accord. Voir plus bas (section "Objectifs concrets du projet") pour plus de détails.

3. Slobin(1973, 1985).

4. Idiata (1998).

5. En cours.

6. Infra.

7. Selon l'approche décrite par Demuth (1991) et par Ravid (1995).

Sa faisabilité

Divers éléments, aussi bien au niveau des thèmes de recherche développés par les équipes du Laboratoire DDL qu'au niveau des compétences actuelles réunies en son sein, convergent pour permettre de mener à bon terme le projet envisagé ici. Vu leur importance, ces éléments méritent d'être (sommairement) présentés.

Premièrement, le Laboratoire DDL a le privilège de réunir actuellement intra muros un nombre considérable de compétences linguistiques en matière de bantouistique (et plus généralement d'africanistique), dans les personnes de :

- François Nsuka-Nkutsi (Maître de Conférences à l'Université Lumière-Lyon 2, spécialiste du punu et des langues de l'ex-Zaïre et de l'Angola) ;
- Jean Blanchon (éminent spécialiste des langues du groupe B40 et du Gabon plus généralement) ;
- Gérard Philippson (Professeur à l'INALCO rattaché au Laboratoire, spécialiste des langues bantoues de la zone Est) ;
- Denis Creissels (Professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, spécialiste des langues bantoues de la zone Sud) ;
- Gilbert Puech (Professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, spécialiste des langues du Sud du Gabon) ;
- Jean-Marie Hombert (Professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, spécialiste des langues du Nord du Gabon et des langues des Grassfields) ;
- moi-même en qualité de responsable du projet (Maître de Conférences à l'Université Lumière-Lyon 2, spécialiste des langues du groupe B30 (Gabon)).

Les connaissances réunies de ces chercheurs de DDL couvrent une grande partie de l'Afrique Noire (langues bantoues, voire bénoué-congo). Elles concernent le concret (connaissance du terrain, enquêtes) aussi bien que le théorique (description, analyse, modélisation, etc.).

Les personnes sus-nommées entretiennent en outre des relations internationales privilégiées avec des organismes et des personnes de renommée mondiale, permettant d'élargir les recherches et de les approfondir. Parmi les plus importants pour le présent projet, citons :

- le Département de Linguistique de l'Université de Berkeley (L. Hyman, J. Ohala). Collaboration au niveau du projet CBOLD, entre autres ;

- la section de Linguistique du Musée Royal d'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique (Y. Bastin, C. Grégoire, B. Janssens) ;
- le Département de Linguistique de l'Université de Libreville (Gabon), (J. Kwenzi-Mickala) ;
- Derek Nurse, Professeur à l'Université de Newfoundland (Canada), autre linguiste de renommée, spécialiste des langues africaines ;

Ce dernier est actuellement à Lyon pour une durée d'un an afin de donner des séminaires sur les langues africaines dans le cadre des activités de formation du Laboratoire DDL.

Toutes les personnes et institutions mentionnées ci-dessus pourront nous faire bénéficier de leurs compétences tant en synchronie qu'en diachronie.

Précisons encore qu'au sein du Laboratoire plusieurs thèses en linguistique diachronique ont vu le jour ces dernières années : Mouguiama-Daouda (1996) et Mouguiama (1998), qui viennent s'ajouter à des travaux antérieurs tels que Van der Veen (1991). Ces travaux complètent à leur tour les recherches menées en synchronie dont l'origine se situe bien avant la création du Laboratoire (cf. les travaux sur les langues des Grassfields de J.-M. Hombert¹, le projet ALGAB²). L'ensemble des travaux représente une quantité de données synchroniques et diachroniques très importante et se caractérise par une grande rigueur scientifique.

Dans le domaine de l'acquisition du langage, le groupe de chercheurs participants au projet pourront tirer profit des travaux menés et/ou dirigés par Harriet Jisa, également membre de DDL, Professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, et son équipe. Citons une fois de plus à ce propos la thèse de doctorat de Daniel Franck Idiata sur certains aspects morphosyntaxiques de l'acquisition (notamment la classification nominale) de la langue isangu par les enfants et aussi la thèse de doctorat (en cours) de Pierrette Ogouamba sur la restructuration de la langue chez les enfants mpongwé³. Bien entendu, nous bénéficierons également des contacts intensifs que l'équipe de H. Jisa entretient avec Katherine Demuth, Professeur à Brown University Providence (USA), spécialiste mondialement reconnue de la recherche sur l'acquisition du langage en Afrique, et avec le Département de Psychologie de l'Université de Berkeley (D. Slobin, S. Ervin-Tripp).

1. Hombert (1980).

2 ALGAB : Atlas Linguistique du Gabon.

3 Signalons ici que le mpongwé (groupe linguistique B10, Gabon) est une langue en pleine mutation de différents points de vue. L'un des changements en cours est l'écroulement du système de classification nominale. Cet écroulement entraîne une réorganisation du système au moyen de la distinction animé vs non animé chez certains enfants et par un recours massif à la classe des humains (cl. 1) chez d'autres. La langue mpongwè est actuellement en voie de désintégration.

De même, les travaux sur la catégorisation et la prototypicité de deux autres membres du Laboratoire DDL, Colette Grinevald, Professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, et Pascal Boyer, Chargé de Recherches, pourront enrichir les recherches du point de vue cognitif. Les stages de formation en Linguistique Cognitive assurés par Colette Grinevald, active entre autres dans le domaine de la catégorisation de l'espace et dans les recherches concernant les systèmes de classification nominale¹, pourront être mis à profit.

Il va de soi que le couplage de ces différents éléments (bantouistique synchronique et diachronique, catégorisation, acquisition et sociolinguistique) sera extrêmement fécond pour la recherche envisagée et ne pourra que contribuer à sa réussite. L'interdisciplinarité, grâce à la complémentarité des équipes, assurera un encadrement optimal des participants et permettra de faire avancer les recherches au-delà des limites habituelles.

Les collaborations en matière de recherche constituent à mon avis un point essentiel. En faisant amplement appel aux compétences à la fois des différentes équipes de recherche du Laboratoire "Dynamique du Langage" et des équipes de chercheurs étrangères avec lesquelles le Laboratoire entretient des contacts scientifiques intenses, je compte profiter pleinement des relations internes et externes au Laboratoire en ouvrant la voie à l'échange des connaissances, et mettre toutes les chances de notre côté, afin de mener l'exécution du projet à bon terme.

Ses objectifs concrets et sa méthodologie

Comme déjà mentionné ci-dessus, ce projet a pour objectif général d'examiner l'évolution des marqueurs de catégorisation nominale et ceci d'un triple point de vue diachronique, synchronique et acquisitionnel. Les travaux de recherche envisagés se veulent avant tout une contribution au débat sur la place des universaux et celle des spécificités linguistiques dans ces trois domaines.

Les recherches sur l'origine des marqueurs, leur nature et leurs aboutissements dans les langues actuelles, auront pour but tant d'affiner les reconstructions existantes² par la comparaison poussée d'états synchroniques dont nous possédons à présent de très bonnes connaissances grâce à nos recherches antérieures, que de consolider nos connaissances sur les inventaires et de dresser un tableau des variations synchroniques

1. Voir supra.

2. Travaux de Meeussen, de Guthrie, et de l'équipe des bantouistes de Tervuren.

attestées dans les langues pouvant donner lieu dans un deuxième temps à la mise au point d'une typologie.

En ce qui concerne l'aspect acquisitionnel, l'objectif pourra être atteint en étendant l'étude de l'acquisition du système de classification nominale et du système d'accord à d'autres groupes linguistiques dans lesquels les différents chercheurs ont travaillé et dont ils ont de solides connaissances, ainsi qu'en confrontant les résultats du présent projet à ceux obtenus lors de recherches antérieures (entre autres les travaux de K. Demuth, de D. F. Idiata et de P. Ogouamba).

Les connaissances accumulées au cours des dernières années concernant les systèmes de classification nominale des langues du groupe B30¹ et du groupe B40 par exemple, tant sur le plan synchronique que sur le plan diachronique, constituent un excellent point de départ. Elles ont d'ailleurs d'ores et déjà permis d'engager la recherche dans ce domaine.

Au cours des recherches envisagées, un nombre relativement important d'hypothèses devront être vérifiées. Seront prises comme hypothèses de départ celles retenues et examinées par D. F. Idiata². Elles sont au nombre de sept, l'ordre de présentation étant celui d'Idiata :

- 1) La proximité formelle des différents marqueurs nominaux préfixés (MN) va entraîner des surgénéralisations. Cette hypothèse n'a pas été vérifiée par les données obtenues par Idiata, ni par celles réunies par Demuth.
- 2) L'homophonie entre les MN donne lieu à des problèmes, par exemple dans l'appariement des genres 1/2 et 3/4 dans bon nombre de langues. Les résultats de l'étude d'Idiata confirment partiellement la possibilité de l'apparition de ce genre de problèmes, mais ceux-ci, s'ils sont attestés, disparaissent rapidement.
- 3) Certains MN exprimant le singulier ou le pluriel vont émerger plus tôt que d'autres dans le système de l'enfant. Idiata montre que les marqueurs du singulier émergent avant les marqueurs du pluriel. Sur ce point, les observations faites à partir des données sesotho divergent. Demuth n'a relevé aucune différence dans ce domaine: les MN du singulier et les MN du pluriel émergent au même moment³.
- 4) Les appariements "irréguliers" font l'objet d'une régularisation, selon le Principe de Transparence énoncé par Lightfoot⁴. Cette hypothèse ne s'est pas vérifiée pour le isangu, ni pour les langues bantoues du Sud¹.

1. Voir la première partie de ce travail (surtout les chapitres 1, 2 et 3).

2. Idiata (1998 : 59). Bon nombre de ces hypothèses ont été empruntées aux travaux de Demuth.

3. Demuth (1992 : 594).

4. Lightfoot (1979 et 1981).

- 5) Les préfixes Ø- (généralement classes 9/10) vont influencer négativement l'émergence des MN. Ceci a effectivement été observé par Idiata. La structure CVCV émergeant en premier correspond à la forme canonique du thème nominal. Cette structure semble s'expliquer par la fréquence des noms de classe 9 dans le lexique de l'enfant. (Pour une autre explication, voir ci-après le point sur le rôle de la prosodie et également celui concernant le rôle éventuel de l'input.)
- 6) L'extraction des MN est facilitée par des éléments prosodiques (tons, accentuation). Cette affirmation relève d'un débat d'actualité visant à déterminer quelles sont les unités phonologiques saillantes pour les apprenants. Faut-il chercher du côté de la prosodie et plus spécifiquement de la syllabe comme unité rythmique, ou plutôt du côté des segments et de la phonotactique ? Les données du isangu confirment l'importance de la prosodie dans l'acquisition des MN : le ton haut de ces préfixes augmente la saillance de leur noyau vocalique.
- 7) La sémantique constitue un appui pour organiser le système des MN. Le isangu infirme cette hypothèse. La sémantique ne paraît pas avoir d'influence sur l'organisation du couplage des MN en genres. Les études sur le sesotho, le setswana et le siswati avaient déjà livré le même résultat, en mettant en évidence les capacités des enfants à organiser leur système nominal d'accord sur la base de la phonologie et de la morphologie, et non pas de la sémantique². Cette dernière semble cependant jouer un rôle lors de stades ultérieurs de l'acquisition, comme le montre le travail de Mulford sur l'acquisition de l'islandais par des enfants âgés de 5 à 9 ans³.

Bien entendu, certaines de ces hypothèses dépendent pour le moins en partie des langues déjà examinées et risquent dans certains cas de perdre leur pertinence. D'autres hypothèses pourront être formulées et vérifiées par la suite.

Il conviendra d'examiner également d'autres points importants émergeant des travaux antérieurs (et éventuellement aussi des travaux d'Idiata). Ils concernent différents domaines.

I. L'acquisition des marqueurs nominaux

(a) Nombre de phases d'émergence (axe temporel)

1. Demuth (1992 : 594).
2. Demuth (1992 : 588).
3. Mulford (1985).

Demuth distingue dans l'acquisition du système de catégorisation nominale par les enfants trois phases d'émergence majeures (pas nécessairement distinctes), situées entre 2 et 3 ans : 1) CVCV, 2) V-CVCV + N-CVCV et 3) CV-CVCV¹. Idiata en distingue cinq, dont également trois majeures², situées entre 0 et 4 ans pour les enfants massangu³). La stabilité relative de chacune de ces phases devra également faire l'objet d'une étude approfondie prenant en compte les données acquisitionnelles d'autres parlers. L'hypothèse 3 d'Idiata (présentée ci-dessus) concernant l'émergence des MN du singulier et des MN du pluriel, relève également de ce point.

(b) Facteurs linguistiques pouvant intervenir dans les processus d'acquisition

Les facteurs susceptibles de jouer un rôle dans ces processus sont la forme phonologique des marqueurs nominaux, le développement du lexique, la prosodie avec en particulier l'accentuation et enfin la sémantique.

La FORME PHONOLOGIQUE des marqueurs nominaux paraît suffisante pour l'organisation des catégories nominales et de l'accord. La quantité de morphologie flexionnelle à acquérir ne paraît pas importante, mais bien plutôt la configuration transparente du système (fréquence et régularité des marqueurs morphologiques de classe et d'accord). L'hypothèse 5 d'Idiata concernant l'influence négative des préfixes Ø- (*supra*) est également à rattacher à ce point.

La CROISSANCE DU LEXIQUE sur le développement qualitatif jouerait un rôle important dans le processus d'acquisition. Il s'agit ici de l'hypothèse fort intéressante de la "masse critique" formulée par Marchman et Bates⁴. Les premières productions appropriées, relevées auprès d'enfants de deux ans, sont des formes figées. La décomposition de ces "blocs" nécessite un lexique suffisamment développé (masse lexicale critique).

La PROSODIE semble être responsable de l'émergence des thèmes "nus" (CVCV, première phase majeure) notamment. Une tendance universelle qui consiste à omettre les syllabes non accentuées précédant immédiatement la syllabe accentuée et à produire des pieds trochaïques a été décrite par Allen & Hawkins⁵. Le sesotho et d'autres langues bantoues du Sud confirment cette tendance dans la mesure où les MN sont inaccentués et précèdent immédiatement la syllabe accentuée (par un accroissement de la durée) du thème nominal dissyllabique. Il s'agirait de contraintes sur la formation précoce des mots⁶. Les

1. Demuth (1992 : 590) et *supra*.

2. Pour ce qui est de l'acquisition des préfixes nominaux, Idiata distingue les mêmes trois phases majeures chez l'enfant entre l'âge de 02;00 et 03;06 : 1) CVCV, 2) V-CVCV et 3) CV-CVCV.

3. Idiata (1998 : 80).

4. Marchman & Bates (1994).

5. Allen & Hawkins (1978, 1980).

6. Demuth (1992 : 592).

langues gabonaises getsogo et geviya (groupe B30) possédant des caractéristiques similaires du point de vue accentuel, pourront servir de langues-tests pour vérifier l'importance de la prosodie au cours des phases d'émergence. Ce serait également l'occasion d'examiner de plus près l'acquisition des thèmes nominaux monosyllabiques et polysyllabiques. Un tel travail devrait permettre de confirmer la justesse de l'hypothèse des pieds trochaïques. (Voir aussi ci-après, l'acquisition de l'accord.) Pour le moment l'acquisition et le traitement de ces thèmes monosyllabiques et complexes n'ont malheureusement guère pu être étudiés dans la mesure où actuellement trop peu de données étaient disponibles¹. Voir aussi l'hypothèse 6 d'Idiata (*supra*) ainsi que le point sur le rôle éventuel de l'input linguistique (*infra*).

L'acquisition des MARQUEURS NOMINAUX LOCATIFS (en tant que préfixes ou pré-préfixes) dépendrait uniquement de catégories conceptuelles selon certains ou plutôt de spécificités sémantico-linguistiques selon d'autres, ou encore de l'interaction des deux niveaux selon un troisième groupe de chercheurs. Leur étude relève de la catégorisation de l'espace et non pas de la catégorisation nominale. La non-vérification surprenante de l'hypothèse 7 d'Idiata concernant le rôle structurant de la sémantique lors de l'acquisition (*supra*) doit également être prise en compte dans ce débat.

II. L'acquisition de l'accord

(a) Nombre de phases d'émergence (axe temporel)

Les phases dans l'acquisition de l'accord nominal sont au nombre de deux pour les langues bantoues australes, suivant l'ordre 1) voyelle indéfinie (c'est-à-dire centrale et réduite)², 2) marque appropriée. La voyelle indéfinie semble fonctionner comme marqueur de place morphologique, dans l'attente de la réalisation exacte³. Cette hypothèse devra être vérifiée.

(b) Facteurs linguistiques pouvant intervenir dans les processus d'acquisition

La sémantique et de la prosodie sont les deux facteurs les plus fréquemment cités comme susceptibles de jouer un rôle dans l'acquisition de l'accord.

La distinction ANIME vs NON-ANIME est apparue comme importante dans les processus d'acquisition des morphèmes d'accord du verbe prédicat.

Les travaux effectués jusqu'à présent mettent en évidence l'antériorité de l'accord par rapport au système des marqueurs nominaux (cf. Demuth et al. (1986)). Les enfants semblent avoir accès à des traits de classe nominale et de genre, avant qu'ils ne marquent

1. Ibid., pp. 592-593.

2. Demuth parle de 'shadow vowel'.

3. Demuth (1992 : 590-591, 594).

les noms au moyen de ces traits. Cette antériorité se comprendrait mieux à la lumière de la PROSODIE : les marqueurs d'accord de par leur position sont renforcés par l'accentuation et deviennent perceptuellement saillants. Le marquage approprié des possessifs et des démonstratifs est en place avant que les noms ne soient marqués à l'aide de MN¹. Une fois de plus l'étude de l'acquisition de certaines langues du groupe B30 pourra confirmer ou infirmer l'antériorité de l'acquisition de l'accord.

III. L'acquisition des deux types de marqueurs

(a) Stratégies mises en œuvre face à des structures opaques

L'étude des stratégies cognitives et linguistiques mises en œuvre face à l'opacité de certaines structures permettra de déterminer les principes opérants dont relèvent ces stratégies. Les thèmes monosyllabiques par exemple sont souvent opaques quant à leur structure, lorsqu'ils sont précédés d'un marqueur nominal de classe². La non-vérification de l'hypothèse 4 d'Idiata (*supra*) est intéressante de ce point de vue, dans la mesure où les appariements irréguliers ne subissent aucune régularisation et que le Principe de Transparence de Lightfoot ne s'applique pas pour une raison ou une autre. Autre observation intéressante : les apprenants s'attachent plus à la forme (la transparence phonologique, la prosodie) qu'au sens³ (cf. *supra*).

(b) Types de déviations et changement linguistique

Il serait intéressant d'établir une typologie des déviations et de déterminer lesquelles d'entre elles sont rejetées par l'ensemble des locuteurs, lesquelles donnent lieu à des variations en synchronie et lesquelles produisent des changements linguistiques. (Cf. l'approche de Ravid.) La vérification partielle de l'hypothèse 2 d'Idiata (*supra*) permet par exemple d'isoler un type de déviation de très courte durée et par conséquent peu stable.

(c) Facteurs extralinguistiques pouvant intervenir dans les processus d'acquisition

Plusieurs facteurs extra-linguistiques peuvent être à l'œuvre dans les processus d'acquisition : les CONTACTS DE LANGUES dans l'évolution d'un système (rétention ou au contraire perte de certaines distinctions), l'ARRIERE-FOND SOCIO-ECONOMIQUE des locuteurs, leur AGE, l'influence de la SCOLARISATION sur l'acquisition de la langue maternelle, l'impact des TACHES PROTOCOLAIRES sur la nature et la qualité des données récoltées (spontanées vs expérimentales (voir ci-après)), etc. Les langues geviya et okande

1. Ibid., p. 597.

2. Voir ci-après (à la fin du chapitre), la présentation de quelques structures opaques du geviya.

3. Ou mieux : au conceptuel.

du groupe B30 par exemple sont intéressantes de ce point de vue, dans la mesure où le contact des langues explique une partie des innovations au sein du système des classes nominales. Ces langues se caractérisent (voir *infra* pour le geviya) par une augmentation du nombre de distinctions de genres, dont certaines ont été acquises par emprunt. Les autres distinctions supplémentaires s'expliquent par des facteurs linguistiques tels que la dérivation déverbative. La sémantique ne semble jouer aucun rôle dans ces acquisitions.

(d) Rôle de l'input

Depuis Brown (1973) on acceptait généralement que l'émergence des morphèmes grammaticaux dans les premiers stades de l'acquisition par l'enfant était indépendante de l'input linguistique mais d'après des études récentes (Peters & Menn, 1993 sur l'acquisition des prépositions et Demuth, 1994 et 1995 sur l'acquisition des marqueurs de classe nominale en sesotho¹) les types de données présentés aux enfants par leur entourage ainsi que la fréquence des données, semblent bien jouer un rôle au cours de l'acquisition².

Demuth (1995) a examiné les effets de l'input suite à une suggestion de Tsonope (1987) qui avait observé que les adultes omettaient des préfixes de classe en parlant à leurs enfants. L'étude de Demuth avait pour but d'examiner ce phénomène comme une nouvelle piste pouvant fournir une explication du développement graduel des marqueurs de classe en trois phases non discrètes (schématiquement : Ø- > V- > CV-)³. Les autres pistes empruntées auparavant pour rendre compte de l'omission des préfixes étaient le manque d'élaboration syntaxique⁴ et le rôle structurant de la prosodie et/ou la métrique (*supra*)⁵. Partant de l'hypothèse que certains traits systématiques pourraient bien être présents dans les paroles que les personnes de l'entourage immédiat adressent aux enfants, Demuth a trouvé après avoir examiné la nature de la totalité de l'input linguistique que les propriétés globales de l'input (la nature des données présentées ainsi que leur fréquence) paraissent en effet façonner la progression de l'acquisition. Plus de 70% de l'input nominal précoce

1. Cf. aussi la contribution de Choi (1997) sur la relation entre l'input et le développement cognitif des jeunes enfants.

2. Il convient de préciser que Clancy (1985 : 514-515) avait déjà suggéré l'étude de l'input dans le cadre de l'acquisition du japonais comme une piste de recherche prometteuse. En s'appuyant sur certaines études, elle affirmait que la fréquence extrêmement élevée d'ellipses de particules, la fréquence d'ellipses nominales et verbales ainsi que la composition de la famille japonaise et les différents types de discours qui en procèdent, auraient une influence sur la progression de l'acquisition.

3. Voir ci-dessus.

4. Radford (1990).

5. Voir aussi Gerken & McIntosh (1993) et Demuth (1994). Une autre piste pourrait être envisagée, de nature sémantique. D'après Clancy (1985: 506), les jeunes Japonais ont tendance à éliminer les formes sémantiquement vides ou opaques lors des premiers stades de l'acquisition de la morphologie de leur langue. Ceci est en accord avec le principe posé par Slobin (1973) selon lequel les enfants préfèrent un marquage clair et explicite de l'information sémantique.

comprenait des formes sans préfixe et des formes à préfixe élidé (ces dernières pouvant être grammaticalement correctes ou incorrectes). Cette fréquence élevée peut en effet influencer les premières productions nominales des enfants.

Les raisons de l'omission des préfixes par les adultes tiendraient au développement grammatical de l'enfant plutôt qu'à sa maturation morphologique. Il va de soi que les recherches ultérieures devront tenir compte de ces données.

La confrontation des résultats de ces recherches à ceux déjà obtenus antérieurement pour l'aire bantoue pourra se faire au fur et à mesure que le travail avancera. Les résultats, dans la mesure où ils confirmeront ou infirmeront les conclusions des autres travaux, auront des implications théoriques qu'il conviendra bien évidemment d'évaluer et de formuler très précisément.

Le protocole expérimental utilisé pour la partie acquisitionnelle s'inspirera essentiellement de celui retenu par Idiata, qui a son tour s'est inspiré de Berko Gleason (1958) et de Kunene (1979). Idiata a mis au point un CD-ROM¹ comportant une base de données images facilitant les enquêtes sur le terrain auprès des jeunes enfants. La partie "classes nominales" comprend soixante-quatre images qui peuvent être utilisées comme stimuli iconiques de noms propres à l'environnement socio-culturel des enfants et appartenant aux différentes classes nominales². Les images sont réparties deux par deux, selon la classe et le nombre du stimulus en question. Exemple : image 1a → 'femme', image 1b → '(plusieurs) femmes'. L'enquêteur guide l'enfant par des instructions verbales de type 'Que vois-tu là ?', 'Que représente cette image ?' L'ordre de présentation des stimuli (singulier/pluriel) est intentionnellement variable.

Cette méthode ayant ses limites dans la mesure où les données obtenues sont des données hors contexte et que ce type de tâche rend l'attribution de classe moins naturelle et donc plus difficile³, il est également indispensable de travailler sur des données spontanées. Ce type de données pourra s'obtenir par exemple grâce au protocole défini dans le cadre du projet "The Frog Story"⁴. Seul inconvénient : la collecte de ce genre de matériaux nécessite de longs enregistrements et les corpus ainsi constitués ne se prêtent

1. Avec le concours du service S.I.R. de l'Université Lumière-Lyon 2. CD-ROM non commercialisable, support de la thèse. Nom : IDIATA-BASE.

2. Le choix de noms représentés iconiquement s'appuie sur une longue expérience en matière de description des langues bantoues de cette zone géographique.

3. Cf. Demuth et al. (1986 : 467).

4. Mayer (1969).

pas facilement à l'étude systématique des appariements de catégories nominales. Ils compléteront les données expérimentales.

Il va de soi que pour atteindre les objectifs fixés une collaboration étroite entre chercheurs est indispensable. Un certain nombre d'étudiants doctorants pourront participer au projet, notamment au niveau des collectes de données linguistiques et acquisitionnelles sur le terrain. Ils seront encouragés à situer leurs recherches doctorales dans le cadre du présent projet.

Les résultats attendus

Le projet devra aboutir à une description cohérente des marqueurs de catégorisation nominale dans les langues bantoues intégrant et confrontant les trois points de vue, diachronique, synchronique et acquisitionnel. Il devra apporter des réponses à des questions très précises de portée théorique :

(a) sur l'origine

- Que peut-on dire de scientifiquement pertinent sur l'origine historique de ce système de catégorisation nominale ?
- Quel peut avoir été le rôle de la sémantique dans la genèse d'un tel système ?¹

(b) sur l'évolution

- Quelles peuvent avoir été les modalités d'extention², si l'on part de l'hypothèse que le protosystème était sémantiquement motivé ?
- Quelles sont les distinctions sémantico-conceptuelles stables, synchroniquement et diachroniquement ?
- Comment rendre compte des évolutions historiques, en termes d'enrichissement, de rétention ou de perte de distinctions, à partir du protosystème ? Les contacts entre langues y ont-ils joué un rôle important ? Quelle est la différence entre changement linguistique dans des contextes vitaux de maintien de langue et changement linguistique dans des contextes d'abandon et de désintégration de langue ? Les processus qui les sous-tendent sont-ils fondamentalement les mêmes ?³

(c) sur l'acquisition

1. Est-il possible de retrouver dans ce système ou dans différents stades de son évolution la même échelle implicationnelle au niveau des traits sémantiques que dans certaines autres langues du monde ? (Cf. Craig, 1986 : 5-7.)

2. Cf. Adams (1986).

3. Des travaux tels que la thèse de P. Ogouamba sur l'acquisition imparfaite d'une langue en voie de désintégration pourront alimenter ce débat d'actualité.

- Quels sont les universaux et quelles sont les spécificités des processus d'acquisition de tels systèmes ?
- Que nous apprennent les processus d'acquisition sur les questions précédentes ? Quels sont les principes qui sont à l'œuvre aussi bien dans les stratégies d'apprentissage et de traitement que dans les processus diachroniques ? Quelles sont les limites d'un tel rapprochement disciplinaire ?

A propos de ce dernier point on peut distinguer à ce jour deux positions plutôt opposées. Certains pensent que les enfants à travers les différents stades de leur acquisition personnelle récapitulent l'histoire de leur langue. D'autres estiment que les ressemblances frappantes entre acquisition et évolution linguistique s'expliquent plutôt par le fait que les enfants, y compris les adolescents et certains groupes d'adultes, ont universellement recours aux mêmes prédispositions naturelles, modelées ensuite par les caractéristiques typologiques de leur langue, pour résoudre des problèmes d'opacité de surface. La première position me paraît plus difficilement défendable dans la mesure où les enfants ne peuvent pas être conscients du développement historique de leur propre langue.

Le terrain de l'acquisition du langage et plus spécifiquement celui de l'acquisition d'un système de marqueurs de catégorisation nominale étant encore largement inexplorés sur le continent africain et également ailleurs, on peut s'attendre à ce que la découverte d'un certain nombre de nouveautés soit plus que vraisemblable. De telles nouveautés ne manqueront pas d'alimenter et d'enrichir les recherches futures.

Mais ce qui intéresse dans un premier temps la communauté scientifique, c'est bien entendu la confirmation ou au contraire l'infirmité des éléments précis réunis jusqu'à présent, en vue de la construction d'une théorie sur l'acquisition du système de catégorisation nominale et, à plus longue échéance, en vue de l'élaboration d'une théorie générale de l'acquisition du langage, tels que :

- l'acquisition des marqueurs nominaux en trois phases majeures morphologiquement distinctes ;
- l'importance de la distinction animé vs non-animé dans la généralisation de l'utilisation de certaines catégories nominales ;
- l'influence des lexèmes nominaux à marqueur zéro lorsque ceux-ci sont très fréquents dans le discours ;
- l'ampleur du rôle de la prosodie dans l'acquisition précoce des mots et des groupes de mots ;
- la nature des facteurs guidant l'identification de la structure canonique du nom ;
- la nature saillante des marqueurs fonctionnant comme indices de sujet.

Il me paraît tout à fait raisonnable d'espérer que les travaux ainsi que la mise en forme des connaissances accumulées constitueront une avancée importante dans la réflexion théorique concernant ce domaine, ne serait-ce que dans la mesure où ils permettront de voir quelle est la part des universaux dans ces questions et quelle est la part relevant des spécificités linguistiques. Les résultats concernant les facteurs responsables de l'émergence de la variation et du changement linguistique pourront également alimenter d'autres recherches, notamment celles menées par l'équipe "Evolution" du Laboratoire DDL¹. Ces dernières ont pour objectif l'élaboration de modèles de simulation numériques de l'origine et de l'évolution des langues.

Point sur les systèmes de marqueurs nominaux en B30

Pour illustrer le type de recherche à mener en synchronie et en diachronie avant d'aborder une étude acquisitionnelle, je présenterai ici en guise de conclusion un premier inventaire des zones à l'intérieur du système de classification nominale des langues du B30 où des instabilités apparaissent dues à des variations synchroniques morpho-phonologiques ou autres, sociolectales par exemple.

Les inventaires des marqueurs nominaux

Ces inventaires présentent un certain nombre de particularités dont bon nombre ont déjà été décrites dans Van der Veen (1991a). Elles seront reprises et complétées ci-après. Dans le tableau qui suit (page suivante), **T** = $\gamma e-t s \circ \gamma \circ$, **Vo** = $\gamma e-\beta o \beta e$, **Vi** = $\gamma e-\beta i y a$, **P** = $\gamma e-p i n z i (p i n z i)$, **K** = o-kande et **H** = $\gamma e-h i m b a (k a)$.

1. Cette équipe est dirigée par D. Demolin et J.-M. Hombert et travaille entre autres sur les processus d'auto-organisation, concept emprunté à la biologie. Elle travaille en étroite collaboration avec L. Steels du Laboratoire Sony de Paris.

cl.	T	Vo	Vi	P	K	H
1	mo-/ mw-/m-	mu-/ mw-/m-	mo-/ mw-/m-	mo-/ om-	mo-/ omw-	mo-/ omw-/om-
2	a-	wa-/ w-	wa-/ w-	a-	a-	a-
3	mo-/ mw-/m-	mu-/ mw-/m-	mo-/ mw-/m-	mo-/ omw-/ow-	mo-/ omw-	mo-/ omw-/om-
3a				o-	o-/om- /ow-	o-
4	mi-/ my-	mi-/ my-	mi-/ my-	mi-/ my-/mim-	mi-/ mim-	mi-/ mim-
5	e-/ Ø-, (e-)	e-/ Ø-, (e-)	e-/ Ø-/e-	Ø-	N-	i-
5a			di-/ dy-			
6	ma-/ m-	ma-/ m-	ma-/ m-	ma-/ mam-/m-	ma-/ mam-	ma-/ mam-
7	s-		s-			
7a	ʎe-/ʎy-	ʎə-/ ʎy-/ʎ-	ʎe-/ ʎy-	ʎe-/ ʎes-	ʎe-/ ?	ʎe-/ ʎeh-
8	e-	bi-	e-	e-/ ey-	e-	e-
9	(N)-, Ø-	(N)-, Ø-	(N)-, Ø-/ n(y)-	((N)-, Ø-)		((N)-, Ø-)
9a				e(N)-/ e-	e(N)-/ e-	e(N)-/ e-
10	(N)-, Ø-	(N)-, Ø-	(N)-, Ø-	((N)-, Ø-)	((N)-, Ø-)	((N)-, Ø-)
10a	di-/ dy-	di-/ dy-	i-/ dy-	di(N)-/ din-	di(N)-/ din-	di(N)-/ din-
11	o-/ w-, Ø-	o-/ w-, Ø-	o-/ w-	no(N)-/ non-	no(N)-/ non-	no(N)-/ n-
13	to-/ tw-	tu-?	to-/ tw-	to-/ tot-	to-/ tot-	to-/ tot-
14	bo-/ bw-	bu-/ bw-	bo-/ bw-	?	?	?

cl.	T	Vo	Vi	P	K	H
16	βa-/ β-		βa-/ β-	?	?	?
17	ɣo-/ ɣw-	ɣu-/ ɣw-	ɣo-/ ɣw-	?	?	?
19	βi-/ βy-	βi-/ βy-	βi-/ βy-	βi-/ βiβ-	βi-/ βiβ-	βi-/ βiβ-

Tabl. 1. (Van der Veen, 1991a (modifié d'après données récentes))

Tableau des marqueurs nominaux attestés dans les parlars du groupe B30. La distribution des allomorphes (séparés par une barre oblique) est déterminée par la nature de l'initiale des lexèmes : la première variante apparaît devant lexèmes à initiale consonantique, l'autre (ou les autres) devant lexèmes à initiale vocalique. Il est à noter que les parlars P, K et H n'ont pas de classe 10 proprement dite. La nasale attestée en K pour la classe 5 est syllabique. La nasale des classes 9, 10 et 10a (et pour l'ensemble P/K/H peut-être aussi de la classe 11, sous forme de trace) ne faisant probablement plus partie du préfixe du point de vue synchronique a été placée entre parenthèses.

Les quelques points qui suivent présentent un intérêt particulier pour le propos développé ici, dans la mesure où ils attestent des variations et des innovations imputables à la structure même de la langue ou au contact des langues.

- La forme particulière des marqueurs nominaux devant initiale vocalique en P/K/H : C₁VC₁(S)- la plupart du temps. Elles attestent un degré d'élaboration plus élevé que dans les autres parlars B30. Il est probable que les anciennes formes ont été perçues comme insuffisamment distinctes. Les thèmes nominaux ne semblent pas (encore) avoir subi de restructuration. Ce changement est à mettre en rapport avec ce que l'on observe dans les langues du groupe B10.
- Les MN di- / dy- (cl.5a, pluriel en 6) de Vi et bi- (cl. 8) de Vo ont été acquis assez récemment par emprunt à partir de certaines langues non-B30 environnantes (B40 et B50). Il est possible que le MN N- (nasale syllabique, cl. 5) de K ait également été acquis par emprunt.
- Certaines classes font apparaître une instabilité plus ou moins importante. On relève une variation probablement sociolectale pour la classe 11 en T et en Vo. Le MN est souvent Ø- au lieu de o-¹. Une situation un peu plus complexe existe pour les classes 7 et 5 dans certains parlars. Tout porte à croire qu'à un stade antérieur une parfaite distribution complémentaire existait pour ces deux classes, avec pour la classe 7 la forme ɣe- devant consonne et la forme s- devant voyelle et pour la

1. A rapprocher de ce qui se passe par exemple en sesotho, où les préfixes des classes 5, 7, 8 et 10 sont souvent omis par les locuteurs adultes, surtout quand le nom est déterminé par un démonstratif ou un numéral. (Voir Demuth (1992 : 562-563).)

classe 5 la forme e- devant consonne et la forme Ø- devant voyelle¹. En T/Vi/Vo les choses ont évolué : pour la classe 7, on trouve devant voyelle les formes s- et γy- (voire même γe-). En Vo, la forme s- n'est plus attestée. Pour la classe 5 on rencontre en Vi devant voyelle les préfixes Ø- et e-. Une récente étude des processus dérivationnels de Vi² montre l'origine du préfixe e-. Avec la forme pleine ma-, il a permis de former de nombreux noms d'action et de résultat à partir de verbes. Malheureusement, à cause de l'évolution du lexique, la nature déverbative de ces noms ne peut pas toujours être reconnue. Le préfixe γe- de classe 7 jouant également un rôle important dans la dérivation et les noms concernés étant essentiellement dérivés de verbes, la situation décrite ci-dessus concernant la classe 7 doit avoir une origine similaire.

- Les classes 9a et 10a en P/K/H attestent probablement une régularisation des paradigmes par la création de nouveaux MN segmentaux. L'ancien préfixe nasal a été intégré aux thèmes, ce qui correspond à une tendance générale au sein du groupe. Par exemple en Vi, en cas d'intégration dans le genre 9/10³ d'un nom d'emprunt commençant par une obstruente voisée, le préfixe est Ø- et non pas N-. L'effort d'élaboration en P/K/H est intéressant du point de vue diachronique⁴. Cependant le fait d'avoir, après réfection, la même forme préfixale pour les deux classes est plutôt surprenant.
- La classe 15, bien attestée par ailleurs et reconstruite pour le proto-bantou, n'est pas attestée.
- La classe 10a (marqueur de pluriel) apparaît comme une innovation. Curieusement elle est absente de Vo.

Les appariements en genres

Les appariements en genres suivants sont attestés dans les langues du groupe B30 (abstraction faite de quelques couplages très rares tels que l'appariement 1/8 en Vi qui n'est relevé que pour un seul lexème, à savoir celui qui désigne les membres individuels de l'ethnie des Eviya) :

1. Avec une fluctuation en T et en Vo où l'on trouve une variation libre.

2. A paraître.

3. Genre par défaut.

4. Rappelons que Demuth et al. (1986) n'ont pas trouvé d'indices d'une régularisation des paradigmes chez les enfants apprenant le sesotho.

	T	Vo	Vi	P	K	H
1/2	X	X	X	X	X	X
3/4	X	X	X	X	X	X
3a/4				X	X	X
5/6	X	X	X	X	X	X
5a/ 6(a)			X			
7/8	X		X			
7a/8	X	X	X	X	X	X
9/10	X	X	X	X	X	X
11/10	X	X	X			
11/10a	X	?	X	X	X	X
11/4 (7/4)	?	?	X	?	?	?
11/6	X	X	X			X?
19/13	X	?	X	X	X	X

Tabl. 2. (Van der Veen, 1991a (légèrement modifié d'après données récentes))

Tableau des appariements de classes attestés dans les parlers du groupe B30. Une croix indique que l'appariement est attesté dans le parler en question.

Sont à retenir en particulier les points suivants :

- A l'exception de Vo, tous les parlers possèdent un appariement 19/13 à valeur de diminutif. En Vo, seule la classe 19 est attestée, le MN de classe 13 n'apparaissant que sous forme de traces sporadiques. La productivité de ce genre semble varier selon les parlers du groupe. Ce genre n'a été relevé ailleurs au Gabon que dans certains parlers B20.
- L'appariement 11/10a, commun à tous les parlers et concernant un nombre relativement important de lexèmes, est assez inhabituel, du moins dans le contexte gabonais. Il ne s'agit pourtant pas d'une innovation du B30 mais de toute vraisemblance d'une acquisition à partir des langues du groupe B10 (cf. Van der Veen, 1991a). L'appariement 3a/4 attesté dans les parler P/K/H semble également issu de contacts avec ce groupe, avec comme origines possibles 3/4 ou 11/4¹.
- La rareté des genres 11/10 et 11/6, le second étant le plus rare des deux. En Vi 11/10 et 11/10a sont de plus en plus en concurrence. Dans ce parler, un nom de classe 11 peut avoir deux formes de pluriel. La forme en 10a est surtout utilisée par les jeunes locuteurs. La variation est donc de nature sociolinguistique. Elle est probablement sur le point de donner lieu à un changement linguistique où 11/10 sera "définitivement" supplanté par 11/10a. L'avenir de l'appariement 11/6 paraît

1. Les langues du B10 connaissent dans leurs systèmes de classification nominale d'importantes zones d'instabilité dues à l'homophonie complète des MN des classes 1, 3, 11 et 14.

également très incertain mais aucune variation le concernant n'a été relevée jusqu'à ce jour.

- L'appariement 9/10 est devenu 9a/10a en P/K/H.
- En Vi un genre 11/4 (ou 7/4 selon des nuances pragmatico-sémantiques) est attesté. Celui-ci est très productif du point de vue dérivationnel. Il permet de produire des noms exprimant des manières coutumières de faire. Son existence dans les autres parlers reste à vérifier. Signalons ici au passage que les marqueurs nominaux préfixés de Vi jouent bien plus généralement un rôle important dans la dérivation déverbative et dénominative. Il paraît légitime de penser qu'une telle exploitation de ces marqueurs accroît la stabilité du système et freine certaines évolutions en son sein. Ceci devra bien entendu être vérifié ultérieurement. Ce parler possède apparemment le plus grand nombre de distinctions de genres.

Le contact prolongé entre langues apparaît de nouveau comme l'un des facteurs ayant induit des changements.

Structures opaques et zones d'instabilité en geviya

Mes recherches récentes sur la morphologie et le lexique du parler Vi ont mis en évidence des variations synchroniques qui paraissent toutes liées d'une manière ou d'une autre à l'opacité des structures concernées. Ces variations existent dans le domaine des noms monosyllabiques et des thèmes nominaux à initiale syllabique. En outre, ces études ont permis d'isoler les critères sous-tendant l'intégration des noms d'emprunt.

Noms monosyllabiques

Les noms monosyllabiques sont peu nombreux en Vi. La plupart d'entre eux se trouvent précédés d'un marqueur segmental de forme CV-. Par conséquent la structure canonique de ces noms est CV-CV. Les noms de cette structure font souvent l'objet de réinterprétations : ils ne sont plus reconnus par certains locuteurs comme CV-CV, mais interprétés comme Ø-CVCV et subissent en outre une réfection tonale dans la mesure où l'association du schème tonal commence au niveau de la voyelle préfixale et non plus au niveau de la voyelle radicale. Exemples :

$\beta i - y \bar{o} \grave{\sim}$	'sommeil'	→	$\emptyset - \beta \bar{i} y \bar{o}$ (cl. 9/10)
$\beta i - d y \bar{o}$	'torche de résine d'okoumé'	→	$\emptyset - \beta \bar{i} d y \bar{o}$ (cl. 9/10)

Deux facteurs inhérents à la langue peuvent être proposées pour expliquer ce phénomène et il n'est pas exclu que ces deux facteurs agissent conjointement. Il peut être lié à la fréquence élevée des noms de classe 9/10 attestant cette structure, mais aussi à la prosodie de ce parler. En Vi la voyelle préfixale subit en isolation ainsi qu'en fin de groupe prosodique un allongement. Il s'agit d'une règle post-lexicale plus généralement rencontrée dans les langues bantoues¹ et qui consiste à allonger le noyau de la syllabe se trouvant en position de pénultième. Cette voyelle devient donc particulièrement saillante à l'instar de la voyelle radicale des thèmes dissyllabiques. Tout ceci rejoint une problématique déjà évoquée par Demuth et par Idiata pour des domaines apparentés, mais dans une perspective acquisitionnelle. A ceci, il faut rajouter à propos des exemples cités ci-dessus la faible fréquence du MN de classe 19 et la non-transparence de sa valeur de diminutif. Etymologiquement il s'agit bien ici de préfixe à valeur de diminutif, mais cette valeur n'est plus reconnue actuellement pour ces deux exemples².

Un exemple légèrement différent mais du même ordre existe. Il s'agit du nom signifiant 'mort' : oɣwa. Le découpage étymologique est o-ɣwá. Ce découpage est encore attesté aujourd'hui, parmi nombre de locuteurs notamment les plus anciens. Curieusement, on obtient parfois pour le pluriel auprès de plus jeunes locuteurs la forme réinterprétée (avec réfection tonale) dy-óɣwá. Il est possible que l'in vraisemblance sémantique du pluriel soit à l'origine de cette forme déviante.

Une autre ambiguïté peut être relevée pour au moins deux types de structures spécifiques, à savoir : MNcl.6-CV (ma-CV) et MNcl.7-CV (ɣe-CV, pluriel e-CV). Ces formes sont ambiguës quant à la limite entre préfixe et thème, comme l'illustrent les deux exemples suivants (tonalité non représentée) :

y e s o 'mortier' → *ɣ e - s o* ? / *ɣ - e s o* ? (*ɣ*-devant voyelle)
m a t e 'salive' → *m a - t e* ? / *m - a t e* ? (*m*-devant voyelle)³

On relève la même ambiguïté pour quelques autres formes préfixales mais dans leur cas le nom pluriel permet de trancher :

m o d i 'corde' → *m o - d i* ? / *m - o d i* ?
 pl. *m i - d i*

1. Demuth (1992 : 581, 592 et 597).

2. Le fait de trouver à côté de βi-ɣúbè (cl. 19/13) 'dracéna' la forme Ø-tóɣúbé (cl. 9/10) où l'on reconnaît sans peine le préfixe de classe 13 (intégré au thème), confirme le rôle que joue la fréquence des marqueurs nominaux dans l'interprétation des formes lexicales, mêmes plurisyllabiques. La forme alternative présente en outre une différence tonale intéressante.

3. La première des deux formes résulte du découpage le plus fréquemment attesté.

Thèmes nominaux à initiale vocalique

Il existe incontestablement quelques thèmes nominaux à initiale vocalique en classe 9/10 (MN = n (y) –). Ceux-ci peuvent être identifiés à l'intérieur du lexique grâce à la dérivation, déverbative en particulier¹. Voici les items inventoriés à partir d'un lexique de plus de 6000 entrées) :

<i>ny-á s á</i>	'baïllement'	←	<i>e-á s ó á</i>	'ouvrir'
<i>n-í β ó</i>	'questionnaire'	←	<i>e-í β ó á</i>	'interroger'
<i>ny-ò β ó</i>	'écope'	←	<i>e-ò β á</i>	'écoper'
<i>ny-ò b ó</i>	'pique de pêche'	←	<i>e-ò b ó</i>	'pêcher'
<i>ny-á η g á</i>	'oxyde de fer'	↔	<i>mw-á η g á</i>	'(barre de) fer'

Vu le nombre de noms commençant par le phonème /ny/, tout porte à croire qu'il en existe d'autres. Mais en l'absence d'indices provenant de la dérivation, malheureusement rien ne permet de le montrer de manière concluante. Ils se confondent avec les noms qui avaient anciennement une initiale /y/, tels que *ny ð n í* 'oiseau' synchroniquement analysé comme \emptyset -*ny ð n í* au vu d'autres données ne pouvant être commentées ici.

Intégration des noms d'emprunt

Les noms d'emprunt sont intégrés au lexique suivant des critères précis, mais si une certaine fluctuation s'observe au niveau de l'application de ces critères. Lorsque l'initiale du nom d'emprunt présente des similarités phonologiques avec une forme préfixale existante, ce nom sera intégré dans la classe correspondant à ce préfixe. Exemple :

<i>m-anda ren i</i>	(cl. 6)	'mandarine'
<i>ye-lasi</i>	(cl. 7)	'verre' (angl. 'glass')

Si ce critère analogique ne peut s'appliquer, le nom se verra attribuer la classe 9/10 qui fonctionne en Vi et dans bien d'autres langues comme classe par défaut. Exemples :

\emptyset - <i>t ð s í n ì</i>	'mille'	\emptyset - <i>p ù t í s à</i>	'gourde'
\emptyset - <i>t à β ú r è</i>	'table'	\emptyset - <i>b á s ì</i>	'bâche'
\emptyset - <i>k à s é r ò l è</i>	'casserole'	\emptyset - <i>b á t è m é</i>	'baptême' ²

Une exception existe cependant. Les noms d'arbres (ou de végétaux plus généralement) empruntés ailleurs se retrouvent généralement en classe 11/10a, classe réunissant nombre

1. Toutefois, les locuteurs eux-mêmes ne sont pas toujours conscients de ces liens dérivationnels.

2. Les deux derniers exemples montrent en même temps que le préfixe nasal de classe 9/10 n'est plus productif. Cette observation est également valable pour le traitement des noms empruntés à des langues environnantes, linguistiquement beaucoup plus proches.

important de noms de végétaux. Ce sont surtout les noms d'arbres d'origine étrangère qui subissent ce traitement spécifique faisant intervenir un critère sémantique. Exemples :

<i>o-γ ò y á γ è</i>	'goyavier'
<i>o-f ì r y á p é</i>	'Arbre à pain' (<i>fruit-à-pain</i>)
<i>o-k à k à ò</i>	'cacaoier'
<i>o-r é s ì</i>	'riz'
<i>o-β ó k á</i>	'avocatier'

Ce traitement exceptionnel connaît lui-même quelques exceptions. Il s'agit donc plutôt d'une assez forte tendance.

Chapitre 10

CONCLUSION

La partie qui précède et plus particulièrement le chapitre 9, contiennent de toute évidence un véritable programme de recherche auquel de nombreux chercheurs participeront. Ce programme est issu d'une réflexion menée à partir des travaux réalisés depuis la thèse et correspond à une volonté d'élargissement thématique et géographique (voir l'Introduction générale) et s'appuie sur une documentation fouillée.

Les travaux prévus dans ce cadre ont été engagés et seront progressivement élargis. Ils permettront d'affiner les protocoles définis au chapitre 9, de déterminer des opérations scientifiques très précises ayant pour objectif la vérification des nombreuses hypothèses de travail énoncées dans cette partie et de préparer des missions sur le terrain dans le but de réaliser une étude acquisitionnelle approfondie et structurée. Les travaux actuellement en cours relèvent d'une étude comparée minutieuse des systèmes de classes nominales et d'accord synchroniques dont nous disposons à ce jour de solides connaissances.

L'élargissement à d'autres zones linguistiques bantoues pour lesquelles suffisamment de données ont été réunies dans le passé par d'autres équipes de chercheurs, se fera dans un second temps.

Les enjeux, essentiellement théoriques, de ce projet scientifique sont considérables. Ils ont été très clairement décrits dans le chapitre qui précède et il serait inutile de les reprendre ici. Ils soulignent l'importance des travaux de recherche pluridisciplinaires d'ores et déjà engagés. A condition qu'ils soient bien menés du début jusqu'à la fin, ces travaux pourront constituer une contribution substantielle aussi bien à l'étude de la catégorisation nominale dans les langues bantoues qu'à l'étude de la catégorisation nominale en tant que phénomène linguistique beaucoup plus général relevant de la cognition humaine.

ANNEXES

LISTES RÉCAPITULATIVES

DES PUBLICATIONS ET DES COMMUNICATIONS

EXTRAIT DU LEXIQUE GEVIYA DE LA FLORE

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE GEVIYA-FRANÇAIS

LISTE RECAPITULATIVE DES PUBLICATIONS

I. Ouvrages, rapports, thèse

- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (1995), *Les proverbes evia et le monde animal, la communauté evia à travers ses expressions proverbiales*, Paris : Harmattan, 96 p.
- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (en cours de préparation) *Dictionnaire geviya-français*.
- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (prêt pour publication), *Lexique geviya de la flore - Eléments de la flore du Gabon*. Document de près de 160 pages.
- HOMBERT J.-M. & L. J. VAN DER VEEN (1995), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport final du projet de recherche du même nom effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), 331 p.
- VAN DER VEEN L. J. (1991a), *Etude comparée des parlers du groupe Okani -B 30 (Gabon)*, Thèse de doctorat (nouveau régime), Université Lumière-Lyon 2.
- VAN DER VEEN L. J. (ed.) (sous presse (a)), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, ouvrage collectif en voie de publication par ERGA EDIZIONI (Gênes). Version améliorée et augmentée de Hombert J.-M. et L. J. Van der Veen (1995) (ci-dessus). L'ouvrage sera publié en deux langues : français et italien. L'éditeur est spécialisé dans la publication d'ouvrages portant sur l'ethnopharmacologie et l'anthropologie médicale. (Traduction en italien en voie d'achèvement.)

II. Articles

(dans des ouvrages, rapports)

- VAN DER VEEN L. J. (1995), "Noms de maladies evia", in *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport final d'un projet de recherche effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), pp. 228-241.
- VAN DER VEEN L. J. (1995), "Noms de plantes médicinales evia", in *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, rapport final d'un projet de recherche effectué dans le cadre du Programme Pluriannuel en Sciences Humaines (P.P.S.H. 110), pp. 279-309.

- VAN DER VEEN L. J. (1996). “Maladies et remèdes en Afrique Centrale : perception, dénomination et classification”, *Actes du Colloque 3^{ème} Colloque Européen d’Ethnopharmacologie et de la 1^{ère} Conférence Internationale d’Anthropologie et d’Histoire de la Santé et des Maladies* (version imprimée et CD-ROM).
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (b)), “Les noms de maladies eviya”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XVII.
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (c)), “Notes sur l’étude de la dénomination des troubles pathologiques”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XIX et annexe 2 (corpus).
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (d)), “Les noms des plantes médicinales eviya”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XXVI.
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (e)), “Bilan de l’étude des noms des plantes médicinales”, in L. J. Van der Veen (ed.), *Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale*, chapitre XXVIII et annexe 3 (corpus).
- VAN DER VEEN L. J. (sous presse (f)), “La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya”, in (ouvrage sur la Linguistique Africaine édité sous la direction de D. Creissels), Rüdiger KÖPPE Verlag.
- VAN DER VEEN L. J. (à paraître (a)), “Etude de la dénomination des troubles pathologiques en Afrique Centrale bantoue”, dans les *Actes du 2^{ème} Congrès mondial de Linguistique Africaine* (Université de Leipzig, du 27 juillet au 3 août 1997), sous la responsabilité de E. Wolff et O. Gensler.

(dans des revues)

- BODINGA-BWA-BODINGA S. & L. J. VAN DER VEEN (1993), “Plantes utiles des Evias : Pharmacopée”, *Pholia*, 8, pp. 7-66.
- VAN DER VEEN L. J. (1991b), “Le système tonal du ge-via (Gabon)”, *Pholia*, 6, pp. 219-257.
- VAN DER VEEN L. J. (1992a), “Le système tonal du ge-via (Gabon)”, *Journal of West African Languages*, XXII, 2, pp. 17-41. Version légèrement révisée de l’article publié dans la revue *Pholia* 6.
- VAN DER VEEN L. J. (1992b), “Rencontres et salutations en galoa (B10, Gabon)”, *Pholia*, 7, pp. 151-188.
- VAN DER VEEN L. J. (1995) “Maladies, remèdes et langues en Afrique Centrale”, (coordination du numéro et contributions : introduction, présentation du projet,

perception de la maladie (introduction), synthèse et conclusion), *Pholia*, 9 (numéro spécial entièrement consacré au projet du même nom).

VAN DER VEEN L. J. (à paraître (b)), “La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya”, dans les Actes du Colloque sur la cliticisation tenu à Bordeaux en septembre 1998 (numéro spécial des *Cahiers de grammaire*, périodique de l’U.M.R. 5610, sous la direction de C. Muller et P. de Carvalho).

LISTE RECAPITULATIVE DES COMMUNICATIONS

Leyde (*Colloque annuel de Linguistique Africaine et de Langues africaines*)

Présentation en septembre 1991 d'une communication intitulée "Etude dialectométrique et lexicostatistique du groupe B30 (Gabon)".

Présentation en septembre 1992 d'une communication intitulée "Quelques remarques sur les salutations galoa".

Présentation en septembre 1994 d'une communication intitulée "Les plantes utiles des evia : dédoublement partiel de lexique et principes de dénomination".

Gênes

Présentation d'une communication intitulée "Maladies et remèdes en Afrique Centrale : perception, dénomination et classification" à l'occasion du 3ème Colloque Européen d'Ethnopharmacologie et de la 1ère Conférence Internationale d'Anthropologie et d'Histoire de la Santé et des Maladies, tenus du 29 mai au 2 juin 1996 à Gênes (Italie). Publication dans les Actes.

Leipzig

Participation, en tant qu'invité, au 2nd World Congress of African Linguistics à l'Université de Leipzig, du 27 juillet au 3 août 1997. Titre de la communication : "Etude de la dénomination des troubles pathologiques en Afrique Centrale bantoue". Publication dans les Actes.

Bordeaux

Présentation d'une communication à l'occasion du colloque sur la cliticisation, organisé à l'Université de Bordeaux 3, en septembre 1998. Titre de la communication : "La propagation des tons et le statut des indices pronominaux précédant le verbe en geviya". Publication dans les Actes.

Lyon

Présentation d'une communication à l'occasion de la journée Bantou organisée par le laboratoire "Dynamique du Langage" le 16 Octobre 1998, intitulée "Changement linguistique et acquisition : la catégorisation nominale dans les langues du sud Gabon".

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMS, K. L. et N. F. CONKLIN (1973), "Towards a theory of naturel classification", *Papers from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 9, pp. 1-10.
- ADAMS, K. L. (1986), "Numeral classifiers in Austroasiatic", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 241-262, Amsterdam : John Benjamins.
- ALLAN, K. (1977), "Classifiers", *Language*, 53, pp. 285-310.
- ALLEN, G. & S. HAWKINS (1978), "The development of phonological rhythm", in A. Bell & J. B. Hooper (eds.), *Syllables and Segments*, pp. 173-175, Amsterdam : North Holland.
- ALLEN, G. & S. HAWKINS (1980), "Phonological rhythm : Definition and development", in G. H. Yeni-Komshian, J. F. Kavanagh & C. A. Ferguson (eds.), *Child Phonology*, vol. I, pp. 227-256, New York : Academic.
- ANDERSEN, R. W. (1982), "Determining the linguistic attributes of language attrition", in R. D. Lambert & B. Freed (eds.), *The Loss of Language Skill*, pp. 83-118, Rowley, MA : Newbury House.
- ANDERSON, S. C. (ed.) (1991), *Tone in Five Languages of Cameroon*, Publications 102, S.I.L. & University of Texas at Arlington.
- ARNAUD, P. J. L. (1991-2), "Réflexions sur le proverbe", *Cahiers de lexicologie*, 59, (Revue internationale de lexicologie et lexicographie), Didier Erudition, pp. 5-27.
- ATRAN, S. (1990), *Cognitive Foundations of Natural History*, Cambridge : Cambridge University Press.
- BACH, E. & R. T. HARMS (1972), "How do languages get crazy rules?", in R. P. Stockwell & R. K. McCaulay (eds.), *Linguistic Change and Generative Theory*, Bloomington Ind. : Indiana University Press.
- BAILEY, C.-J. N. (1973), *Variation and Linguistic Theory*, Arlington, Virg. : Center for Applied Linguistics.
- BARON, N. S. (1977), *Language Acquisition and Historical Change*, North Holland *Linguistic Series*, 36, Amsterdam : North Holland.
- BERKO GLEASON, J. (1958), "The child's learning of English morphology", in L. Bloom (ed. 1978), *Readings in Language Development*, New York, John & Sons, pp. 39-59.
- BERLIN, B., D. BREEDLOVE & P. RAVEN (1974), *Principles of Tzeltal Plant Classification*, New York : Academic Press.
- BERLIN, B. & P. KAY (1969), *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*, Berkeley, Los Angeles : University of California Press.

- BERLIN, B. (1992), *Ethnobiological Classifications : Principles of Categorization of Plants and Animals in Traditional Societies*, Princeton, N.J. : Princeton University Press.
- BIERWISCH, M. (1983), "Semantische und konzeptuelle Repräsentation lexikalischer Einheiten", in R. Rüzicka & W. Motsch (eds.), *Untersuchungen zur Semantik (= studia grammatica XXII)*, pp. 61-99, Berlin : Akademie-Verlag.
- BIERWISCH, M. & R. SCHREUDER (1992), "From concepts to lexical items", *Cognition*, 42, pp. 23-60.
- BLANCHON, J. A. (1988), "Une langue mixte en voie de disparition : le geviya", *Pholia*, 3, pp. 53-69.
- BLEEK, W. (1862-1869), *A Comparative Grammar of the South-African Languages*, Londres.
- BODINGA-BWA-BODINGA, S. (1969), *Traditions orales de la race eviya*, T.M.T., Paris.
- BROWN, R. (1973), *A First Language : The Early Stages*, Cambridge Mass., Harvard University Press.
- BYBEE, J. (1979), "Child morphology and morphophonemic change", *Linguistics*, 17, Amsterdam : Mouton de Gruyter.
- CARLSON, R. & D. L. PAYNE (1989), "Genitive classifiers", in Carlson R., DeLansey S., Gildea S., Payne D. & A. Saxena (eds.), *Proceedings of the Fourth Meeting of the Pacific Linguistics Conference*, pp. 87-119, (Pacific Linguistics Conference 4).
- CHAO, Y. R. (1968), *A Grammar of Spoken Chinese*, Berkeley : University of California Press. (Surtout section 7.9.)
- CHOI, S. (1997), "Language-specific input and early semantic development : Evidence from children learning Korean", in D. I. Slobin (ed.), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, 5, pp. 41-133.
- CHOMSKY, C. (1969), *The Acquisition of Syntax in Children from 5 to 10*, Cambridge Mass. : The MIT Press.
- CHOMSKY, N. & M. HALLE (1968), *Sound Pattern of English*, New York : Harper & Row.
- CLANCY, P. M. (1985), "The acquisition of Japanese", in Slobin D. I. (ed.), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, Hillsdale N.J. : Lawrence Erlbaum Associates, pp. 373-524.
- CLEMENTS, G. N. (1984), "Principles of Tone Assignment in Kikuyu", in Clements et Goldsmith (eds.), *Autosegmental Studies in Bantu Tone*, Dordrecht : Foris Publications.
- CLEMENTS, G. N. et J. GOLDSMITH (eds.) (1984), *Autosegmental Studies in Bantu Tone*, Dordrecht : Foris Publications.

- CONNELLY, M. (1984), *Basotho Children's Acquisition of Noun Morphology*, PhD Dissertation, University of Essex.
- CONTINI-MORAVA, E. (1997), "Noun classification in Swahili : a cognitive-semantic analysis using a computer database", in R. K. Herbert (ed.), *African Linguistics at the Crossroads*, Papers from Kwaluseni 1st World Congress of African Linguistics, Swaziland, 18-22 juillet 1994, Cologne : Rüdiger Köppe Verlag.
- COSNIER, J. & C. KERBRAT-ORECCHIONI (eds.) (1987), *Décrire la conversation*, Collection Linguistique et Sémiologie, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- CRAIG, C. G. (1977), *The Structure of Jacaltec*, Austin : University of Texas Press.
- CRAIG, C. G. (ed.) (1986), *Noun Classes and Categorization*, Proceedings of a Symposium on Categorization and Noun Classification, Eugene, Oregon, Octobre 1983, Amsterdam : John Benjamins.
- CRAIG, C. G. (1986), "Jacaltec noun classifiers : a study in language and culture", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 263-293, Amsterdam : John Benjamins.
- CRAIG, C. G. (1987), "Jacaltec noun classifiers. A study in grammaticalization", *Lingua*, 71, pp. 41-284.
- CRAIG, C. G. (1992), "Classifiers in a functional perspective", in M. Fortescue, P. Harder & L. Kristoffersen (eds.), *Layered Structure and Reference in a Functional Perspective. Papers from the Functional Grammar Conference*, Copenhagen, 1990, pp. 277-301, Amsterdam : John Benjamins.
- CRAIG, C. G. (1994), "Classifier Languages", in R. E. Ascher (ed.), *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, pp. 565-569, Oxford : Pergamon Press.
- CREISSELS, D. (1979), *Unités et catégories grammaticales, Réflexions sur les fondements d'une théorie générale des descriptions grammaticales*, Publications de l'Université des Langues et Lettres de Grenoble.
- CREISSELS, D. (1995), *Éléments de syntaxe générale*, Coll. Linguistique nouvelle, Paris : P.U.F.
- CROFT, W. (1990), *Typology and Universals*, Cambridge : Cambridge University Press.
- CROFT, W. (1994), "Semantic universals in classifier systems", *Word*, 45, pp. 145-171.
- CROWLEY, T. (1992), *An Introduction to Historical Linguistics*, Oxford : Oxford University Press.
- CRYSTAL, D. (1980), *A First Dictionary of Linguistics and Phonetics*, The Language Library, Londres : André Deutsch Ltd.
- DATZ, M. (1980), "Jacaltec syntactic structure and the demands of discourse", Ph.D. dissertation, University of Colorado.

- DAUENHAUER, N. M. & R. DAUENHAUER (1998), "Technical, emotional, and ideological issues in reversing language shift : exexamples from Southeast Alaska", in Grenoble, L. A. & L. J. Whaley (eds.).
- DAY, C. (1973), *The Jacaltec Language*, Language Science Monograph 12, Indiana University Publications.
- DEMUTH, K. A. (1988), "Noun classes and agreement in Sesotho acquisition", in Barlow M. & C. A. Ferguson (eds.), *Agreement in Natural Language : Approaches, Theories and Descriptions*, Stanford : CSLI, University of Chicago Press, pp. 305-321.
- DEMUTH, K. A. (1992), "The acquisition of Sesotho", in Slobin D. I. (ed.), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, vol. 3, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers. Hillsdale, New Jersey, pp. 557-638.
- DEMUTH, K. (1994), "On the underspecification of functional categories in early grammars", in B. Lust, M. Suñer & J. Whitman (eds.) *Syntactic Theory and First Language Acquisition : Crosslinguistic Perspectives*, Hillsdale, NJ. : Lawrence Erlbaum Associates.
- DEMUTH, K. A. (1996), "Collecting spontaneous data", in D. Morgan McDaniel, C. McKee & H. Smith Cairns (ed.), *Methods for Assessing Children's Syntax*, Cambridge, Massachussets, MIT Press, pp. 3-22.
- DEMUTH, K. A., N. FARACLAS & L. MARCHESE (1986), "Niger-Congo noun class and agreement systems in language acquisition and historical change", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 453-471, Amsterdam : John Benjamins.
- DENNY, J. P. (1976), "What are noun classifiers good for ?", *Papers from the 12th Regional Meeting*, Chicago Linguistic Society, pp. 122-132.
- DENNY, J. P. & C. CREIDER (1986), "The semantics of noun classes in Proto-Bantu, in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 217-240, Amsterdam : John Benjamins.
- DIXON, R. M. W. (1986), "Noun classes and noun classification in typological perspective", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 105-112, Amsterdam : John Benjamins.
- DORIAN, N. C. (ed.) (1989), *Investigating Obsolescence, Studies in Language Contraction and Death*, Studies in the Social and Cultural Foundations of Language n° 7, Cambridge : Cambridge University Press.
- DOWNING, P. (1984), "Japanese numeral classifiers : a semantic, syntactic, and functional profile", PhD. Dissertation, University of California.
- DOWNING, P. (1986), "The anaphoric use of classifiers in Japanese", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 345-375, Amsterdam : John Benjamins.

- DUBOIS, J. et al. (1973, 1994), *Dictionnaire de Linguistique*, Paris : Larousse.
- DU CHAILLU, P. (1869), *L'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashangos*, Michel Lévy Frères, Paris.
- DUCOS, G. (1979), "Evolution d'une langue à classes nominales", *La linguistique* (revue de la société internationale de linguistique fonctionnelle, vol. 15, fasc. 1, Paris : P.U.F.
- ERBAUGH, M. (1986), "Taking stock : The development of Chinese noun classifiers historically and in young children", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 399-436, Amsterdam : John Benjamins.
- FOLEY, W. (1997), *Anthropological Linguistics, An Introduction*, Oxford : Blackwell Publishers.
- GERKEN, L. A. & B. MCINTOSH (1993), "The interplay of function morphemes and prosody in early language", *Developmental Psychology*, 29, pp. 448-457.
- GIVON, T. (1970), "Some historical changes in the noun class system of Bantu, their possible causes and wider applications", in C.-W. Kim et H. Stahlke (eds.), *Papers in African Linguistics*, Edmonton : Linguistic Research, pp. 33-54.
- GIVON, T. (1976), "On the VS order in Israeli Hebrew : Pragmatic and typological change", in P. Cole (ed.).
- GOLDSMITH, J. (1976), *Autosegmental Phonology*, PhD MIT et Garland Reproductions, New York 1979.
- GOLDSMITH, J. (1985), "On tone in Sukuma", in Goyvaerts (1985).
- GOLDSMITH, J. (1986), "Tone in Kihunde", *Wiener Linguistische Gazette*, vol. 5, Institut für Sprachwissenschaft, Université de Vienne.
- GOLDSMITH, J. (1990), *Autosegmental and Metrical Phonology*, Oxford : Blackwell.
- GOYVAERTS, D. (1985), *African Linguistics*, Amsterdam : John Benjamins.
- GREENBERG, J. H. (1955), *Studies in African Linguistic Classification*, Branford : Compass Publishing Company.
- GREENBERG, J. H. (1963), *The Languages of Africa*, Bloomington, Ind. : Indiana University.
- GREENBERG, J. H. (1972), "Numerical classifiers and substantival number : Problems in the genesis of a linguistic type", in I. L. Heilman (ed.), *Proceedings of the XI International Conference of Linguistics*, pp. 17-32, Bologna : Societa Editrice il Mulino.
- GREENBERG, J. H. (1978), "How does a language acquire gender markers ?", *Universals of Human Language*, J. H. Greenberg (ed.), pp. 47-81, Stanford : Stanford University Press.

- GRENOBLE, L. A. & L. J. WHALEY (eds.) (1998), *Endangered Languages, Language Loss and Community Response*, Cambridge : Cambridge University Press.
- GRINEVALD, (CRAIG) C. G. (1997), "Language contact and language degeneration", in F. Coulmas (ed.), *The Handbook of Sociolinguistics*, pp. 257-270, Oxford : Blackwell Publishers.
- GRINEVALD, (CRAIG) C. G. (à paraître), "A morphosyntactic typology of classifiers", in G. Senft (ed.), *Nominal Classification*, Cambridge : Cambridge University Press.
- GUTHRIE, M. (1948), *The Classification of the Bantu Languages*, IAI, Londres.
- GUTHRIE, M. (1953), *The Bantu Languages of Western Equatorial Africa*, IAI, Londres.
- GUTHRIE, M. (1969-71), *Comparative Bantu*, 4 volumes, Gregg Publishers, Farnborough.
- HALLE, M. & J. R. VERGNAUD (1980), "Three-dimensional phonology", *Journal of Linguistic Research*, 1, pp. 83-105.
- HEINE, B. (1982), "African noun class systems", in H. Seiler and C. Lehmann (eds.), *Apprehension, Das sprachliche Erfassen von Gegenständen*, pp. 189-216, Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- HOCK, H. H. (1988), *Principles of Historical Linguistics*, Amsterdam : Mouton de Gruyter.
- HOLLAND, D. & N. QUINN (eds.) (1987), *Cultural Models in Language and Thought*, Cambridge : Cambridge University Press.
- HOMBERT, J.-M. (1980), "Noun classes of the Beboïd languages", in L. M. Hyman (ed.), *Noun Classes of the Grassfields Bantu Borderland, Southern California Occasional Papers in Linguistics*, 8, pp. 83-98.
- HOMBERT, J.-M. (1981), "From Proto-Benue-Congo to Proto-Bantu Noun Classes", in Leben R. W. (ed.), *Studies in African Linguistics*, Suppl. 8, Depart. of Linguistics, University of California, Los Angeles, pp. 55-58.
- HOMBURGER, L. (1941), *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris : Payot.
- HOOPER, J. B. (1979), "Child morphology and morphophonemic change", *Linguistics*, 17, pp. 21-50.
- HOPPER, P. J. & E. C. TRAUGOTT (1993), *Grammaticalization*, Cambridge : Cambridge University Press.
- HYMAN, L. (ed.) (1980), "Noun classes in the Grassfields Bantu Borderland", *SCOPIL*, vol. 8, University of Southern California.
- HYMAN, L. & C. KISSEBERTH (eds.) (1998), *Theoretical Aspects of Bantu Tone*, Stanford : CSLI Publications.

- IDIATA, D. F. (1998), *Quelques aspects de l'acquisition de la langue isangu par les enfants*, thèse de doctorat nouveau régime en 2 volumes préparée sous la direction de H. Jisa et soutenue en Mai 1998 à l'Université Lumière-Lyon 2.
- KAY, P. (1971), "Taxonomy and semantic contrast", *Language*, 47, pp. 866-878.
- KEMPTON, W. (1987), "Two theories of home control", in Holland & Quinn (eds.), pp. 222-242.
- KING, R. (1969), *Historical Linguistics and Generative Grammar*, New York : Holt, Rinehart & Winston.
- KIPARSKY, P. (1982), *Explanation in Phonology*, Dordrecht : Foris Publications.
- KISSEBERTH, C. (1984), "Digo Tonology", in Clements et Goldsmith (eds.).
- KLEIBER, G. (1990), *La sémantique du prototype*, Paris : P.U.F.
- KUNENE, E. C. L. (1979), *The Acquisition of Siswati as a First Language : A Morphological Study with Special Reference to Noun Prefixes, Noun Class and some Agreement Markers*, PhD Dissertation, UCLA.
- LAKOFF, G. (1986), "Classifiers as a reflection of mind", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 13-51, Amsterdam : John Benjamins.
- LANGACKER, R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford University Press.
- LANGACKER, R. (1988), "An overview of Cognitive Grammar", in B. Rudzka-Ostyn (ed.), *Topics in Cognitive Linguistics*, pp. 3-48, Amsterdam : John Benjamins.
- LANGACKER, R. (1990), *Concept, Image, and Symbol : the Cognitive Basis of Grammar*, Berlin : Mouton de Gruyter.
- LEISI, E. (1985), *Praxis des englischen Semantik*, 2 Aufl., Heidelberg : Winter.
- LI, C. N. & S. A. THOMPSON (1981), *Mandarine Chinese : a Functional Reference Grammar*, Berkeley and Los Angeles : University of California Press. (Surtout pp. 104-113.)
- LICHTENBERK, F. (1983), "Relational classifiers", *Lingua*, 60, pp. 147-176.
- LIGHTFOOT, D. W. (1979), *Principles of Diachronic Syntax*, Cambridge : Cambridge University Press.
- LIGHTFOOT, D. W. (1981), "Explaining syntactic change", in N. K. Hornstein & D. W. Lightfoot (eds.), *Explanation in Linguistics*, Londres : Longman.
- LIGHTFOOT, D. W. (1991), *How to Set Parameters : Arguments from Language Change*, Cambridge, Mass. : The MIT Press.
- LIPKA, L. (1987), "Prototype semantics or feature semantics : an alternative ?", in Lörcher & Schulze (eds.), *Perspectives on Language in Performance, Studies in Linguistics, Literary Criticism, and Language Teaching and Learning*, Tübingen : Narr, pp. 282-298.

- MACCARTHY, J. (1979), *Formal Problems in Semitic Phonology and Morphology*, doctoral dissertation, MIT, New York : Garland Press.
- MACCARTHY, J. (1981), "A prosodic theory of nonconcatinative morphology", *Linguistic Inquiry*, 12, pp. 373-418.
- MARCHMAN, V. A. et E. BATES (1994), "Continuity in Lexical and Morphological Development : a Test of Critical Mass Hypothesis", in *Journal of Child Language*, 21, pp. 367-389.
- MATSUMOTO, Y. (1984a), "The child's acquisition of Japanese numeral classifiers", Paper presented at the International Congress for the Study of Child Language, Austin, Juillet 1984.
- MATSUMOTO, Y. (1984b), "Hito--futa--mi vs ichi--ni--san : Kodomo no suuchi--joshuushi koozoo no keitai ni miru soosa gensoku", in F. C. Peng, K. Akiyama & T. Kondo (eds.), *Gengo no dainamikusu*, Hiroshima : Bunka Hyoron Publishing Co.
- MATSUMOTO, Y. (1984c), "Gengo shuutoku ni okeru wakan suushi keiretsu : Kisokusei to bunsekisei", Paper presented at the 90th Meeting of the Society for the Study of the Japanese Language, Tokyo, Juin 1984.
- MCCLOSKEY, M. (1983), "Naive theories of motion", in Gentner & Stevens (1983), pp. 299-324.
- MEINHOF, C. (1906), *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*, Berlin.
- MENN, L. (1989), "Some people who don't talk right : universal and particular in child language, aphasia, and language obsolescence", in N. C. Dorian (ed.), pp. 335-345.
- MERAND, P. (1980), *La vie quotidienne en Afrique Noire*, Paris : L'Harmattan.
- MEEUSSEN, A. E. (1967), "Bantu grammatical reconstructions", *Africana Linguistica*, III, Tervuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale, pp. 79-122.
- MEEUSSEN, A. E. (1969), "Bantu lexical reconstructions", Tervuren, pro manuscripto.
- MITHUN, M. (1986), "The convergence of noun classification systems", in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 379-397, Amsterdam : John Benjamins.
- MOUGUAMA, L. (1998), *Glissements sémantiques dans les langues du Nord-Ouest bantou*, Thèse de doctorat préparée sous la direction de Jean-Marie Hombert.
- MOUGUAMA-DAOUDA, P. (1996), *Etudes des dénominations ethno-ichtyologiques chez les bantous du Gabon : essai de linguistique historique*, Thèse de doctorat préparée sous la direction de Jean-Marie Hombert.
- NARO, A. & M. LEMLE (1976), "Syntactic diffusion", in S. F. Stever et al. (eds.), *Papers from the Parasession on Diachronic Syntax*, pp. 221-239, Chicago, Center for Linguistic Studies.

- NURSE, D. & T. HINNEBUSCH (1993), *Swahili and Sabaki : a Linguistic History*, University of California Press.
- PETERS, A. & L. MENN (1993), "False starts and filler syllables : ways to learn grammatical morphemes", *Language*, 69, pp. 742-778.
- PEYRAUBE, A. (1991), "Some remarks on the History of Chinese classifiers", *Santa Barbara Papers in Linguistics*, 3, pp. 106-126.
- PEYRAUBE, A. (à paraître), "On the history of classifiers in archaic and medieval Chinese", document de travail non publié, version retravaillée et augmentée de Peyraube (1991).
- PHILIPPSON, G. (1991), *Tons et accent dans les langues bantu d'Afrique orientale, Etude comparative et diachronique*, Paris, Université de Paris V - René Descartes, 2 vol., 536 p.
- PULLEYBLANK, D. (1986), *Tone in Lexical Phonology*, Dordrecht : D. Reidel.
- RADFORD, A. (1990), *Syntactic Theory and the Acquisition of English Syntax*, Oxford : Basil Blackwell.
- RAPONDA-WALKER, A. (1937), "Initiation à l'Ebongwè, langage des Négrilles du Gabon", *Bulletin SRC*, 23, pp. 129-155.
- RAPONDA-WALKER, A. (1993a), *3000 proverbes du Gabon*, n° 733, Une sélection d'Afrique Centrale, Versailles : Les classiques africains.
- RAPONDA-WALKER, A. (1993b), *1500 proverbes, devises, serments, cris de guerre et devinettes du Gabon*, n° 730, Une sélection d'Afrique Centrale, Versailles : Les classiques africains.
- RAPONDA-WALKER, A. (n.d.), *Dictionnaire getsogo-français*, n.l., 237 p.
- RASTIER, F. (1987), *Sémantique interprétative*, Paris : P.U.F.
- RASTIER, F. (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Formes sémiotiques, Paris : P.U.F.
- RASTIER, F., M. CAVAZZA et A. ABEILLE (1994), *Sémantique pour l'analyse, De la linguistique à l'informatique*, Paris : Masson.
- RAVID, D. (1995), *Language Change in Child and Adult Hebrew, A Psycholinguistic Perspective*, Oxford : Oxford University Press, 233 p.
- REHG, K. (1981), *Ponapean Reference Grammar*, University Press of Hawai.
- RICHARDSON, I. (1967), "Linguistic evolution and Bantu noun class systems", in *La classification nominale dans les langues négro-africaines*, Paris : C.N.R.S.
- RICHARDS, M. B. (198), "Los clasificadores numerales en los dialectos cabécares de Ujarrás y Chirrip", *Estudios de Linguística Chibcha*, 2, pp. 3-13, San José : Universidad de Costa Rica.

- RIJKHOFF, J. (1990), "Terms and Predications", in J. Nuyts, A. M. Bolkestein & C. Vet (eds.), *Layers and Levels of Representation in Language Theory*, pp. 165-191, Amsterdam : John Benjamins.
- ROSCH, E. (1977), "Human categorization", in N. Warren (ed.), *Studies in Cross-cultural Psychology*, vol. I, London : Academic Press, pp. 1-49.
- ROSCH, E. (1978), "Principles of categorization", in E. Rosch & B. B. Lloyd (eds.), *Cognition and Categorization*, Hillsdale/N.J., N. Y. : Lawrence Erlbaum, pp. 27-48.
- SANCHES, M. (1977), "Language acquisition and language change : Japanese numeral classifiers", in B. G. Blount & M. Sanches (eds.), *Sociocultural Dimensions of Language Change*, pp. 51-62, New York : Academic Press.
- SCHWARZWALD, O. (1980), "Parallel processes in Mishnaic Hebrew and in modern Hebrew", in G. B. Zarfati et al. (eds.), *Studies in Hebrew and in the Semitic Languages*, Ramat Gan : Bar Ilan. [en hébreu]
- SEARLE, J. (1983), *Intentionality : an Essai in the Philosophy of Mind*, Cambridge : Cambridge University Press.
- SEILER, H. & C. LEHMANN (eds.) (1982), *Apprehension, Das sprachliche Erfassen von Gegenständen*, vol. 1 : Bereich und Ordnung der Phänomene, Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- SEILER, H. & F. J. STACHOWIAK (eds.) (1982), *Apprehension, Das sprachliche Erfassen von Gegenständen*, vol. 2 : Die Techniken und ihr Zusammenhang in Einzelsprachen, Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- SLOBIN, D. I. (1973), "Cognitive prerequisites for the development of grammar", in C. A. Ferguson & D. I. Slobin (eds.), *Studies of Child Language Development*, New York : Holt, Rinehart & Winston.
- SLOBIN, D. I. (1977), "Language change in childhood and in history", in J. MacNamara (ed.), *Language Learning and Thought*, New York : Academic Press.
- SLOBIN, D. I. (ed.) (1985), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, Hillsdale N.J. : Lawrence Erlbaum Associates.
- SLOBIN, D. I. & T. G. BEVER (1982), "Children use canonical sentence schemas : a crosslinguistic study of word order and inflections", *Cognition*, 12, pp. 299-365.
- SPITULNIK, D. (1987), "Semantic superstructuring and infrastructuring : nominal class struggle in Chibemba", *Studies in African Grammatical Systems*, 4, Bloomington : Indiana University Linguistics Club.
- SPITULNIK, D. (1989), "Levels of semantic structuring in Bantu noun classification", in P. Newman & R. Botne (eds.), *Current Approaches to African Linguistics*, 5, pp. 207-220, Dordrecht : Foris Publications.

- SUZMAN, M. S. (1991), *Language Acquisition in Zulu*, unpublished Doctoral Dissertation, University of Witwatersrand, Johannesburg, South Africa.
- SUZMAN, M. S. (1993), "Acquisition of Noun Classes in Related Bantu Languages", communication présentée au 6^{ème} Congrès International pour les Etudes sur le Langage des Enfants, Trieste, Italie, 18-24 juillet.
- TAYLOR, J. R. (1995), *Linguistic Categorization, Prototypes in Linguistic Theory*, Oxford : Clarendon Press.
- TRAUGOTT, E. (1973), "Explorations in linguistic elaboration : language change, language acquisition and the genesis of spatio-temporal terms", in *Proceedings from the 1st International Conference on Historical Linguistics*, Edinburgh.
- TSONOPE, J. (1987), *The Acquisition of Setswana Noun Class and Morphology, with Special Reference to Demonstratives and Possessives*, PhD Dissertation, Suny Buffalo.
- UNGERER, F. & H.-J. SCHMID (1996), *An Introduction to Cognitive Linguistics*, Londres : Longman.
- VAN DER VEEN, L. J. (1991), *Etude comparée des parlers du groupe Okani -B 30 (Gabon)*, Thèse de doctorat (nouveau régime), Université Lumière-Lyon 2.
- VENNEMANN, T. (1972a), "Phonetic analogy and conceptual analogy", in T. Vennemann & T. H. Wilbur (eds.), *Schuchardt, the Neogrammarians, and the Transformational Theory of Phonological Change*, Frankfurt : Athenäum.
- VENNEMANN, T. (1972b), "Rule inversion", *Lingua*, 29, pp. 209-242.
- VERON, E. (1973), "Remarques sur l'idéologie comme production de sens", *Sociologie et sociétés*, 5.2., pp. 45-70.
- VOLOSINOV, V. NIKOLAEVIC (BAKHTIN M.) (1973), *Marxism and the Philosophy of Language*, New York : Seminar Press.
- WANG, L. (1977), *Zhونغguo Yufa Lilun, (Chinese Grammatical Theory)*, Taipei, Taiwan : Taiwan Commercial Press. (Surtout pp. 116-140.)
- WEINRICH, U., W. LABOV & M. I. HERZOG (1968), "Empirical foundations for a theory of Language change", in W. P. Lehmann & Y. Malkiel (eds.), *Directions for Historical Linguistics*, Austin : University of Texas Press.
- WESTERMANN, D. (1927), *Die westlichen Sudansprachen und ihre Beziehungen zum Bantu*, Berlin : Walter de Gruyter.
- WESTERMANN, D. (1952), "African linguistic classification", *Africa*, 22, pp. 250-256.
- WIERZBICKA, A. (1996), *Semantics : Primes and Universals*, Oxford : Oxford University Press.
- WILLIAMSON, K. (1989), "Niger-Congo overview", in J. Bendor-Samuel (ed.), *The Niger-Congo Languages*, Lanham, MD : University Press of America.

- WITTGENSTEIN, L. (1978), *Philosophical Investigations*, traduit par G. E. M. Anscombe, Oxford : Basil Blackwell.
- WUNDERLICH, D. (1991), “How do prepositional phrases fit into compositional syntax and semantics ?”, *Linguistics*, 29, pp. 591-621.
- ZIESLER, Y. L. & K. DEMUTH (1995), “Noun class prefixes in Sesotho child-directed speech”, in E. V. Clark (ed.) *The Proceedings of the 26th Annual Child Language Research Forum*, Stanford : Center for the Study of Language and Information, pp. 137-146.
- ZUBIN, D. & K. M. KÖPCKE (1986), “Gender and folk taxonomy : the indexical relation between grammatical and lexical categorization”, in C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*, pp. 139-180, Amsterdam : John Benjamins.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE.....	2
-----------------------------------	----------

Partie I

Synthèse des travaux post thèse

Chapitre 1	Introduction.....	10
Chapitre 2	Langue et catégorisation lexicale.....	19
Chapitre 3	Langue et système tonal.....	54
Chapitre 4	Langue et système idéologique	62
Chapitre 5	Langue et échanges ritualisés	74
Chapitre 6	Conclusion.....	84

Partie II

Catégorisation nominale

PROGRAMME DE RECHERCHE

Chapitre 7	Introduction.....	92
Chapitre 8	La catégorisation nominale dans les langues du monde.....	93

Chapitre 9	La catégorisation nominale en bantou : changement linguistique, variation et acquisition	103
Chapitre 10	Conclusion	137
	Annexes	138
	• Liste récapitulative des publications	139
	I. Ouvrages, rapports et thèse	139
	II. Articles	139
	• Liste récapitulative des communications	142
	Références bibliographiques	143
	Table des matières	156